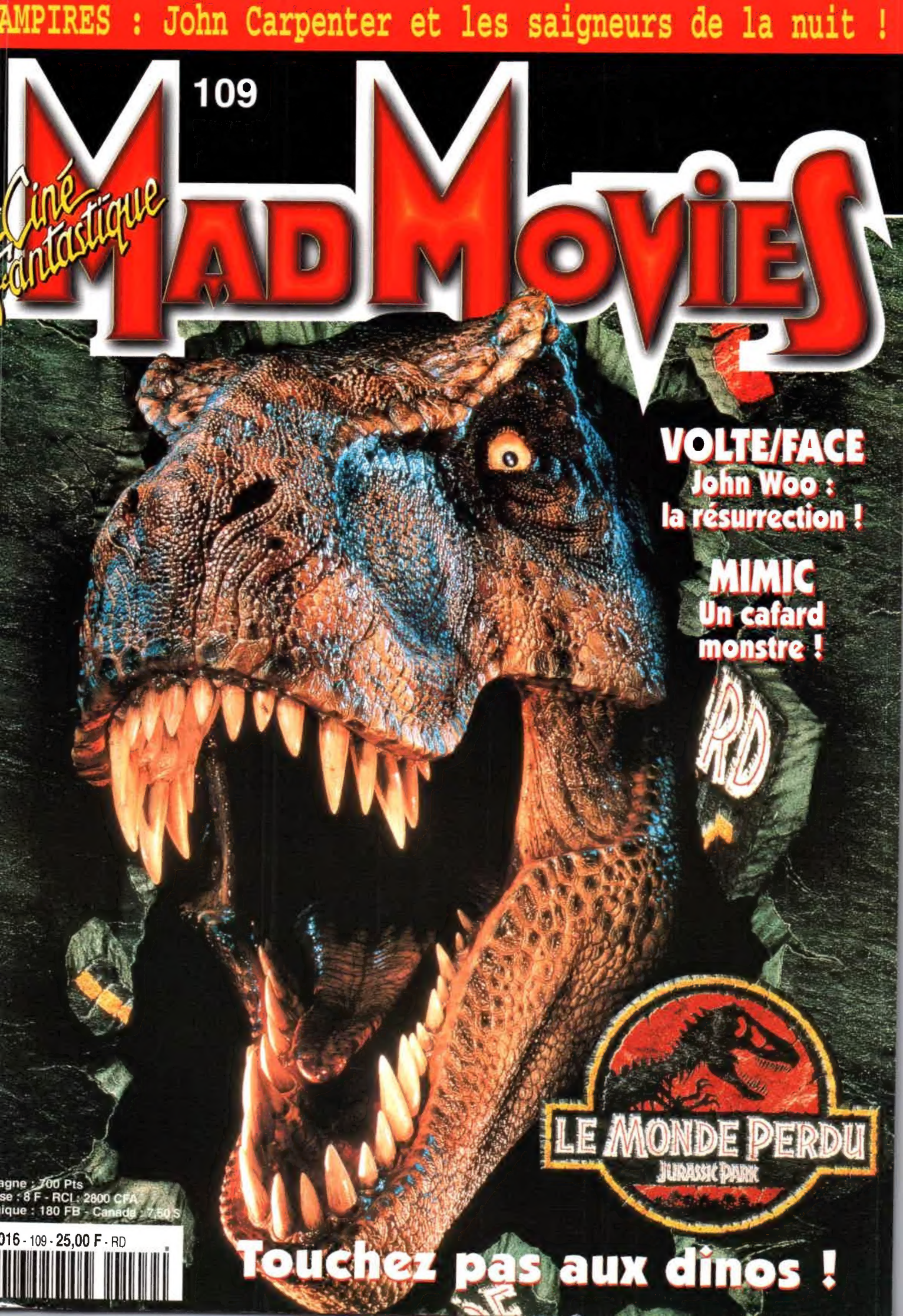
AMPIRES : John Carpenter et les saigneurs de la nuit !

109

Ciné Fantastique

MAD MOVIES



VOLTE/FACE
John Woo : la résurrection !

MIMIC
Un cafard monstre !

RD

LE MONDE PERDU
JURASSIC PARK

Touchez pas aux dinos !

agne : 700 Pts
se : 8 F - RCI : 2800 CFA
ique : 180 FB - Canada : 7,50 $

016 - 109 - 25,00 F - RD

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE

Album

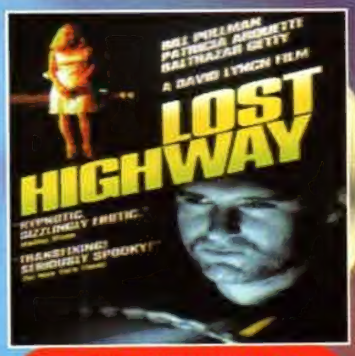
ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAPON

ACHAT ET VENTE DE LASERDISCS D'OCCASION

NOUVEAUTÉS

CRASH
NTSC - LTBX - AC.3 - NC 17 PRIX NEWS 355 F.
jusqu'au 20/09/97

MURDER AT 1600
NTSC - LTBX - AC.3 PRIX NEWS 245 F.
jusqu'au 20/09/97



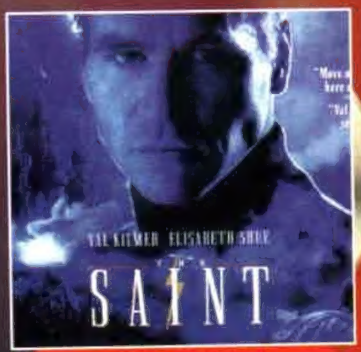
LOST HIGHWAY
NTSC - LTBX PRIX NEWS 355 F.
jusqu'au 20/09/97

PLUS DE 10 000 LASERDISCS ET VIDÉOS

CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F.
mise à jour mensuelle

EVITA
NTSC - LTBX - THX - AC.3 PRIX NEWS 285 F.
jusqu'au 20/09/97

THE HUNCHBACK OF NOTRE DAME
NTSC - LTBX - THX - AC.3 - CLV PRIX NEWS 215 F.
jusqu'au 04/10/97



THE SAINT
NTSC - LTBX - THX - AC.3 PRIX NEWS 285 F.
jusqu'au 11/10/97

SANS OUBLIER... **WILD BUNCH** BOX LD - LTBX - CAV - AC.3 : 695 F. **SLEEPING BEAUTY** LD - LTBX - CLV - THX - AC.3 : 215 F.
ALBINO ALLIGATOR LD - LTBX - THX - AC.3 - Sp. Ed.: 285 F. **THE HOUND OF THE BASKERVILLES** (1959) LD : 285 F.
SLING BLADE LD - LTBX - Sp. Ed. : 435 F. **LIAR LIAR** LD - LTBX - AC.3 - Sign. Col. : 315 F. **WARRIORS OF VIRTUE** LD - LTBX - AC.3 : 285 F.

LECTEUR DE DVD

ZONE 1 NTSC TOSHIBA 2006 COMPATIBLE CD / AC-3 / MULTI-LANGUES, SOUS TITRES ET FORMATS.

5990 F.

Album NOUVEAU !
DÈS SEPTEMBRE :
LOCATION DE LASERDISCS PAL / NTSC.

Du lundi au samedi de 10 heures à 20 heures.

7, rue Dante
75005 Paris
Tél.: 01 43 25 54 76
Fax : 01 43 25 82 70

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉ

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Internet
http://www.dualnet.com/mad

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 109

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Julien Carbon
Betty Chappe
Alexandre Nahon
Peter Parker
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh

Correspondant à Los Angeles
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Les Durs Pètent Froid

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Septembre 1997

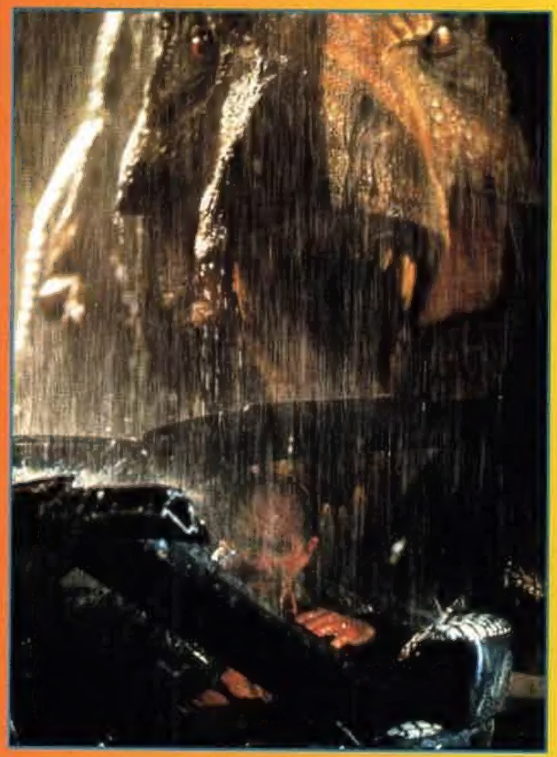
Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

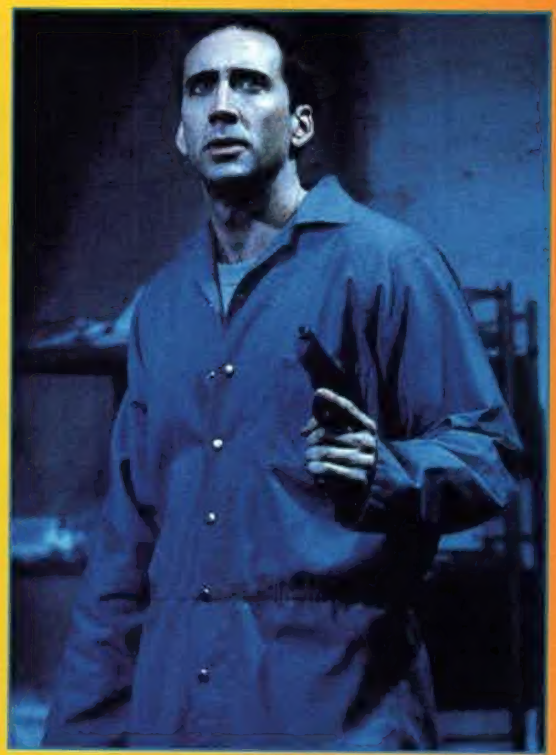
Paraît tous les deux mois

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry, François d'Amécourt, Pierre-Emmanuel Barthe, Michel Burstein, Philippe Christin, Nathalie Dauphin, Stéphane Derdérian, Sylvie Fonestier, Christophe Gans, Fabienne Isnard, Christophe Jouvet, Jan Kean, Sandrine Lamantowicz, Cécile de Lavenère, Laurence Laurelut, Jerôme Lefèvre, Bernard Letroye, Corinne Licoppe, Olivier Margerie, Elizabeth Meunier, Anne Patrigeon, Laurence Petit, Gilles Polinien, Jean-Pierre Vasseur, Jean-Pierre Vincent

Sommaire



Le monde Perdu



Volte/Face

4 - Notules Lunaires et Éditorial

11 - Abonnement

12 - Vampires

Après les frasques de **Los Angeles 2013**, John Carpenter revient au petit budget avec un **Vampires** forcément attendu. Sur les plateaux, le réalisateur explique sa conception du mythe, pendant que James Woods fait part de sa joie de jouer les chasseurs de dents longues.

16 - Le Monde Perdu - Jurassic Park

Du Site A, le Parc Jurassique, au Site B, le «monde perdu», on ne peut pas dire qu'il y ait de gros bouleversements. Les portes ouvertes par Steven Spielberg sur un retour au vrai film de monstre, sont immédiatement refermées. Plus variation sur le même thème que suite directe, Le Monde Perdu milite pour la sauvegarde des dinos. A des fins économiques ?

24 - Contact

Sommes-nous seuls dans l'univers ? Robert Zemeckis met deux heures et demie à répondre à cette question essentielle, en suivant l'itinéraire d'une radio-astrologue interceptant un mystérieux message venu de l'espace. Quand science et religion poursuivent un même but en empruntant des chemins différents...

28 - Event Horizon

L'Exorciste dans l'espace, **Shining** dans un vaisseau... Paul **Mortal Kombat** Anderson place la barre très haut avec cette histoire de cargo spatial, le Event Horizon, au carburant d'un genre nouveau. Interview d'un réalisateur qui verse allégrement dans l'horreur sidérale.

32 - Mimic

Dans la grande tradition des films de monstre des années 50, voici «L'Invasion des Cafards Géants». Autrement **Mimic**, titre tout de même plus élégant pour une bonne vieille série B à l'ancienne qui oublie les radiations de la bombe atomique pour les mutations du génie génétique.

38 - Volte/Face

Woo forever ! Un Van Damme pour se faire la main, un blockuster pour gagner les faveurs d'Hollywood, et le revoilà à la fois tel qu'en lui-même et complètement changé avec, comme par hasard, une histoire d'échange d'identité. Attention, chef-d'œuvre !

42 - Les mondes fantastiques de Tsui Hark

Butterfly Murders, Histoires de Cannibales, Green Snake, The Lovers, Dans la Nuit des Temps... Alors que cinq de ses films fantastiques sortent chez *HK Vidéo*, un retour sur Tsui Hark et ce qu'on peut considérer comme son genre de prédilection.

46 - Millennium

La deuxième série de Chris ***X-Files*** Carter. Ce n'est évidemment ni un sitcom, ni soap opera ! La nouvelle coqueluche de la télévision américaine enfonce le clou d'***Aux Frontières du Réel***. Nettement plus sombre, nettement plus dur et opaque que son prédécesseur, ***Millennium*** pactise avec un Satan omniprésent dans une société décadente.

50 - La Peau sur les Os

Avocat obèse, Billy Halleck perd des kilos comme on perd ses cheveux à cause d'un sort jeté par un bohémien. Nouvelle adaptation de Stephen King, **La Peau sur les Os** traite d'un cas d'amaigrissement limite, cauchemar des habitués aux régimes draconiens.

52 - Clinic

Pour se faire soigner, mieux vaut fréquenter l'hôpital d'***Urgences*** que celui de **Clinic**. Car le réalisateur Carl Schenkel, bien qu'il s'en défende, injecte une forte dose de gore dans cette histoire tordue de sérum miracle et de cobayes humains.

54 - Vidéo et Débats

60 - Rayon Laser

61 - Mad'gazine

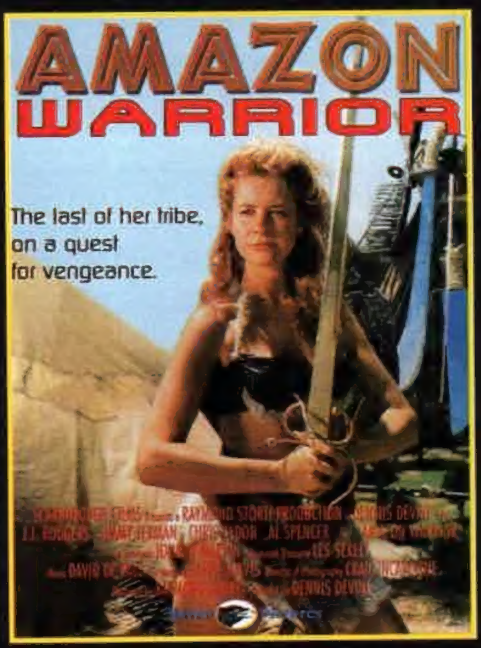
62 - Ze Mad Rubrik

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

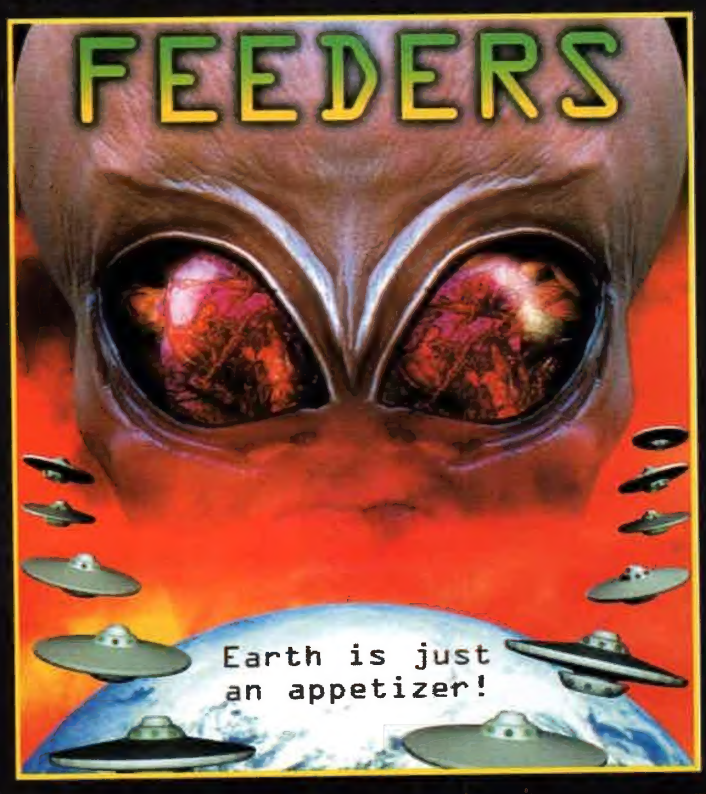
Event Horizon

NOTULES LUNAIRES

■ Il est parfois bon de commencer à la lettre Z. C'est le cas pour **Amazon Warrior** de Dennis Devine. Une friandise rare, tournée avec trois fois rien dans des décors présumés apocalyptiques. Naturel donc que l'amazone du titre ne porte que des tenues réduites à une paire de bottes élimées, un pagne en peau de bête et un soutien-gorge charmant par son contenu. Belle à croquer, elle survit sur une terre future où elle et ses copines malmènent les hommes, coupables d'avoir mené la planète à sa perte. Notre héroïne accepte de convoyer les filles de Lord Barelli à travers un désert où grouillent les barbares et les machos. En somme, une histoire aussi limitée en matière que les jupettes de J.J. Rodgers !



■ Du Z encore avec **Feeders**. Du méga-Z même, car **Feeders** porte la signature des trois compères (Mark Polonia, John Polonia et Jon McBride) coupables d'un **Saurians** fort gratiné. Sur le modèle d'Ed Wood, les frères Polonia et leur complice font leur **Plan 9 from Outer Space** à eux. **Feeders** donc, est produit avec des queues de cerises, des rustines et des enjoliveurs en guise de soucoupes volantes. Pas de scénario, puisque l'histoire se limite à bien peu de choses. Il est question de deux types, Derek et Bennett, en route pour la Californie lorsqu'ils tombent nez à nez dans une forêt avec de petites créatures genre Roswell. Cannibales, les aliens leur mènent la vie dure et permettent à Bill Morrison (**Ozone**, **The Dead Next Door** dans le même domaine) de concocter des effets spéciaux gerbeux à base de viscères et de tripaille. Du grand art pour du grand Z.



EDITORIAL

Bon, je vais profiter de la récente venue du pape en France pour vous parler d'autre chose, cela nous fera du bien. D'ailleurs, personne ne songe aux JMJ aujourd'hui, passées aux oubliettes des priorités de l'information. Place aux avatars du PSG, au triomphe des **MIB** au box-office, à la disparition d'une princesse (*), voire à la classique rentrée des classes quand l'actualité n'offre pas sa part de rêve à un citoyen en pleine «perte de sens» comme on dit de nos jours.

Mais en fait, entre la focalisation sur la vie des autres, de préférence riches, beaux et célèbres, ou bien le refuge dans un imaginaire peuplé d'extraterrestres vindicatifs ou de complots gouvernementaux, il s'agit toujours de vivre par procuration. D'échapper à un quotidien maussade qui ne correspond pas du tout au format idyllique artificiellement montré par une presse volontairement coupée de nos réalités ordinaires. Plus la frontière entre le réel et l'imaginaire s'amenuise aujourd'hui, et plus cela permet toutes les dérives des marchands d'illusion vivant d'un panel populaire rendu crédule et malléable.

Peut-on s'attendre à une prise de conscience tardive des média concernés ? Pas sûr. Ainsi, le lundi 1er septembre, *Europe 1* inaugure sa grille de rentrée avec, entre autres, à 16 h 30, la nouvelle émission de Jacques Pradel (ben oui, faut bien qu'il se recase quelque part, le malheureux...), *Les Jeux de l'info* que ça s'appelle. L'idée forte consiste à faire intervenir trois auditeurs sur l'actualité du moment. Pourquoi pas, mais auparavant, on recrute directement sur l'antenne les candidats du jour grâce à une épreuve de sélection. Et le lundi 1er septembre, la question semblait des plus difficiles, jugez plutôt : *«De quelle chaîne de magasins était propriétaire Dodi Al Fayed, l'ami de Lady Di, qui est mort avec elle dans l'accident de sa voiture ?»*. Oui, c'est très tendance comme concept. Tendance nulle, mais tendance tout de même. Cynisme, racolage, inconscience, bêtise pure, on ne sait plus quel qualificatif employer devant pareille incongruité. A tel point qu'entre un jeu réel, radiophonique ou télévisé, et sa parodie par des humoristes jouant les chargeurs réunis, il n'est désormais plus possible de distinguer le vrai du faux. Et après, les mêmes média iront vilipender ces chasseurs de primes des temps modernes que sont les paparazzi sous prétexte que, eux, à *Europe 1*, ils ne prennent jamais de photos. Ce qui est vrai, il faut le reconnaître. La responsabilité de l'offre et la demande sur ce problème crucial n'a pas fini d'alimenter les tribunes journalistiques. Quel est le vrai coupable, le charognard, le patron de presse ou l'habituel client de ce toujours plus bas médiatique ?

Et où finit le réel, où commence l'imaginaire, quand 3% des Américains (sur 230 millions de citoyens, ça fait du monde !) déclarent, sans rire, avoir été enlevés par des extraterrestres ? La fameuse «perte de sens» ne comprend pas celui du ridicule, apparemment. Ont-ils trop regardé *X-Files* ou bien trop écouté les marchands de rêves ? Influencés par un imaginaire d'une part, et une surmédiatisation qui chasse le surnaturel au galop, ils ne savent plus faire la part des choses. Les visiteurs sont chez nous, ils frappent à notre porte (merci pour vos fleurs, fallait pas, on ne sait pas où on va les mettre...). Et vu l'échéancier des prochaines distributions cinématographiques (**Contact**, **Alien Species**, **Feeders**, **Alien 4**, **The Second Arrival**, **Last Exit to Earth**, **Toad Warrior**, **Starship Troopers**, **Not of This Earth 2**, sans parler du remake de **La Planète des Singes**, de la suite d'**Independence Day**, du téléfilm ***Them*** et des adaptations des ***Envahisseurs*** et ***X-Files*** en long métrage...), les extraterrestres ont encore de beaux jours sur nos écrans. L'envahisseur d'outre-espace ayant désormais tendance à tenir le rôle de nos indiens d'autrefois. Il devient l'étranger par lequel le malheur arrive, le marginal qui remet en cause la démocratie (par défaut, comprenez de la démocratie américaine, bien entendu), le vrai responsable de tous nos problèmes irrésolus.

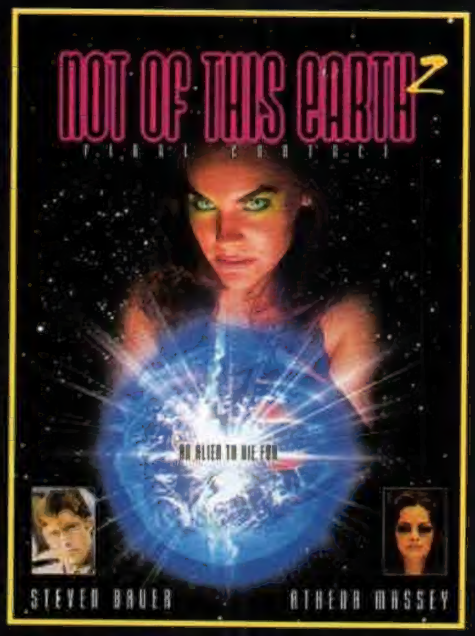
Enfin, il nous reste la nouvelle vague des films-catastrophes pour nous redonner un peu le moral. Allez vous étonner d'une certaine morosité ambiante après ça...

Jean-Pierre PUTTERS

(*) Et pourtant, dans l'horoscope du numéro de *Télé-7-Jours* paru la veille de l'accident, Elizabeth Teissier promettait aux natifs de son signe (cancer, 1er décan) plein de bonnes choses : «Mercure met à l'honneur démarches et déplacements. Jours féconds : le 31 et le 2» ! A priori, c'était plutôt le 2, alors...

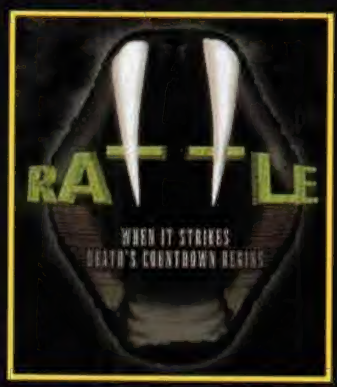
■ Après **Batman et Robin**, Arnold Schwarzenegger entend bien rester dans le domaine du fantastique et de la science-fiction. Ironiquement, il reprendra coup sur coup deux rôles jadis tenus par Charlton Heston. C'est d'abord celui de Robert Neville, dernier homme "normal" à la surface d'une terre ravagée par une épidémie de vampirisme, dans **I am Legend** de Ridley Scott, d'après le chef-d'œuvre littéraire de Richard Matheson. Ce personnage, Charlton Heston l'interpréta dans **Le Survivant** en 1971. Dans la mouvance de **I Am Legend**, le remake de **La Planète des Singes** permettra à la méga-star de succéder à nouveau à Charlton Heston. Il est très probable que Schwarzenegger renoue à cette occasion avec le cinéaste des deux **Terminator**, James Cameron.

■ Tant que ça marche, Roger Corman n'abandonne pas un filon. Celui de **Not of this Earth** par exemple. C'est d'abord un film original en 1957, puis un remake titré **Le Vampire de l'Espace** en 1988 avec Traci Lords, puis un autre remake l'année dernière. A cette version Roger Corman donne aujourd'hui une suite, **Not of this Earth 2 - Final Contact** confiée à son poulain Jon Purdy (**Dillinger & Capone**). Le coup de l'extraterrestre qui pompe l'énergie vitale des terriens, il le refait, mais féminisé cette fois. Histoire de changer un brin une histoire immuable, une splendide créature aux formes très terrestres prend le relais. Issue d'un peuple qui se meurt dans une lointaine galaxie, Quad-Rena arrive ici bas pour collecter le sang nécessaire à la survie des siens. Au contact du docteur Ray Brady, elle se rend compte de l'horreur de sa mission et hésite à l'accomplir. Mais un alien moins délicat entend bien la forcer à respecter ses engagements sanguinaires...



■ Actuellement très actif à la télévision, Tobe Hooper (**Massacre à la Tronçonneuse**, **Poltergeist**) reprend du service au cinéma pour un projet pour le moins abracadabrant, **Bedbugs**. Produit par deux solides artisans des effets spéciaux, Alec Gillis & Tom Woodruff (**Alien 3**, **Tremors**), **Bedbugs** présente un cas de hantise inédit dans les annales. Il y est effectivement question de possession. Celui d'un antique lit qui se transforme en insecte géant et assassin dès que des amants y commettent le péché de chair. Après la monstrueuse presse à linge de **The Mangler**, Tobe Hooper semble avoir jeté son dévolu sur les objets a priori les moins soupçonnables de sévices maléfiques. A quand les cuvettes de WC hantées par Satan ? Attendez, défense d'hanter, c'est occupé !

■ L'effet **Anaconda** commence à sévir dans la série B. Voilà donc **Rattle** de David et Scott Hillenbrand. Coup classique : des scientifiques foirent une expérience consistant à adoucir les mœurs d'animaux agressifs. Hélas, le laboratoire du Dr. Burns part en fumée. Seul survivant : Seth, un cobra royal dont, ironiquement, la méchanceté s'en trouve décuplée. Il ne demande pas son reste et file dans la nature. Deux ans après, la bête dotée d'un venin particulièrement féroce surgit à quelques jours de la fête annuelle du bled d'à côté. La suite, prévisible, vous la connaissez. Quelques comparses se font mordre et un expert en reptiles sauvera la communauté !



UN POING C'EST TOUT !

« *Mortal Kombat, c'est de l'anti-scénario, simplement une exploitation du jeu vidéo. Il n'y est question que de gens qui se retrouvent sur une île pour se battre*". Pas tendre le scénariste Bryce Zabel avec son prédécesseur. Relevra-t-il le niveau dans **Mortal Kombat : Annihilation** ? C'est à voir. Quoi qu'il en soit, au niveau des intentions, ce **Mortal Kombat 2** ressemble comme une goutte d'eau au précédent. D'abord par son enjeu : la domination du monde. Ensuite par sa forme : de la baston, des effets spéciaux et le retour de la plupart des héros présents dans l'original... Rien à signaler sur ce plan surtout que le méchant Shao Kahn nourrit de très ordinaires ambitions. Son armée de super-vilains se compose notamment de la reine des morts-vivants Sindel, du centaure Motaro et d'Ermac, un ninja capable de déplacer les objets à distance et de cogner ses adversaires sans les toucher. A Johnny Blade, Sonya Blade, Kitana et Liu Kang de dérouiller ces malfaisants pittoresques dans une suite de confrontations musclées. Paul Anderson n'ayant pas tenu à remettre le couvert, le nouveau réalisateur, le débutant John Leonetti, manifeste, comme son scénariste, de nobles intentions. Ses séquences d'action, il les veut mythologiques comme celles de **Zu-Les Guerriers de la Montagne Magique** de Tsui Hark. Pas une mince affaire d'accéder à ce niveau élevé, mais plutôt héroïque de vouloir y prétendre.

Attention, les adversaires sont prêts, le kombat risque d'être mortal !

■ Dans la série Z américaine, Donald G. Jackson s'est taillé une spécialité des guerrières sillicoonées montées sur rollers et des batraciens mutants. Dans cette seconde catégorie, il réalise **Hell Comes to Frogtown** et **Frogtown 2**, avant de produire le troisième tome de la saga, **Toad Warrior**. La mise en images, il la confie à un certain Maximo T. Bird. C'est-à- dire à lui-même puisqu'il s'agit d'un pseudonyme qui ne trompe personne.
Comme de bien entendu, **Toad Warrior** se situe sur une terre dévastée. Non pas par un conflit nucléaire cette fois, mais par un virus que transmettent les crapauds humanoïdes tout proches. Heureusement pour l'espèce humaine, le samouraï solitaire Max Hell croise dans les parages, aux commandes de son minuscule avion. A lui et à la plantureuse Glory (Jill Kelly, une blonde au sous-tif bien rempli comme les affectionne Donald Jackson) de retrouver le sérum mis au point par le cyber-physicien Trixi T., en dépit de la volonté du barbare Mickey O'Malley de lui mettre des bâtons dans les roues.
En France, nous avons les cuisses de grenouilles. Aux Etats-Unis, ils ont Donald G. Jackson. Equitable.

FLASHES

● C'est Graham Baker (**La Malédiction Finale**, **Futur Immédiat**) qui réalisera **BeaWolf** avec Christophe Lambert dans le rôle d'un serviteur de Satan rebelle à son maître.

● Plus convaincant dans le fantastique (**Le Bazaar de l'Epouvante**) que dans l'aventure familiale (**Alaska**), le réalisateur Fraser Heston tournera prochainement **The Jewell of Seven Stars** d'après Bram Stoker. Cette histoire de vengeance d'une reine égyptienne dont le tombeau a été profané par un archéologue anglais a notamment fait l'objet d'une adaptation par Mike Newell, **La Malédiction de la Vallée des Rois** avec... Charlton Heston, son propre père !

● Révélés par le thriller lesbien **Bound**, les frères Wachowski s'attèlent à une imposante production de science-fiction, **Matrix**. Son héros, Keanu Reeves, est un type ordinaire cependant hanté par des hallucinations. Celles-ci prennent forme lorsqu'il est littéralement arraché de son époque par des ordinateurs. Transplanté dans un laboratoire du 21ème siècle, il découvre une société entièrement dirigée par des machines...

● **The Arrival** fait déjà l'objet d'une séquelle, **The Second Arrival** sans Charlie Sheen pour affronter les extraterrestres, terreurs des écolos. Le modeste Kevin Tenney (**Ouija**) en tient les rênes. Lâche pas, Kevin, on arrive.

● Annoncé depuis des lustres, **Jason versus Freddy**, confrontation des croquemitaines d'Elm Street et de Crystal Lake, verra très prochainement le jour. Rob Bottin, génie des effets spéciaux (**The Thing**, **Total Recall**), y tera ses débuts de metteur en scène.

● Scénariste de **Pretty Woman** et de **Piège en Haute Mer**, Jonathan Lawton adapte un obscur roman de Edgar Rice Burroughs, "The Monster Man", histoire d'un scientifique qui, après six tentatives, crée un être parfait, lequel sauve sa fille des plans machiavéliques de son assistant. Le scénario se titre sobrement **Monster**.

● Le réalisateur mexicain Alfonso Arau (**Les Épices de la Passion**, **Les Vendanges de Feu**) prépare la saga futuriste **Metabarons** consacrée à une dynastie de guerriers de l'espace. **Metabarons** s'inspire d'une bande dessinée d'Alejandro Jodorosky, lequel participe à l'écriture de cette ambitieuse production *Universal*.

● Après cette vaste purge qu'est **The Black Out**, Abel Ferrara semble s'orienter vers le thriller de science-fiction **New Rose Hotel** d'après William Gibson, projet dont la distribution inclut notamment Claudia Schiffer, Christopher Walken et Willem Dafoe.

● En dépit du box-office malheureux de **The Crow : La Cité des Anges**, il y aura un **The Crow 3**. A Vincent Perez succédera le chanteur Jon Bon Jovi, vengeur de sa maman sous la direction de Rob Zombie, chanteur du groupe White Zombie et réalisateur de quelques clips entre décadence et destroy.

● Dario Argento s'attèle à une nouvelle version du **Fantôme de l'Opéra** d'après Gaston Leroux. Son grand brûlé vengeur et mélomane pourrait être John Malkovich après que les noms de Gérard Depardieu, William Hurt et Anthony Hopkins aient été prononcés.

● La firme *Morgan Creek* vient de demander au scénariste William Wisher (**Terminator 2**) de travailler à **The Exorcist : The Beginning**, préquelle du chef-d'œuvre de William Friedkin.

● Les extraterrestres ont à ce point la cote auprès du public américain que *Warner Bros* prépare une version cinématographique aux ***Envahisseurs*** de la télé. Qui y interprétera David Vincent ? Mystère pour l'instant.

● **Indiana Jones 4** change de titre. **Indiana Jones and the Lost Continent** devient **Indiana Jones and the Plague of Darkness** et continue de tourner autour du royaume englouti de l'Atlantide et du fils d'Indy. Tournage prévu après que le premier épisode de la seconde trilogie de **La Guerre des Etoiles** ait été bouclé.

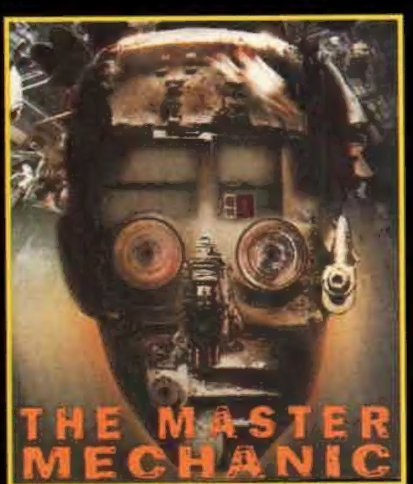
● Scénariste de **Rock** et du **Saint**, Jonathan Hensleigh voit vert pour ses débuts de réalisateur. Il sera effectivement celui qui ordonnera à Hulk/David Banner de déchirer sa chemise dans un film inspiré de la fameuse série TV, une méga-production Gale Anne Hurd (**Terminator 2**, **Le Pic de Dante**).

● John Malkovich encore. Chez Alex de la Iglesia (**Le Jour de la Bête**) cette fois. Le cinéaste ibérique le verrait bien en perfide asiatique chauve rêvant de conquérir le monde dans **The Return of Fu Manchu**. Sur la liste des interprètes possibles du Chinois maléfique imaginé par l'écrivain Sax Rohmer, Michael Keaton vient en deuxième position.

■ De vilains extraterrestres encore dans ***Them***, un téléfilm de Bill Norton (**Baby**, **Le Secret de la Légende Oubliée**). Ceux-ci se présentent sous la forme de champs électriques et prennent forme humaine selon leur bon vouloir. Témoin de leur arrivée sur Terre, le physicien Simon Trent s'emploie à les démasquer. Evidemment, il se heurte à un mur de scepticisme amusé. N'empêche que, pendant ce temps, les aliens planifient l'anéantissement de l'espèce humaine dont ils extraieront l'électricité contenue dans leur corps avant de les envoyer dans un monde meilleur. ***Them*** met notamment en scène Tony Todd qui, à cette occasion, retrouve les expressions, les habits et les gestes du Candyman, son précédent rôle dans le genre.

■ A première vue, **Last Exit to Earth** serait un remake d'**Independence Day**. Erreur ! Relooké pour avoir l'air de son frère jumeau, **Last Exist to Earth** traite d'un sujet qui n'a rien à voir. Situé en 2500, dans une société dominée par les femmes, le film de Katt Shea (ex-élève de Roger Corman) se déroule donc sur une Terre pacifiée où arrive le Capitaine Jaid Adams, un viril voyageur intergalactique. Il tombe à pic dans ce monde où les mâles ont perdu avec leur agressivité toute possibilité de se reproduire. Pour corser une situation déjà délicate, les trois terroristes que convoie Adams se coltinent un virus qui pourrait accélérer l'anéantissement de la population. Au bout d'une heure trente de tergiversations, la scientifique féministe Eve Ann et le misogyne Capitaine Adams en viennent à une certaine intimité. Adam et Eve, ça vous dit probablement quelque chose...

■ Selon **The Master Mechanic**, un projet de Rachid Nougmanov, les pénitenciers atteindront dans un proche avenir leur taux optimal de remplissage. Dès lors, il faudra créer d'autres établissements de rétention. Ces prisons, totalement coupées du reste du monde, n'ouvrent leurs portes que tous les trois ans pour se ravitailler et ajouter de nouveaux détenus à ses effectifs. Dans la prison de sécurité maximum de Youngstown, le quotidien n'est pas franchement réjouissant puisque le directeur, un ancien tôlard, et sa garde prétorienne imposent la loi du talion. Histoire de donner de l'ardeur aux prisonniers des ateliers, ils diffusent une puissante drogue qui efface à petit feu la mémoire de ses consommateurs. Ça, James Spencer ne l'accepte pas. Mais survivre à Youngstown quand on ne joue pas le jeu de la très corrompue direction, ce n'est pas une mince affaire. Même quand on bénéficie du soutien de Queen Bee, meneuse de la population féminine de cet enfer carcéral...



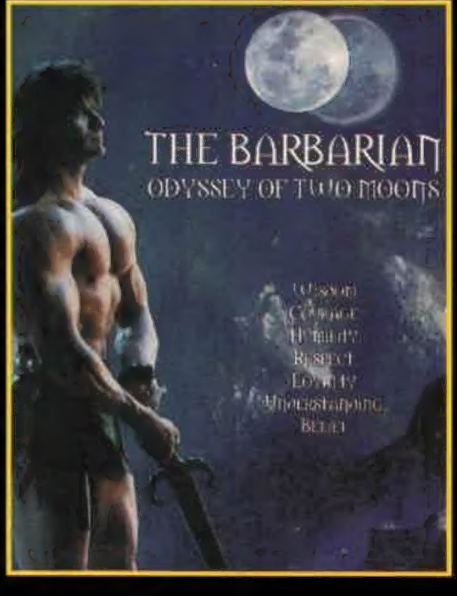
■ Whoopi Goldberg participe étroitement à la production du film **Hollywood Kryptonite : The Bulldog, the Lady and the Death of Superman**, projet consacré à George Reeves, le comédien qui incarne Superman dans la série TV des années 50. Le scénario explique que l'acteur ne n'est pas suicidé comme le prétend la version officielle, mais qu'il aurait été assassiné au terme d'une liaison avec une ex-stripteaseuse.

L'HOMME DE FER

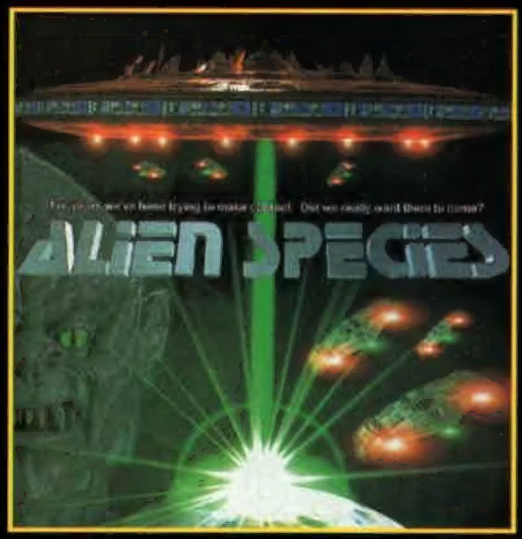
Aux Etats-Unis, Shaquille O'Neal est une star de basketball à peine moins importante que Michael Jordan. Et comme lui, via **Space Jam**, il tente l'aventure cinématographique. Si **Blue Chips** et **Kazaam** n'ont pas été à la hauteur de ses espérances, le géant noir persévère. Son dernier rôle en date : celui d'un super-héros issu des *DC Comics* que Louise Simonson et Jon Bogdanove ont créé en œuvrant sur "La Mort de Superman". Comme tout super-héros qui se respecte, Steel, c'est son nom (et aussi celui du film), se cache sous une identité "civile". A la ville, il se nomme John Henry Irons, expert en armement, en métaux et officier de l'armée américaine. C'est pour se racheter, suite à ses activités dans la mise au point des armes, que Irons quitte la Grande Muette. De retour à Los Angeles, il fabrique à domicile une armure qui lui permet de lutter efficacement contre ceux qui utilisent à mauvais escient ses joujoux meurtriers. Avec l'aide de son mentor Oncle Joe (Richard Roundtree) et de Sparky, une as de l'électronique paralysée des deux jambes, Steel affronte un méchant de sa connaissance. C'est Nathaniel Burke (Judd Nelson), ex-collègue, qui écoule d'impressionnantes sulfateuses auprès des cartels de la drogue, des groupuscules néo-nazis et des gangs... Présenté comme "un Batman en bleu de travail" ou un "Prix Nobel qui regrette d'avoir inventé le TNT", Steel est un super-héros que le réalisateur Kenneth Johnson veut gentil et le moins violent possible.

STEEL : Shaquille O'Neal, l'homme de fer, mais sans le fauteuil à roulettes...

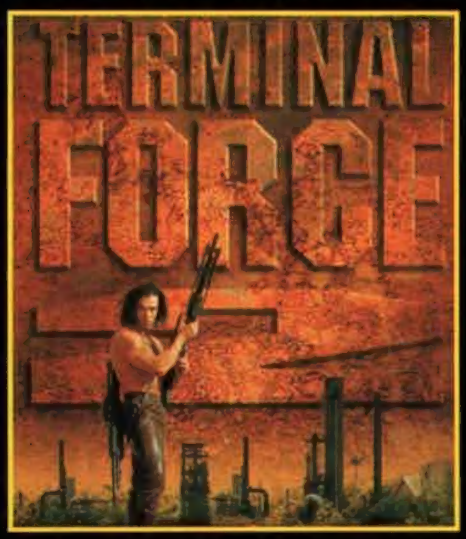
■ Un véritable séisme vient d'ébranler Hollywood : les jumeaux Peter et David Paul ne font plus qu'un. Guerriers plutôt déconneurs des **Barbarians** de Ruggero Deodato et malabars décontractés de quelques séries B pour les familles, ils officient désormais en solo. David Paul ne donne pas de nouvelles, Peter, oui, par contre. Il produit et interprète **The Barbarian, Odyssey of Two Moons**, une héroïc-fantasy signée Melvin Sokolsky où figure également Franco Nero. On ne peut pas dire que **The Barbarian** soit d'une folle originalité surtout qu'y plane avec insistance l'ombre de **Conan**. Il y est de nouveau question d'une prophétie légendaire. Celle-ci prétend qu'un gamin du peuple, né au même instant que la fille d'un roi perfide, montera sur le trône. Inquiet pour son avenir, le souverain envoie la troupe mettre le village à feu et à sang. Au fil des années, l'enfant devient un solide gaillard élevé par un magicien et son épouse. Erudit et doué pour la bagarre, il affronte les maléfices d'un sorcier à la solde du roi avant d'obtenir gain de cause et d'épouser sa fille. Un merveilleux conte n'est-ce pas ?



■ Normal que le milliard de dollars que rapporte l'exploitation mondiale d'**Independence Day** fasse quelques envieux. Des jaloux qui n'ont pas forcément les moyens de leurs ambitions. Ceux de **Alien Species** par exemple, sous le commandement du réalisateur Peter Maris, auteur de quelques médiocres séries B d'action (**Black Belt Undercover, Diplomatic Immunity**). Avec le concours du comédien Charles Napier en intrépide shérif, Peter Maris se laisse aller à plagier la baudruche de Roland Emmerich. Non seulement les extraterrestres font des dégâts depuis leurs vaisseaux digitaux, des destructions limitées à une petite ville provinciale faute de dollars en caisse, mais ils emballent leurs victimes dans des cocons cachés au fond d'une caverne. Ringard, **Alien Species** se signale par des effets spéciaux qui ne le sont pas moins. Regrettable qu'aucun diffuseur, même vidéo, ne prenne la peine de distribuer pareils nanars !

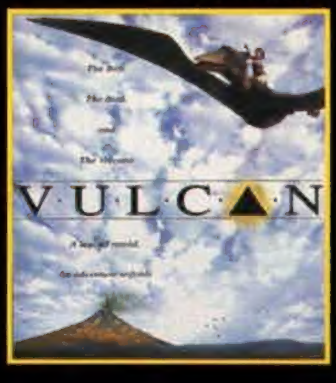


■ On ne peut pas dire que **Terminal Force** (par ailleurs retitré **StarForce**) ait fédéré un nombre incalculable de spectateurs, mais cette série B située entre **La Guerre des Etoiles** et **Terminator** rapporte assez de dollars pour que ses bailleurs de fonds nous commanditent une suite, un **Terminal Force 2** attendu avec une infinie patience. L'amateur éclairé aura remarqué des bouleversements au générique. William Mesa cède son poste de réalisateur à un autre spécialiste des effets spéciaux, Nick Davis. Scénariste de **A.D.N.** et de **Shadowchaser 3/Projet Sibéria**, il ne dirige pas la silliconée Brigitte Nielsen, vedette financièrement trop gourmande du premier, mais le Français Xavier Declie dont les apparitions à l'écran se limitent aux nanars (**Nemesis 3, Adrénaline**). Pas piqué des hannetons, le scénario de **Terminal Force 2** relate les méfaits de Kyla, un dictateur intergalactique calqué sur Darth Vador. Prisonnier sur une Terre réduite à l'état de pénitencier, il met en danger la paix de l'univers en menaçant de capturer le pacifique président de la Fédération. Le suspense (!) consiste à le sauver, tâche dont s'acquitte Tarkin, un détenu embringué dans une histoire inepte aux fortes senteurs de **New York 1997** recyclé.



■ Retour aux affaires du réalisateur philippin Cirio H. Santiago, longtemps pourvoyeur à la solde de Roger Corman de sous-**Mad Max 2** et d'ersatz de **Rambo**. Coutumier du fantastique à budget mesquin, il achève actuellement **Vulcan**. Un film familial qui se place dans l'écume du **Monde Perdu** puisqu'il met en scène un ptérodactyle, à savoir un dinosaure volant. Le volatile préhistorique naît d'un œuf qu'un gamin découvre après l'éruption du Mont Pinatubo. Evidemment, de vilains messieurs souhaiteraient mettre l'oiseau en cage et comptent déjà les biftons du prix de sa capture. Logique, comme la participation de Robert Vaughn (le Napoléon Solo des *Agents Très Spéciaux*) et de Vernon Wells (le barbare punk de **Mad Max 2**).

San HELVING



AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.G. : Damien Granger. V.G.: Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec

	DG	VG	JPP	MT
Anaconda	3	3	4	4
Batman & Robin	3	0	1	3
Clinic		2		3
Contact	1	2		3
Event Horizon				4
Le Jour de la Bête	3	5		5
Mémoires Suspectes				4
Men in Black	4	4	4	4
Mimic			4	4
Le Monde Perdu	1	1	4	5
La Peau sur les Os				3
Scream	1	5	4	4
The Arrival	4			3
Volte/Face	6	6	5	6

(Titre u.s. : Journey to the Beginning of Time) de Karel Zeman - 1954

Collection Karel Zeman Volume 1

Pour la première fois en vidéo dans sa version originale intégrale restaurée !

Le classique méconnu du film de dinosaures, avec plus d'une centaine d'animaux préhistoriques animés image par image, dans la grande tradition des films de Willis O'Brien et de Ray Harryhausen

BON DE COMMANDE à retourner à : LILIOM Audiovisuel - 49, rue de la Convention - 75015 Paris - FRANCE Tél./fax : 01 45 79 99 32.

❑ Je désire recevoir _____ vidéocassette(s) de «Voyage dans la Préhistoire» en VHS SECAM - V.O.S.T.F. - Couleurs - au prix unitaire de 139 Frs TTC (livraison sous 15 jours)

1 K7 : frais de port de 30 Frs. 2 K7 : frais de port de 35 Frs. A partir de 3 K7 : port gratuit.

❑ Ci-joint mon règlement de _____ Frs par chèque bancaire ou mandat lettre à l'ordre de LILIOM Audiovisuel.

Nom/prénom_____

Adresse_____

Code Postal/Ville_____

Tél.:_____

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
Métro St-Georges
Tél.: 42 81 02 65

Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion. Plus de 2.000 titres, divers et fantastique

photos de films - portraits d'acteurs - affiches - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

CATALOGUE DE VENTE PAR CORRESPONDANCE DE K7 VIDÉO SF/FANTASTIQUE

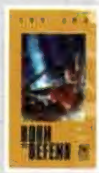
à demander à l'adresse ci-dessus contre 2 timbres à 3 Frs.

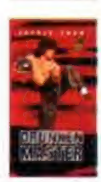
NOUVEAU : rayon laserdiscs, neuf et occasion.

HK ORIENT EXTREME CINEMA

OFFRE = 6 CASSETTES POUR LE PRIX DE 5 ! *

Toutes les cassettes sont en version originale sous-titrée, format respecté, master digital.





Collection Jet Lee / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Le Temple de Shaolin
- ☐ n°2/ Les Arts martiaux de Shaolin
- ☐ n°3/ Les Héritiers de Shaolin
- ☐ n°4/ Born to Defend

Collection Tsui Hark / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Zu - Les guerriers de la montagne magique
- ☐ n°2/ Twin Dragons
- ☐ n°3/ La Danse du dragon
- ☐ n°4/ The Lovers
- ☐ n°5/ Green Snake
- ☐ n°6/ Dr Wong et les pirates
- ☐ n°7/ The Blade
- ☐ n°8/ Dans la nuit des temps
- ☐ n°9/ Butterfly Murders

Collection John Woo / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ The Killer
- ☐ n°2/ Le Syndicat du crime 1
- ☐ n°3/ Le Syndicat du crime 2

Collection Kaiju / 109 Frs la K7

- ☐ n°1/ Godzilla
- ☐ n°2/ Invasion Planète X
- ☐ n°3/ Les Envahisseurs attaquent
- ☐ n°4/ Le Fils de Godzilla
- ☐ n°5/ Le Retour de Godzilla
- ☐ n°6/ Godzilla contre Hedora
- ☐ n°7/ Godzilla contre Gigan
- ☐ n°8/ Mechagodzilla contre attaque

Collection Jackie Chan / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Drunken Master

Collection Polar / 179 Frs la K7

- ☐ n°2/ The Big Heat

Collection Samouraï / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Shogun's Shadow

PROCHAINEMENT

Collection Tsui Hark / 179 Frs la K7

- ☐ n°10/ L'Auberge du dragon ■
- ☐ n°11/ Histoires de cannibales ◆
- ☐ n°12/ Le Temple du Lotus rouge ▲

Collection Kaiju / 109 Frs la K7

- ☐ n°9/ La revanche de King Kong ◆

Collection Polar / 179 Frs la K7

- ☐ n°3/ Final Option ▲

Collection Super héros / 179 Frs la K7

- ☐ n°1/ Black Mask ■

■ Courant octobre ◆ Courant novembre ▲ Courant décembre

HK MAGAZINE

HK la revue

- ☐ Abonnement au magazine HK - 6 numéros + 6 K7 - Prix 430,00 Frs
  La seule revue consacrée à l'Orient Extrême Cinéma

Cadeau nouvel abonné

- ☐ La cassette de SHANGHAI EXPRESS de Samo Hung, avec Cynthia Rothrock, Samo Hung (offre valable jusqu'au 31/12/97)

Vente au numéro

- ☐ N° 0 - 40 F
- ☐ N° 1 - 60 F
- ☐ N° 2 - 60 F
- ☐ N° 3 - 60 F
- ☐ N° 4 - 79 F

La K7 Tiger on the beat est offerte avec le magazine HK N°4

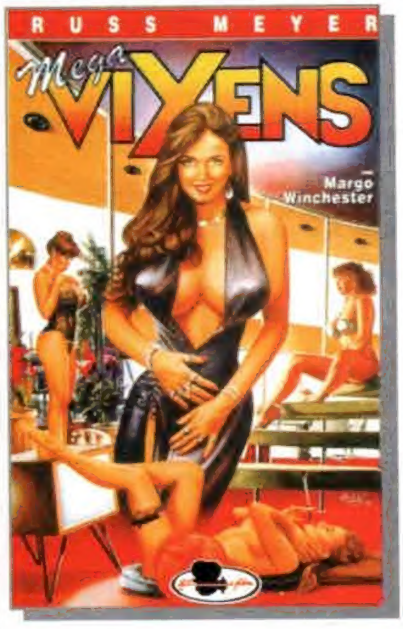
BON DE COMMANDE (à renvoyer ou photocopier)

- ☐ Je désire recevoir les vidéocassettes (VHS-SECAM) cochées ci-dessus
- ☐ Abonnement au magazine HK Orient Extreme Cinéma à partir du n° 4 _____
- ☐ Ventes au numéro (entourer le numéro du magazine désiré)
  n°0- Zu n°1- Polar n°2- Tsui Hark n°3- Rétrocession n°4- John Woo

Frais de port ☐ 1 article/ 20 Frs ☐ 2 articles/ 30 Frs ☐ 3 articles et plus/ Port gratuit

Ci-joint mon règlement de_____ Frs
Paiement par chèque bancaire à l'ordre de SEVEN SEPT - 1 Rue Lord Byron - 75008 Paris
Tél : 01 45 63 05 67 - Fax : 01 45 63 14 01 (Étranger : Nous consulter)
Commande traitée sous 15 jours, sauf pour les titres à paraître.
* Cette offre est valable jusqu'au 31 décembre 1997

Nom
Prénom
Adresse
Code Postal/Ville
Téléphone
Signature



RUSS MEYER
disponible en vidéo*

Vixens 1
(USA-couleur-1968-100mn)

Megavixens 2
(USA-couleur-1976-80mn)

Supervixens 3
(USA-couleur-1975-100mn)

Ultravixens 4
(USA-couleur-1980-95mn)

Mondotopless 5
(USA-couleur-1966-80mn)

La série des 5 6

89 F
la cassette au choix

350 F
la série de 5 cassettes

* Films int. aux mineurs

Bon à découper et à retourner à la société
Mily 155 rue Manin 75019 Paris (Tél/ 01 42 00 01 21)
Je commande la (les) cassettes : 1/ / 2/ / 3/ / 4/ / 5/ / 6/ /
+ 15 F de frais de port par cassette soit :
TOTAL : F

NOM :

ADRESSE :

mad

VOUS AVEZ DIT «SÉRIE Z» ? 129F

HITLER MENACE DE RECONQUÉRIR LE MONDE... QUI POURRA L'EN EMPÊCHER ?

UNE SÉRIE Z PARODIQUE COMPLÈTEMENT DÉJANTÉE !

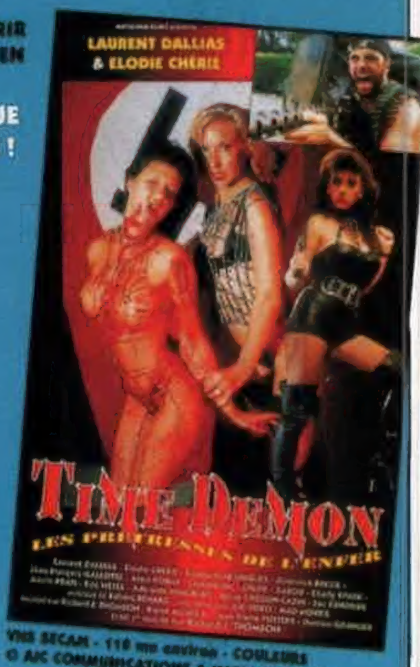
Le nouveau film de
RICHARD J. THOMSON

TIME DEMON

Une production
AJC VIDÉO & MAD MOVIES

AVEC LAURENT DALLIAS, ELODIE CHERIE, ELISABETH HENRIQUES, DOMINICK BREUIL, CHANNONE, JEAN-PIERRE PUTTERS, DAMIEN GRANGER...

BONUS ! BÉTISIER, MAKING OF, INTERVIEWS de Richard J. Thomson, Jean-Pierre Putters...



VHS SECAM - 110 mn environ - COULEURS
© AJC COMMUNICATIONS & METALUNA FILMS

NOM_____ PRÉNOM_____

ADRESSE_____

Je commande __ K7 au prix unitaire de 129F + 20F de port, soit au total ___ F
(chèque à l'ordre de AJC COMMUNICATION)

A renvoyer à : AJC COMMUNICATION,
44 AVENUE D'ARGENTEUIL, 92600 ASNIERES/SEINE

Apprenez un vrai métier créatif

Partenariat maquillage FEMIS

En 2 ans, devenez assistant(e) puis chef maquilleur(se) pour le théâtre, la T.V., la mode ou le cinéma. Travaillez et créez pour les artistes et des personnalités médiatiques.

iTM Institut Technique du Maquillage

✆ 01 44 64 85 85

DEMANDE DE DOCUMENTATION GRATUITE

Conformément à la loi "Informatique et libertés", vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Sauf refus de votre part, ces informations pourront être utilisées par des tiers.

NIVEAU D'ÉTUDES
❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Filière _____

❑ M. ❑ Mlle Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

Année de naissance _____ Tél. _____

MAD0997

Coupon à renvoyer à : ISCOM Création/ITM - Enseignement supérieur technique privé
242, rue du Faubourg Saint-Antoine 75012 PARIS

TOUS AUX MANIFS !

■ Du 15 au 21 septembre se déroulera à Genève la troisième édition de Cinéma Tout Ecran. Ces «rencontres internationales de cinéma et de télévision» se proposent de projeter sur grand écran ce qui est produit pour le petit : téléfilms, séries, courts métrages... Un concept de festival fort en gueule qui permettra à l'heureux public de visionner notamment, dans des conditions idéales, la suite de **The Kingdom** de Lars Von Trier, la nouvelle série de Steven *NYPD Blues* Bochco, *Brooklyn South*, le tryptique de Ridley Scott *The Hunger*, ou encore, à titre rétrospectif, les œuvres télévisuelles d'auteurs reconnus : Nicholas Ray, Blake Edwards, Abel Ferrara, John McNaughton... De plus, on nous informe qu'un bar accueillera tous les jours les festivaliers assoiffés de découvertes. Et les assoiffés tout court, alors ? Pour tous renseignements, contacter le 00 4122 909 70 00.

■ Si vous voulez passer la nuit avec Brian De Palma (moins bien que Pamela Anderson, mais quand même), rendez-vous au cinéma Racine Odéon (6 rue de l'école de médecine, Paris 6) le 27 septembre à minuit. Au programme : **Mission : Impossible**, **Phantom of the Paradise** et **L'Esprit de Caïn**. Ceux qui veulent rester sur une bonne impression peuvent partir avant le troisième film ! A noter une Nuit Roman Polanski le 11 octobre, et Halloween Festival les 25 et 31 octobre, ainsi que le 1er novembre. Infos : 01 43 26 19 68.

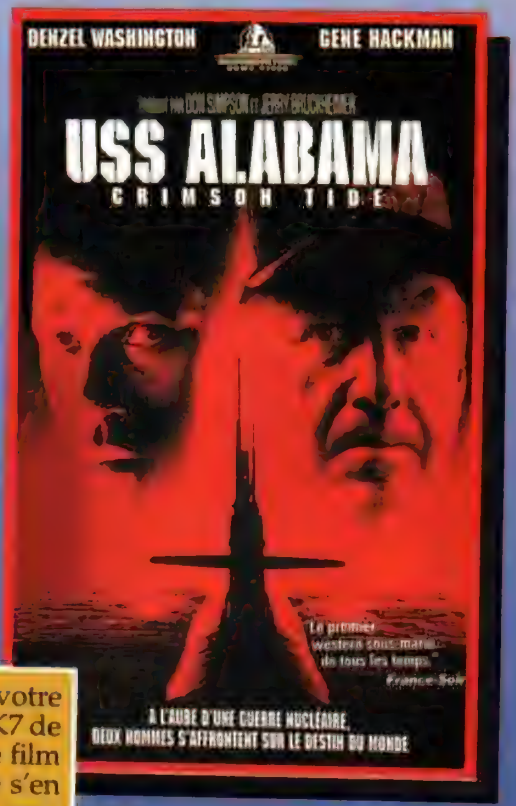
■ La troisième édition de Fantarock se déroulera le 31 octobre à Niort (Deux-Sèvres) au Dôme de Noron, en présence du réalisateur Richard J. Thomson. Basée sur le cocktail rock et film fantastique, cette manifestation présentera de nombreux courts et moyens métrages. Il est encore temps d'envoyer vos films à AJC Communication, 44 avenue d'Argenteuil, 92600 Asnières, ou de téléphoner au 06 09 76 35 61.

■ Du 10 au 12 octobre auront lieu les secondes Journées de la Science-Fiction à Cannes, à l'espace Miramar. A cette occasion seront diffusés en VO **Star Trek : Premier Contact**, **L'Armée des Ténèbres** et **L'Armée des 12 Singes**. Les lecteurs de *Mad Movies* pourront bénéficier d'entrées gratuites (la classe !) dans la limite des places disponibles en écrivant à l'adresse qui suit : Cyber-Fiction Cannes 97, Comité d'organisation, 49 avenue Michel Jourdan, 06150 Cannes-La-Bocca. (rens.: 04 93 48 05 64)

■ La manifestation «Année du Japon/Cinéma Culte/Monstres Sacrés» se tiendra le 18 octobre, à partir de 14 h, à la Salle des Arts, Maison des Associations, 3 rue de la République, 78100 St Germain en Laye. Entre deux trocs, l'un cinéma, l'autre BD-comix, trois films seront projetés : **La Légende du Grand Judo** de Kurosawa, Mothra contre **Godzilla**, et **White Zombie**. Pour tous rens., on écrit à Association Comics Otaku, 71 rue Péreire, 78100 St Germain en Laye.

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **INDEPENDENCE DAY**, que vous avez élu pire film de l'année 96 (offrez la K7 à votre ennemi, il ne s'en remettra pas !), ou la K7 de **L'EFFACEUR** avec Schwarzie qui corrige proprement quelques vilains, ou encore la K7 de **USS ALABAMA**, pas du tout fantastique mais vachement bien quand même (soyez pas sectaires !).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, l'affiche 120x160 de **GHOST IN THE SHELL**, le roman «X-FILES - TORNADE» paru chez *J'ai Lu*, ou un numéro de MAD MOVIES ou d'IMPACT (à noter que le numéro 69 d'IMPACT est sorti et que sa lecture tête-bêche est fortement conseillée).

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

preview

VAMPIRES

les enfants du bon dieu

JOHN CARPENTER

John Carpenter n'a pas perdu de temps après la sortie de LOS ANGELES 2013. Plutôt que de pleurer l'échec commercial et critique de la séquelle de NEW YORK 1997, le cinéaste choisit entre différentes propositions celle de VAMPIRES. Un film qui porte bien son titre, quoi que prenant quelques libertés avec le mythe. John Carpenter ne fait jamais les choses comme il convient de les faire, selon des recettes éprouvées. Très bien ainsi. Sur un scénario original de Don Jakoby (PHILADELPHIA EXPERIMENT, L'INVASION VIENT DE MARS, LIFEFORCE, TONNERRE DE FEU et ARACHNOPHOBIE), le réalisateur d'HALLOWEEN et THE THING façonne des enfants de la nuit à la fois très proches et très différents de ceux que nous connaissons. Sur le plateau du film, à Santa Fe, il ouvre la première fenêtre de VAMPIRES...

Valek (Thomas Ian Griffith) : 700 ans de consommation de sang

En arrivant sur le projet *Vampires* après qu'un autre cinéaste y ait travaillé, vous avez fatalement revu le scénario et modifié quelques orientations...

L'intrigue originale me semblait un peu bancale. Nous avons donc revu le récit de manière à y intégrer une relation amoureuse entre Jack Crow, le chasseur de vampires, et Katrina, une prostituée dont il s'éprend. J'ai recentré le récit autour de cette relation et du passé de Jack Crow. Jack Crow devient chasseur de vampires après l'assassinat de ses parents par l'un d'eux. Dès lors élevé dans la religion catholique, il rate de peu la prêtrise. Tandis que sa foi vacille, réapparaît le premier vampire que la Terre a jamais connu, Valek. Autrefois, Valek était prêtre. Considéré comme déviant par sa hiérarchie, il est banni de l'église. Aujourd'hui, il décide de livrer une ultime bataille contre le Vatican et l'espèce humaine en s'appropriant un crucifix qui lui donnerait, à lui et aux siens, la propriété de sortir à la lumière du jour. Comme avec Jack Crow, j'ai accordé de longues heures de travail à une redéfinition du personnage de Valek, à ses motivations : pas question qu'il commette le mal pour le mal. S'il se heurte au chasseur de vampires assermenté par le Vatican, ce n'est pas exclusivement au nom de la religion et de la bataille des forces du Bien contre celles du Mal. Entre Valek et Jack Crow, il y a cette femme, Katrina, que l'un tient dans son pouvoir après l'avoir mordue. En moins de quarante-huit heures, Kathrina pourrait devenir sienne. L'enjeu du film se situe également dans cette rivalité amoureuse.

Jusqu'à présent, vous aviez touché à la majorité des thèmes essentiels du cinéma fantastique et de la science-fiction. Comment se fait-il que les vampires ne vous aient pas intéressé plus tôt ?

En fait, les vampires me fascinent depuis toujours. Selon moi, ce sont des créatures arrogantes, dénuées de pitié, des vagabonds du temps bloqués sur terre en raison de leur obsession d'immortalité. Oui, les vampires me fascinent. Il y a quelques années, j'ai largement entamé l'adaptation du « Dracula » de Bram Stoker. J'ai fait la tournée des studios, en quête d'un financement du projet. Je n'ai convaincu personne. Par contre, peu de temps après, Francis Coppola est arrivé, avec sa propre version. Il a réussi là où j'ai échoué. J'ai donc abandonné toute velléité de tourner mon propre **Dracula**. Pas question de revenir à une adaptation classique du mythe. Par contre, je savais qu'un film de vampires non-traditionnel demeurait possible, sous forme de combinaison entre fantastique et western-spaghetti. Un concept délirant certes, mais qui se tient. Lorsque *Largo Entertainment*, une filiale de *JVC*, m'a proposé **Vampires**, j'ai immédiatement réagi : j'avais en mains un scénario qui me permettait de mêler ces deux univers. Ce scénario, il a fallu que je l'améliore car il lui manquait quelque chose au niveau des personnages, de leur background. Tel qu'on me le proposait, je ne l'aurais jamais mis en images. Cela aurait peut-être été le cas de Russell Mulcahy, le réalisateur initialement engagé. Au terme de quelques mois de travail, la production et lui se sont séparés pour les sempiternelles raisons invoquées à Hollywood, pour cause de différends artistique et budgétaire.

Des conséquences des moins saines sur la santé d'un vampire mordu...

Une vision surréaliste : les vampires sortent de terre et marchent. Digne de la trilogie des morts-vivants de George Romero !

Peut-on affirmer que vous respectez scrupuleusement les règles de tout bon vampire au cinéma ? Que vous allez dans le sens des traditions ?

Oui et non. Dans une certaine mesure, mes vampires sont des noctambules dans la tradition. Ils vivent la nuit, meurent si les rayons du soleil les touchent. Par contre, ils se fichent totalement des gousses d'ail et de l'eau bénite. Ça ne marche plus aujourd'hui ces trucs-là. Le pieu dans le cœur donne encore des résultats efficaces. Mes vampires sont nettement plus animaux, plus bestiaux que les classiques Dracula. Ils ne dorment pas dans des cercueils, mais à même le sol. Ils possèdent ainsi des ongles longs qui leur permettent de le creuser. Exactement comme des taupes ! Ce côté sauvage, brut, n'empêche pas ces vampires d'accéder à une certaine dimension spirituelle, plus religieuse que les illustrations classiques du mythe. Cette dimension, on ne la trouve guère que dans la première moitié du livre de Bram Stoker. A travers cette histoire, je tenais à montrer un vampire en éternel conflit avec lui-même, tiraillé entre ciel et terre, enfer et paradis. C'est en quelque sorte un ange déchu.

Y-a-t-il quelques atomes crochus entre *Vampires* et les plus importantes illustrations du genre de ces dernières années, à savoir *Une Nuit en Enfer* et *Entretien avec un Vampire* ?

Rien à voir. Même si **Vampires** implique une histoire d'amour, ce n'est pas un film romantique. Le gothique, je l'ai adapté à ma volonté de «westerniser» les décors, les maquillages et les costumes. En fait, **Vampires** se réfère autant aux **Sept Mercenaires**, à Sergio Leone, qu'aux classiques du fantastique. D'**Une Nuit en Enfer**, il ne possède aucune des caractéristiques. Même si les responsables des effets spéciaux, les gens de l'atelier *K.N.B*, ont travaillé pour Quentin Tarantino et Robert Rodriguez, ils n'utilisent pas le même type de maquillages. Ceux de **Vampires** sont nettement plus morbides, moins exagérés. D'ailleurs, j'ai tenu à donner à **Vampires** un timbre visuel plus dépouillé, plus cru qu'il n'est d'usage de le faire dans le genre. Pas d'architecture élaborée, mais des décors «dénudés». Toujours dans le ton du western. De toute manière, avec le budget alloué par la production, quinze millions de dollars, nous ne pouvions guère construire d'immenses plateaux. Je tiens à ce que **Vampires** ait cet aspect brut, rugueux. A l'image de la région où nous avons tourné, Santa Fe. Un cadre traditionnellement plus proche du western que du fantastique. Je tiens également à cet aspect, à travers des effets spéciaux pas trop abondants. Pas trop sophistiqués ni traités sur ordinateur après le tournage. Je voulais des effets spéciaux directement effectués devant la caméra pour développer encore le côté organique, physique du film. **Vampires** sera du genre gore. Si gore que je me prépare dès maintenant à couper quelques scènes. D'ailleurs, je les ai tournées dans cet état d'esprit, sachant que la censure ne les laisserait pas passer, mais que je pourrais ensuite les montrer dans une version intégrale en disque laser. Il y a notamment une tête décapitée qui traverse une

La conception de John Carpenter du mythe du vampire : de l'action autant que du fantastique !

VAMPIRES

■ ■ ■ pays en volant le sang. Valek puisant le sang dans les parties génitales de Katarina. Je ne vous pas que vous verrez cette séquence sur grand écran.

Si vous deviez citer pour référence quelques films de vampires, ce serait lesquels ?

Ce sont notamment le **Nosferatu** de Carl Dreyer, **Le Cauchemar de Dracula** de Terence Fisher... Les classiques en somme. Je ne suis pas fan d'**Entretien avec un Vampire** ou d'**Une Nuit en Enfer**. Selon moi, ils manquent de sincérité. Ils sont soit excessivement sophistiqués, soit trop vulgarisateurs du mythe, soit trop urbanisés. La spontanéité leur fait défaut. A travers **Vampires**, je tente d'accéder à la source même du mythe. Valek se définit ainsi comme le premier vampire que la terre ait jamais porté. Par son intermédiaire, je veux redéfinir l'imagerie des vampires, leurs règles de vie et leur spiritualité. D'une certaine façon, mes vampires sont victimes de leur condition. C'est pourquoi ils aspirent à une existence meilleure, moins entravée par des interdits mortels. Ils veulent vivre libre. De jour comme de nuit. Ils n'acceptent pas de se terrer dès que le soleil se lève contrairement à leurs prédécesseurs, Dracula et les autres. Je tiens à ce que **Vampires** fasse évoluer le mythe, que les «monstres» ne se résignent pas comme par le passé à une existence régie par des lois très strictes. Valek désire toujours plus de pouvoir. Je vois dans sa soif de sang autre chose. Une ambition démesurée. Boire du sang constitue une métaphore sur l'assujettissement des autres à sa volonté. En vérité, je ne pousse pas plus que ça la parenté de **Vampires** avec ses prédécesseurs dans ce domaine. Lorsque je gueule «action» sur le plateau, ce n'est pas seulement pour que la caméra tourne ou que les techniciens la bouclent, c'est parce que je raisonne en termes d'action. **Vampires**

Alex Cross (James Woods), Montoya (Daniel Baldwin) et les autres : des chasseurs de vampires à l'arsenal sophisti

la blonde des ténèbres

SHERYL LEE

Elle est jeune, elle est belle, elle est blonde comme les blés. C'est Sheryl Lee, l'égérie de David Lynch dans la série mythique TWIN PEAKS. Egalement remarquée dans BACKBEAT, SAILOR ET LULA et le téléfilm GUENIÈVRE - L'AUTRE LÉGENDE, elle incarne dans VAMPIRES l'objet de toutes les convoitises...

Dès que l'on vous aperçoit, on pense à Laura Palmer, le cadavre si mystérieux de la série *Twin Peaks*...

J'admets que le personnage de Laura Palmer a dopé ma carrière, qu'il m'a donné un nom. Mais j'ai également souffert de la notoriété de *Twin Peaks* puisque j'ai été identifiée à mon personnage. Personne ne peut désormais m'imaginer dans un autre rôle que celui de Laura Palmer, surtout que David Lynch l'a tuée comme pour mieux la mythifier encore. Au fil des années, je suis donc devenue une espèce de fantasme ambulant, déambulant entre la mémoire hermétique des téléspectateurs et les préjugés des producteurs hollywoodiens. Heureusement, des cinéastes se souviennent parfois que je suis encore vivante, prête à tourner. John Carpenter par exemple. Un coup de chance !

Que représente *Vampires* pour vous ? Un rôle totalement en rupture du réel ?

Vampires, c'est un peu un retour aux sources pour moi. Enfant, je me déguisais toujours en femme vampire pour Halloween. Les vampires me fascinent vraiment. C'est pourquoi j'ai abordé mon personnage de Katarina avec le plus grand sérieux. Je me suis documentée en lisant des ouvrages sur la sorcellerie, la magie noire, les pratiques sataniques... Sur le plateau, je voulais pouvoir ressentir ce qui peut bien se passer dans la tête d'une prétendue vampire. Du même de Valek, le méchant de l'histoire. Pour moi interpréter un vampire à l'écran n'est pas un rôle de pure fantaisie. Le vampire est une représentation symbolique de nos facettes les plus obscures. Etre vampire, c'est également la métaphore d'une société qui suce le sang de ses citoyens. Des gens qui exploitent le peuple pour tout lui prendre et ainsi prolonger leur propre vie. Etre vampire, c'est également un révélateur de notre identité sexuelle. Dans l'échange des fluides notamment. Etre vampire, c'est encore développer son propre côté animal, libérer les instincts basiques que nous refoulons sans cesse. Etre vampire ne fait, en fin de compte, que stigmatiser notre condition humaine. Si nous nous épanouissions totalement en tant que femme ou homme, nous n'aurions nul besoin de projeter nos frustrations et nos fantasmes dans les vampires. Il n'existerait pas dans notre imaginaire si nous étions si bien dans notre peau.

A vous voir là, semble-t-il épuisée, on imagine que le tournage de *Vampires* n'a pas été une promenade de santé dans l'au-delà...

Je suis à bout de souffle ! Au terme du tournage, je collectionne les traverses et les bleus partout sur le corps. C'est la première fois que j'aborde un rôle aussi exigeant sur le plan physique. En fait, j'adore ça, me rouler dans la poussière, simuler la bagarre. J'ai cependant eu ma dose. Surtout dans une séquence où je me retrouve entourée de vampires avec James Woods. Les comédiens incarnant les suppôts de Valek rebondissaient sur des trempolines tout autour de nous. Même si ces cascadeurs étaient supposés maîtriser parfaitement leurs sauts, j'avais vraiment peur qu'ils nous tombent dessus. Flippant. Quant aux interminables séances de maquillage, je les supporte assez mal. J'avais le plus souvent envie de m'arracher du visage ces couches de latex, ces prothèses qui m'étouffaient littéralement.

Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITTIER**

aura le tempo et l'énergie d'un authentique film d'action. Pas d'un film de vampires.

Vampires semble développer une dimension spirituelle, religieuse, de plus en plus rare dans le genre...

La religion occupe une place importante dans **Vampires**, bien plus que dans les récents représentants du genre. La religion est l'essence même de **Vampires**, tant au niveau de Jack Crow que de Valek. En cherchant à acquérir la croix qui lui permettra de sortir le jour, Valek bride un statut quasi divin, la capacité de régner sur les hommes et d'accéder à l'immortalité. Il veut être Dieu. C'est en fait un junkie, accro de sang et de puissance. En fait, Valek et Jack Crow se ressemblent. Le premier a été prêtre, le second a failli le devenir. Le premier s'est mis au ban de l'église, le second traverse une sérieuse crise de foi. Jack Crow a effectivement de plus en plus tendance à rejeter son apprentissage théologique, les préceptes de la chrétienté. Aujourd'hui, il accorde toute sa confiance à sa force musculaire, à un arsenal futuriste qui ne suffira jamais à débarrasser la Terre de Valek et des suppôts de Satan. A mesure que le récit progresse, Jack Crow prend conscience que des arbalètes ultra-meurtrières et un commando super-équipé n'aboutiront à rien. Il lui faut retrouver la foi, la sérénité, la pureté intérieure pour parvenir à son objectif. Autrement dit, **Vampires** souligne que c'est en nous que nous trouvons la force de continuer à vivre, de nous battre. Pas dans les accessoires externes, les breloques du monde moderne ou la façon de vivre et de penser que la société matérialiste essaie de nous imposer.

Propos recueillis et traduits
par **Emmanuel ITIER**

Vampires sortira sur les écrans français le 28 février 1998.

soldat du vatican

JAMES WOODS

Généralement flic ou voyou, abonné aux rôles de méchants ou de cyniques, James Woods ne touche que rarement au fantastique. Sur une cinquantaine de films ou téléfilms, il s'y risque à deux reprises. Une fois en programmateur télé en quête de sensationnalisme dans le VIDÉODROME de David Cronenberg, l'autre en fumeur maniaco-dépressif dans CAT'S EYE d'après Stephen King. Pour sa troisième incursion dans le genre, via VAMPIRES, le comédien chausse les croquenots de Van Helsing...

L'arbalète-lampe torche au poing, Alex Cross mène l'assaut contre les vampires !

Vous incarnez le premier chasseur de vampires qui fume le cigare...

En effet. Vu que le budget de **Vampires** n'est franchement pas mirobolant, la production ne m'accorde qu'un cigare par journée de tournage. Ce n'est pas une blague. En fait, le cigare est un peu l'empreinte de Jack Crow, mon personnage, une sorte d'hommage à **Pour une Poignée de Dollars** de Sergio Leone où, justement, Clint Eastwood tirait en permanence sur un cigarillo.

Avec _Vampires_, vous n'êtes pas vraiment dans votre élément habituel...

C'est vrai que nous sommes loin de **Contact** et de Jodie Foster ! Le fantastique, j'aime ça, même si je ne suis pas un accro du genre. J'aime quand le fantastique, l'horreur ont un sens. Il n'y a pas longtemps, j'ai refusé de tourner dans **Blade** (1), une autre histoire de vampires. Dans le scénario, il n'y avait rien qui m'attirait. Tout y était gratuit, creux. Si, dans un registre très proche, j'ai accepté **Vampires**, c'est d'abord parce que John Carpenter le réalisait. Avec un tempérament pareil aux commandes, j'avais la certitude que l'approche du genre ne serait pas conventionnelle, que les personnages ne seraient pas des pantins. Je ne me suis pas trompé car John a vraiment transformé l'histoire originelle, nettement plus classique que le résultat à l'écran. Aujourd'hui, **Vampires** s'apparente au croisement de **Dracula** et des **7 Mercenaires**. Par goût, je n'aime pas trop le gore, le sang. Il y en a pourtant dans **Vampires**, mais je fais confiance à John pour qu'il n'y ait rien de complaisant dans le film.

Quelle différence faites-vous entre David Cronenberg, avec qui vous avez tourné _Vidéodrome_ en 1983, et John Carpenter ?

Ils sont très différents. David Cronenberg se passionne pour une décadence de l'esprit qui se traduit ensuite par une décadence physique. Il intériorise beaucoup. Ce n'est pas le cas de John Carpenter, chez qui tout s'exprime plus ouvertement, par des confrontations directes. Brutales. De plus, les «méchants» n'agissent pas de la même manière, qu'ils soient mis en scène par l'un ou l'autre. Ce sont des pensées négatives qui nourrissent ceux de Cronenberg. Ceux de John Carpenter équivalent à des énergies déchaînées, incontrôlables. Visuellement, ils sont aussi différents. David Cronenberg laisse pourrir le mal, laisse moisir le malaise, tandis que John Carpenter crève aussitôt l'abcès. Traité par David Cronenberg, **Vampires** serait un film très différent de celui de John. Une sorte de **Vidéodrome** probablement.

Quel regard portez-vous sur le contenu religieux de _Vampires_ ?

Je pense que **Vampires** traduit ouvertement le besoin de plus en plus fort de religion, de spiritualité à travers le monde. Des éléments religieux, vous en trouvez partout. Même dans les formes les plus anodines de divertissement ! Pourquoi ? Parce que la société atteint un niveau de corruption, de matérialisme et d'affairisme jamais égalé jusque là. Je ne dis pas que la religion ne procure que du positif. Suffit de tendre un peu l'oreille et de lire les journaux pour vérifier le contraire. Nous avons besoin d'un soutien plus fort que l'ordre matériel. C'est exactement le cas de Jack Crow dans **Vampires**. Le vampire Valek, il essaie de le tuer définitivement par tous les moyens. Les résultats ne sont guère brillants. Par contre, lorsque la foi lui revient au terme d'un parcours initiatique, les choses changent...

Propos recueillis et traduits
par **Emmanuel ITIER**

(1) Et c'est Kris Kristofferson qui accepte le rôle du mentor de Wesley Snipes dans cette chasse aux vampires, avec également Stephen Dorff et Traci Lords.

actualité cinéma
sortie le 22 octobre

Un carambolage peu ordinaire à San Diego, causé par l'irruption d'une maman T-Rex très en colère après le kidnapping de son petit.

LE MONDE PERDU
JURASSIC PARK

Après trois ans éloigné des caméras, Steven Spielberg rempile avec les dinosaures et réalise sa première suite directe. Un signe qui ne trompe pas sur les enjeux, purement commerciaux, du projet. Entre les morceaux de bravoure attendus et les concessions malheureusement habituelles, Spielberg trouve le moyen de se renier. Quand le cynisme guette l'ex-Wonder Boy...

«La Liste de Schindler m'a vraiment changé en tant que cinéaste et j'ai dû me faire violence pour tourner **Le Monde Perdu**. *J'étais de plus en plus impatient, à mesure que le tournage avançait, pensant constamment aux films que j'ai vraiment envie de faire. J'avais l'impression d'être revenu quatre ans et demi en arrière et d'offrir un gros cadeau au public sans avoir à relever un véritable défi. Ça ne me suffit pas. Ça ne me suffit plus»*. Noyés dans la masse des discours promo et des interviews marketing, ces quelques propos de Steven Spielberg résument pourtant à eux seuls la vérité enfouie du **Monde Perdu**. Au-delà de l'appréciation de chacun et des morceaux d'anthologie dont Spielberg a le secret, **Le Monde Perdu** est à marquer d'une pierre noire dans la carrière du cinéaste. Ces dernières années, avant **La Liste de Schindler**, il piétinait, semblait se chercher. Il a réalisé **Indiana Jones et la Dernière Croisade** en pantoufles ; il a signé **Always**, un remake qui ne s'imposait pas ; il est devenu sénile le temps d'un **Hook** désastreux ; il a, enfin, fait **Jurassic Park**, en offrant la vedette à *Industrial Light and Magic*, chargé de relever le seul défi du film, à savoir ressusciter les dinosaures. Mais dans cet enchaînement, indigne d'un des plus grands cinéastes contemporains, subsistait ce pour quoi on aime Spielberg ; sa sincérité, son émerveillement devant les histoires qu'il raconte, et par conséquent sa capacité à émerveiller le public. Spielberg a toujours fait les films qu'il rêvait de voir, dans la tradition classique hollywoodienne, dans un premier degré fédérateur. Il n'avait pas besoin de filmer pour plaire au public. Il plaisait parce qu'IL incarnait le public. Etait-il satisfait, en tant que spectateur, de **Jurassic Park** ? Peut-être. Aime-t-il **Le Monde Perdu** ? Impossible.

«Entre 1993 et 1996, j'ai été pleinement heureux au sein de ma famille», explique Spielberg. *«Mais il me manquait quelque chose : me prendre les pieds dans les câbles, me cogner la tête contre les spots lumineux... Pendant trois ans, je n'ai pas mis mon oeil dans un viseur, à part celui de ma caméra vidéo que j'utilise à la maison pour filmer mes enfants. Avant qu'ils s'endorment, je leur racontais tout le temps des histoires. Plein d'histoires, sans doute plus que toutes celles adressées au public durant toute ma carrière. A un moment, je me suis demandé : Y-a-t-il là une idée de film ? Quelle est l'histoire ? Quelle est ma place ? Quand vais-je pouvoir, à nouveau, me raconter des histoires à moi ?»*. Lancé dans la grande aventure *DreamWorks*, sa propre major company, aux côtés de David Geffen et Jeffrey Katzenberg, Spielberg souffre de l'éloignement des plateaux. L'un de ses collègues avoue : *«On peut dire qu'il était déprimé par les affaires qu'il s'est mis sur le dos. Il ne cesse de répéter qu'il est juste un réalisateur. Mais malgré lui, il est bien plus : propriétaire de studio, icône pop, un père, un mentor, un mogul...»*. Quantité de rôles qu'il est difficile d'interpréter conjointement. *«Un matin»*, se souvient Spielberg, *«j'ai regardé mon agenda et j'ai remarqué que tous mes rendez-vous de la journée n'avaient rien à voir avec la réalisation. Je me suis rendu compte que ce que je sais le mieux faire, est aussi ce que tout le monde, à commencer par mes partenaires, attend de moi : réaliser»*. Déjà à l'étude après le succès phénoménal de **Jurassic Park**, l'idée d'une suite s'impose d'elle-même. *«J'étais prêt à m'attaquer au* **Monde Perdu**, *à la fois pour satisfaire l'attente du public et en raison de l'immense plaisir que m'avait procuré le tournage de* **Jurassic Park**»*, explique le cinéaste. Au niveau qui est le sien, Steven Spielberg aurait très bien pu superviser le projet sous la bannière d'*Amblin*, et confier la caméra à un technicien chevronné. Sa présence au premier rang du générique du **Monde Perdu** constitue moins une manière de se remettre dans le bain en toute sécurité, qu'un refus d'abandonner la poule aux œufs d'or, avec les risques que cela comporte. En 1975, **Les Dents de la Mer** avait pulvérisé le record du box-office. Spielberg était un jeune réalisateur et n'avait pas le pouvoir de contrôler la suite des événements. Impuissant, il assista donc, au fil des années, à l'appauvrissement financier et à la destruction progressive du mythe par *Paramount* qui n'avait pas jugé bon faire appel à lui. Malgré ses qualités, le deuxième **Dents de la Mer** ne supportait pas la comparaison avec le chef-d'œuvre du Wonder Boy. Le troisième a été ■■■

LE MONDE PERDU
JURASSIC PARK

■■■ tourné en relief pour faire un peu peur. Quant au quatrième, c'est un gros Z rigolo. «*Aujourd'hui encore, Steven a beaucoup de regrets concernant les suites des* ***Dents de la Mer***» explique Kathleen Kennedy, son associée de longue date, notamment productrice de **Jurassic Park** et **Le Monde Perdu**.

Pour que l'expérience ne se reproduise pas, Steven Spielberg blinde le projet avec les investisseurs. Bien avant de savoir ce que **Le Monde Perdu** raconte vraiment, les communiqués de presse tombent : il y aura plus de dinosaures, on les verra plus longtemps et plus avant dans le métrage. Pour vendre une formule enrichie de lessive, on ne s'y prendrait pas autrement. «*J'avais été ravi d'apprendre que Michael Crichton préparait une suite de son «Jurassic Park». J'adore le roman d'Arthur Conan Doyle auquel son titre rend hommage, et l'idée d'explorer un monde préhistorique actuel, à l'état de nature, sans barrière, ni visiteur, ni gardien, ni clôture électrique, me fascinait. Si cette histoire ne m'avait autant passionné,* ***Jurassic Park*** *ne serait resté pour moi qu'un souvenir*», se justifie Spielberg. Un discours langue de bois puisque le réalisateur et son scénariste David Koepp (**L'Impasse**, **Mission : Impossible**) couchent sur le papier les scènes obligées, les morceaux de bravoure du film, avant même que Michael Crichton ait terminé son roman. En fait, l'écrivain n'a jamais été consulté, et n'a consenti à envoyer son manuscrit à la production qu'après avoir négocié ses droits sur le merchandising du film. «*Quand j'écris, je tiens à ce que le livre soit parfaitement conforme à ce que je désire. C'est un point. Le film, lui, sera exactement conforme aux désirs de son réalisateur. C'est un autre point*» balance Crichton. Bonne ambiance...

Sarah Harding (Julianne Moore) : prête à braver tous les dangers pour assouvir sa passion.

Ian Malcolm (Jeff Goldblum), de nouveau confronté à un problème de dinosaures...

Le Monde Perdu, le film, fait donc vaguement référence au roman de Sir Arthur Conan Doyle, et envoie ses protagonistes sur une île voisine de celle ayant accueilli le Jurassic Park. Ce Site B a servi de laboratoire principal à la société InGen dans la création de nombreuses espèces de dinosaures. Quatre ans après la fermeture du parc d'attractions, où les bêtes préhistoriques ont été abattues, le Site B permet aux dinosaures de vivre en toute liberté et même de se reproduire. Conscient de ses erreurs passées, le milliardaire John Hammond (Richard Attenborough) a préservé le secret sur ce «monde perdu» afin d'éloigner les curieux et de protéger ses clones génétiques. Mais son neveu, Peter Ludlow (Arliss Howard), guidé par l'appât du gain, décide de monter une expédition de chasseurs afin de capturer quelques spécimens pour l'ouverture d'un parc à thème à San Diego. En réponse, John Hammond fait appel au théoricien du chaos Ian Malcolm (Jeff Goldblum), un scientifique décrié par ses pairs qui ne croient pas un mot de ses périples survenus quatre ans plus tôt. Totalement rétif à l'idée d'une nouvelle rencontre avec les dinosaures, Malcolm révise sa position lorsqu'il apprend de la bouche du milliardaire que sa fiancée Sarah Harding (Julianne Moore), paléontologue, est déjà sur place.

Un point de départ assez passionnant, où à la férocité des dinosaures en liberté s'ajoutent les promesses d'un conflit humain. Une scène semble d'ailleurs insister sur le recentrage de cette suite vers les rapports adultes : sur le point de s'envoler vers le Site B, Ian Malcolm explique à sa fille Kelly (Vanessa Lee Chester) pourquoi l'emmener avec lui serait aussi irresponsable que dangereux. Comprendre : les enfants sont bien sûr autorisés à venir voir le film, mais pas à influer négativement sur son scénario. Sympathiques intentions, balayées presque aussitôt : la gamine a fait le voyage à l'insu de son père, et il n'y a aucun moyen de la renvoyer sur le continent ! Cette justification absolument aberrante est la première preuve de cynisme du projet, qui vise le public enfantin non par envie, mais par obligation. Assumé dans **Jurassic Park**, où les petits-enfants de John Hammond portaient un regard tantôt émerveillé tantôt terrifié sur les dinosaures (en accord avec le film), le choix de ce jeune personnage dans **Le Monde Perdu** est une concession d'une rare bêtise, qui atteint son apogée lorsque Kelly se débarrasse d'un raptor en faisant des barres asymétriques (parce qu'elle est gymnaste). Allez croire ensuite que si **Le Monde Perdu** existe aujourd'hui, c'est uniquement grâce à l'excellence de son scénario.

L'une des plus grosses déceptions du **Monde Perdu** est contenue dans le titre et d'ordre visuel. Entre les espaces verts du Parc Jurassique et le Site B, presque pas de différences, et en aucun cas en faveur de la suite. On était en droit d'attendre un dépaysement total, la création d'un univers flirtant avec la préhistoire, un croisement entre les jungles du **King Kong** ori-

Ian Malcolm fête ses retrouvailles avec les raptors par un combat rapproché particulièrement périlleux.

Le chasseur Dieter Stark (Peter Stormare) se transforme en gibier devant un compys, aussi petit que vorace...

ginal et de **Predator**, en somme un véritable «monde perdu» pour amateurs de fantastique. Clairière surexposée, petit ruisseau, prairie brûlée, baraquements désaffectés... C'est dans ces décors d'une rare banalité, fleurant bon le naturalisme de bazar et desservis par une photographie qui ne restera pas dans les annales, que Steven Spielberg souffle le chaud et le froid. D'un côté, l'expédition des scientifiques écolos qui s'extasient longuement devant la beauté de paisibles stégosaures. De l'autre, les chasseurs qui déboulent sauvagement au beau milieu d'un troupeau de bêtes préhistoriques et capturent quelques spécimens. D'un côté, une scène calquée sur la première apparition des dinos dans **Jurassic Park**, la surprise technique en moins. De l'autre, une séquence à la dynamique incroyable où l'on découvre le chasseur Roland Tembo (Pete Postlethwaite), un personnage dans la tradition du film de monstre, dont le rêve est d'abattre le T-Rex. D'un simple point de vue de mise en scène, on sent bien que Steven Spielberg est bien plus intéressé par les chasseurs que par les écolos : «*Je me sens plus proche des chasseurs qui vont à la recherche des dinosaures. Ils sont prêts à tout pour de l'argent. Nous aussi !*». Etre prêt à tout pour de l'argent, c'est accepter d'aller jusqu'à se renier. Et plutôt que de développer cette chasse spectaculaire, de transformer son luxueux documentaire animalier en film de monstre, Steven Spielberg suit sans doute la meilleure logique commerciale qui soit, en mettant illico ses chasseurs au chômage technique : voyant que de nombreuses bêtes ont été capturées et s'apprêtent à être transportées à San Diego, la «gentille» expédition intervient dans la nuit pour déverrouiller les cages. C'est donc au moment même où on se pourlèche les babines à l'idée qu'une mégapole soit envahie par les dinosaures que les écolos débarquent. Pour trouver un équivalent à cette scène impensable, il faut imaginer **Les Dents de la Mer** ciblé pour le grand public d'aujourd'hui (il a bon dos), avec nos trois héros stoppés dans leur chasse au Grand Blanc par une embarcation Greenpeace !

C'est avec un sale mélange de consternation et de colère qu'on assiste à ce gâchis épouvantable, au premier film cynique de Steven Spielberg. D'autant plus que son talent éclabousse malgré tout quelques scènes, que certains plans valent tous les **Independence Day** et **Batman & Robin** réunis : l'attaque des raptors dans les hautes herbes, la forêt animée par l'avancée du tyrannosaure, Sarah séparée d'un ravin par une vitre qui se fissure dangereusement, la horde de petits compys qui semblent jauger leur proie avant d'attaquer, ou encore l'accostage de face d'un paquebot lancé à vive allure... Mais rien ne suffit à faire passer l'amère pilule, pas même le supposé clou du spectacle, lorsque maman T-Rex arpente les rues de San Diego à la recherche de son rejeton. Car après avoir tourné autour du pot, Spielberg offre finalement en pâture au public sa scène du «monstre dans la ville». Le moins qu'on puisse dire est qu'elle est expédiée : le tyrannosaure bouscule un bus, mange un chien, croque un passant devant un vidéo-club (avec affiche gag au premier plan pour détourner l'attention), retrouve bébé en bonne santé, et on se doute bien qu'ils retrouveront leur liberté sur le Site B. Dans quatre ans, bébé T-Rex aura grandi, et à coup sûr il sera la vedette de **Jurassic Park 3**.

Roland Tembo (Pete Postlethwaite) : le scénario lui interdit formellement d'affronter le T-Rex.

Assis dans un coin de jungle, les épaules voûtées, le chasseur Roland Tembo ne comprend pas pourquoi on l'empêche de traquer le T-Rex, auquel il avait pourtant réservé une balle spéciale. Son rêve brisé, il doit songer à des temps cinématographiques anciens où il aurait pu jouer les héros en terrassant la bête, ou les salauds en se faisant piétiner. Dans **Le Monde Perdu**, il est mis à l'écart, abandonné par le récit. Il n'a plus sa place, il n'existe pas, c'est une espèce disparue. Si vous cherchiez un vrai dinosaure...

Vincent GUIGNEBERT

The Lost World : Jurassic Park. *USA, 1997. Réal.: Steven Spielberg. Scén.: David Koepp d'après le roman de Michael Crichton. Dir. Phot.: Janusz Kaminski. Mus.: John Williams. SPFX : Stan Winston (animatronique), ILM, Dennis Muren, Michael Lantieri (infographiques). Prod.: Gerald R. Molen & Colin Wilson pour Universal/Amblin Entertainment. Int.: Jeff Goldblum, Julianne Moore, Pete Postlethwaite, Arliss Howard, Richard Attenborough, Vince Vaughn... Dur.: 2 h 14. Dist.: UIP. Sortie le 22 octobre 1997.*

DINOSAURES DE CHAIR ET D'ACIER

Son premier poste, Stan Winston l'obtient sur la série télé adaptée de LA PLANÈTE DES SINGES. Réalisateur peu inspiré à ses heures perdues (LE DÉMON D'HALLOWEEN) mais maquilleur complet, il se spécialise progressivement dans les effets mécaniques, les plus sophistiqués de la profession. C'est ainsi qu'il intègre notamment les plateaux de TERMINATOR, ABYSS et RELIC, devenant l'artiste indispensable à tout film de monstre. Après JURASSIC PARK, LE MONDE PERDU confirme son statut de star dans une profession qui résiste vaille que vaille à la puissance des logiciels...

*Stan Winston : l'un des atouts majeurs du **Monde Perdu**.*

Avec **Jurassic Park**, Steven Spielberg repoussait les limites du spectaculaire en matière d'effets spéciaux. Ambitieux, il comptait bien renouveler l'expérience avec **Le Monde Perdu**, à plus grande échelle encore. Le tiercé gagnant du précédent film (Michael Lantieri et Dennis Muren pour *ILM*, Stan Winston) est donc appelé à reprendre du service. «*J'éprouve souvent une certaine pression lorsque je relève un défi comme celui-là. Mais ça n'a jamais été aussi intense. **Le Monde Perdu** est deux fois plus divertissant et comporte deux fois plus d'effets spéciaux que **Jurassic Park**. Il fallait surpasser l'original : c'était une lourde responsabilité*» confesse Stan Winston. Sur le tournage, le mot d'ordre est simple : **Le Monde Perdu** devra pouvoir battre les doigts dans le nez son prédécesseur dans un concours sur les films cités en référence. Spielberg demande l'impossible, si bien que même après **Congo**, **Casper** et **Mars Attacks** !, pourtant pas avares en effets spéciaux, Michael Lantieri en bave sévèrement. «*Rien que pour commencer à nous accommoder aux exigences du projet, j'ai dû intégrer six techniciens supplémentaires à mon équipe habituelle de douze*», explique-t-il. «*Vous pouvez prendre deux films au hasard parmi tous ceux auxquels j'ai collaboré, et même y inclure **Jurassic Park**, ils ne dépasseront de toute façon pas le quota d'effets spéciaux du **Monde Perdu***».

Un an avant le premier tour de manivelle, Stan Winston et Mark «Crash» McCreery, créateur artistique, compulsent de nombreux ouvrages qui leur serviront de référence pour la conception des sept nouvelles espèces du **Monde Perdu**, qui viennent s'ajouter aux six présentées dans **Jurassic Park**. L'équipe de Stan Winston s'occupe de donner vie à ces nouveaux représentants préhistoriques, laissant la dernière espèce, les mamenchiosaures, entre les mains des artistes d'*ILM* chargés de la digitaliser. Parallèlement à la construction des nouveaux dinosaures, une équipe entreprend un savant lifting sur les anciens qui, en quatre ans, ont déjà pris un sacré coup de vieux. Des textures musculaires, plus élaborées, serviront de revêtement aux créatures mécaniques. Quelques dinosaures passent eux aussi sur la table d'opération. «*La faune de **Jurassic Park** était exclusivement constituée de mâles. Nous voulions tous que celle du **Monde Perdu** soit davantage équilibrée à ce niveau, d'où la création d'un T-Rex femelle*» raconte Stan Winston.

Pour exploiter au maximum les progrès qui ont eu lieu dans le domaine de l'hydraulique, le processus qui donne vie aux créations animatroniques de Winston est peaufiné, remis au goût du jour. Des mécanismes hydrauliques, conçus par Tim Nordella et Lloyd Ball, sont reliés informatiquement à un système télémétrique (une petite armature métallique, réplique d'un dinosaure), animé par une équipe de techniciens. «*Chaque dinosaure a son propre dispositif télémétrique*» explique Alan Scott, qui supervise les effets. «*Pour le T-Rex, nous avons une reproduction miniature de tous ces composants mécaniques. Lorsqu'on actionne ce dispositif, le mouvement est électriquement transcris par l'ordinateur qui envoie le message correspondant au T-Rex grandeur nature, lequel peut reproduire ce mouvement en temps réel. Toutes les créatures animatroniques du **Monde Perdu** fonctionnent sur ce modèle*». Pour les déplacements rapides, les T-Rex sont non plus reliés à un simulateur de vol, mais montés sur des petites voitures pilotées par un Joystick. Des «jouets» conçus par Tim Nordella, capables de supporter une charge de neuf tonnes, soit le double du T-Rex de **Jurassic Park** ! Animés par câbles dans **Jurassic Park**, les raptors bénéficient du même traitement hydrau-

*Grandeur nature, un T-Rex qui tournera **Jurassic Park 3** dans un parc à thème.*

Un raptor : une marionnette aux mécanismes invisibles.

De la jungle verte à la jungle urbaine, le tyrannosaure poursuit la recherche de son bébé...

lique, avec quelques commandes par câbles préservées pour les expressions faciales les plus compliquées.

«Le bébé T-Rex constituait l'un de nos plus gros challenges sur ce film. Steven Spielberg n'arrêtait pas de nous répéter qu'il aurait un temps de présence à l'écran important et qu'il devait être indépendant pour que les acteurs puissent le prendre dans leur bras !». Mais il n'y a aucune mission impossible pour le réalisateur de **Ghosts**, le dernier moyen métrage musical de Michael Jackson. Aux exigences du réalisateur, Winston répond par une créature mécanique de 25 kilos dotée de 45 articulations différentes, commandées par fréquences d'ondes. Le résultat est si criant de vérité qu'on en arriverait même à s'attendrir sur le rejeton. D'ailleurs, fier de son travail, Stan Winston sera plusieurs fois surpris en train de qualifier ses dinosaures de *«véritables personnages. Le T-Rex en est le meilleur exemple : il est capable de vous regarder droit dans les yeux, de s'emballer et de tout détruire sur son passage, comme un véritable prédateur de cette envergure le ferait. Je me rappelle cette scène où le T-Rex passe sa tête au travers d'une tente. Je me trouvais juste à côté, et même si j'ai personnellement créé ce monstre, j'étais tellement estomaqué par sa véracité que l'espace d'un instant, je ne le voyais plus du tout comme une machine mais comme un véritable animal, terriblement menaçant»*. Pour que les parents T-Rex forment le tandem parfait, leur système de contrôle est affiné. *«Il fallait décupler leur puissance sans prendre le risque d'en perdre le contrôle»* raconte Winston, conscient des performances herculéennes dont ses robots devaient s'acquitter. Un jeu d'enfant pour celui qui a participé aux deux **Terminator** et au premier **Jurassic Park**. Pourtant, sa confiance et ses capacités sont mises à l'épreuve peu de temps après le premier tour de manivelle, lorsque les deux T-Rex, bien décidés à récupérer leur avorton, s'en prennent à une caravane, s'entre-déchirant le pauvre Eddie comme un vulgaire bout de chewing-gum. Une scène commencée «live», puis améliorée par *ILM* en post-production. Aucun recours aux images infographiques donc. Les deux dinos mécaniques et un cascadeur remplaçant le comédien font l'affaire. Pour pallier aux imprévus, John Rosengrant, superviseur des effets, répète longuement la scène, avec le cascadeur dans la gueule du dinosaure. Un défi qui, malgré son palmarès, angoisse Winston. *«Cette séquence nous demandait de diriger les T-Rex vers la caravane, de minutieusement préparer leur attaque. Vient ensuite la deuxième partie de la scène, où les deux dinosaures doivent arracher le toit d'une voiture pour en gober son passager. Steven voulait à tout prix que l'un des T-Rex arrache intégralement ce toit. J'étais très inquiet et je me demandais si mes robots seraient assez maniables et robustes pour y parvenir sans être endommagés. Finalement, le T-Rex a pris le toit dans sa gueule comme par instinct et l'a arraché comme on ouvre une boîte de conserve. Le cascadeur n'a pas souffert»*. Pousser le réalisme d'un monstre comme le T-Rex à son paroxysme implique de nombreux risques et quelques frayeurs. Chaque apparition se fera donc sous l'œil vigilant du constructeur qui se souvient d'ailleurs d'un incident survenu lors du tournage de cette même scène. *«Durant sa course, le T-Rex est censé projeter un rocher en direction de la caravane et la rater de peu. Le rocher s'est bel et bien envolé mais est allé la frapper de plein fouet. Heureusement, il n'y a eu ni blessés ni dégâts, mais ce genre d'incident est très vite arrivé si vous ne vous y êtes pas préparé dans les moindres détails»*.

*Un tyrannosaure infiniment plus expressif que celui de **Jurassic Park**.*

La participation de Stan Winston au patrimoine du **Monde Perdu** est considérable. A la tête de la même équipe de quelques 70 techniciens, illustrateurs et animateurs, il améliore la performance de **Jurassic Park**. Ses dinosaures envahissent l'écran. Construire des stégosaures, des pachycephalosaures, et même des ptéranodons (pour le plan final, une manière d'anticiper **Jurassic Park 3**), Stan Winston ne s'en lasse pas. De tous les êtres vivants qu'il a animés, réels (les lions de **L'Ombre et la Proie**) ou fictifs (le monstre vedette de **Relic**), c'est les dinos qu'il préfère. *«Après avoir conçu et sculpté les dinosaures, nous leur avons donné vie. Dans un sens, nous avons un contrôle intégral sur eux. Lorsque vous essayez de reconstituer un animal existant, c'est impossible d'avoir la même liberté, de se permettre les mêmes fantaisies, parce que vous n'êtes pas le créateur, mais juste un imitateur»*. Sur **Le Monde Perdu**, c'est un magicien.

Damien GRANGER

L'INFORMATIQUE AU SERVICE DU JURASSIQUE

Les nominations aux Oscar, Dennis Muren les collectionne. La dernière en date, pour JURASSIC PARK, lui permet de remporter la statuette. Entré chez ILM à sa création en 1977, à l'époque de LA GUERRE DES ETOILES, il met depuis ses connaissances techniques au service des productions à effets les plus ambitieuses : E.T., ABYSS, TERMINATOR 2... Et se surpasse sur LE MONDE PERDU, nouvelle étape franchie dans l'utilisation des images de synthèse.

Un véritable safari dans une faune jusque là épargnée par les gaz d'échappement !

«***Le Monde Perdu*** *se déroule sur le territoire des dinosaures, l'île où ils ont été créés, où ils vivent depuis en toute liberté. Dans* ***Jurassic Park****, il y avait quelques scènes où figuraient deux dinosaures. Dans cette suite, un tiers de nos scènes compte des hordes entières de dinosaures»* clame Ned Gorman, producteur des effets visuels. Des stégosaures en promenade, un couple de T-Rex en colère, une meute de raptors affamés... Ils sont aussi nombreux que dangereux. Normal puisque **Le Monde Perdu** se déroule dans leur nid. Mais peut-on surpasser **Jurassic Park** ? «*A mon avis, il était temps de franchir un nouveau cap*» avoue Dennis Muren. «*Nous avons d'abord passé beaucoup de temps à imaginer ce qui serait nouveau et révolutionnaire visuellement, car il y a eu, depuis* ***Jurassic Park****, une progression majeure des techniques que nous utilisons. Nos outils se sont vraiment améliorés depuis des films comme* ***Casper*** *ou* ***Jumanji****. On peut travailler sur des plans beaucoup plus longs, insérer digitalement davantage d'éléments... Nos dinosaures sont désormais beaucoup plus performants. Dans* ***Jurassic Park****, leur «jeu d'acteur» se limitait à deux ou trois attitudes. Pour* ***Le Monde Perdu****, on pouvait leur en donner dix de plus. Il m'est donc vite apparu évident que nous pouvions franchir ce palier*». Sous ses ordres, 27 animateurs, 28 directeurs techniques (qui composent et finalisent l'animation), et même l'atelier de miniatures d'*ILM* (chargé de construire une maquette des docks de San Diego pour la scène finale), réalisent 90 plans d'effets spéciaux dont 80 impliquent des dinosaures, explosant donc bel et bien le score du précédent film qui ne s'élevait qu'à 36. Pour y parvenir, Muren pousse Steven Spielberg à concevoir toujours plus de scènes spectaculaires nécessitant des images de synthèse. «*L'important, c'est de bien concevoir la scène et de ne jamais fixer des limites au réalisateur*» continue-t-il. «*Nous savions pertinemment depuis* ***Jurassic Park*** *que Steven aurait des idées incroyables pour* ***Le Monde Perdu****. Nous nous sommes tous investis de façon à les concrétiser selon ses désirs*».

Il y a quelques années, une image infographique ne pouvait être créée que dans un arrière-plan très simple et statique. Aujourd'hui, ce type d'effet, comme un dinosaure en pleine course, peut être inséré dans un décor élaboré, qu'il soit sombre, éclairé ou poussiéreux. «*Le réalisateur peut ainsi véritablement se pencher sur la mise en scène d'une séquence et projeter le spectateur au cœur même de l'action. Ça lui permet de la rendre plus authentique. Il y a beaucoup de choses, au niveau du comportement des dinosaures, que nous ne pouvions pas faire dans* ***Jurassic Park*** *mais qui sont dans* ***Le Monde Perdu****, comme un troupeau entier de dinosaures en mouvement. On a vraiment l'impression qu'ils nous entourent, d'être à côté d'eux*», confie le superviseur de l'animation des dinosaures Randal Dutra, fier qu'un nouveau procédé facilite l'animation de masse en la reproduisant selon un même cycle bien précis, déjà programmé. Dennis Muren, par contre, ne semble pas voir ce procédé, qu'il juge froid et carré, d'un très bon œil. «*Je n'ai rien contre l'utilisation de ce genre de cycle, mais dans ce cas précis, le scénario était tellement exigeant vis-à-vis du comportement et du trajet des dinosaures que je me demande si c'était bien nécessaire. Pour ce type de scène, cette approche est trop «scolaire» pour être efficace et n'en devient pas plus simple pour autant. Le cycle constitue en fait un point de départ : les animaux courent, mais il n'y a aucune interaction entre eux. C'est à un animateur, ensuite, de leur donner un peu plus de vie et de respecter la bonne échelle. C'est une perte de temps. Vous regardez ce qui a été fait pour ensuite apporter des modifications ici et là. Le résultat est bien meilleur lorsque vous animez chaque dinosaure séparément. Mais vu le nombre d'animaux dans cette scène, c'était le seul moyen de la boucler dans les temps*».

A ces cycles, Dennis Muren préfère largement le programme *Caricature* (ou *Cari*) mis au point par Cary Phillips, qui facilite l'animation des expressions faciales, et a déjà fait ses preuves dans **Cœur de Dragon** et **Mars Attacks** !. Pour les besoins du **Monde Perdu**, de nouvelles informations permettant de petits étirements musculaires sont chargés dans le

La séquence d'ouverture du Monde Perdu : un pique-nique qui risque de finir mal pour une gamine...

programme. «Cari *nous a été d'une grande aide, car il permet aux animateurs de visionner leur création presque immédiatement : ils peuvent par conséquent s'accorder plusieurs essais jusqu'à obtention du résultat voulu.* Cari *a singulièrement accéléré les choses et nous a aidés à rendre l'animation encore meilleure*». Modifié, *Cari* fignole les plissements de peau, les déformations musculaires, les battements de coeur. Des procédés plus classiques, mais améliorés, sont également utilisés, permettant une animation plus fluide et mieux maitrisée qu'il y a quatre ans. Un apprentissage qui porte ses fruits lors de la scène finale, où le T-Rex en cavale dans les rues de San Diego se heurte à un bus. Une référence aux vieux films de monstres, l'aspect archaïque de l'animation image par image en moins. Pour Dennis Muren, ce sont les raptors qui apporteraient la preuve formelle des progrès de la technique. «*Je me rappelle qu'à l'époque de* ***Jurassic Park****, la technologie nous permettait à peine de les faire bouger convenablement. Ils sont maintenant beaucoup plus maniables. On peut les faire sauter à travers une vitre, bondir sur une voiture, dévorer des gens. C'était fantastique de pouvoir faire autant de nouvelles choses avec ces mêmes bestioles*».

L'accès aux rushes facilite la tâche d'*ILM* qui peut ainsi s'inspirer de l'interaction entre les acteurs et les dinosaures mécaniques de Stan Winston pour concevoir leurs effets. Dinosaures qui seront d'ailleurs scannés et utilisés comme modèles pour l'animation infographique. Les équipes de Dennis Muren et Stan Winston, loin de se tirer dans les pattes, travaillent de concert. Pour certaines scènes, comme celle où un chasseur un peu trop aventureux est attaqué par une multitude de compys, véritables piranhas sur pattes, les deux équipes se succèdent et se complètent. L'équipe de Dennis Muren s'occupe du début, montrant les compys poursuivre et sauter sur le chasseur, et celle de Stan Winston prend la relève en animant plusieurs créatures mécaniques qui picorent cruellement leur victime. La répartition des tâches ne se fait jamais sans la bénédiction de Steven Spielberg. «*S'il peut se servir d'une créature mécanique en l'optimisant au maximum, il optera pour cette solution, puisque ces dinosaures-là sont présents sur le plateau au moment où se tourne la scène. C'est plus pratique et plus efficace pour les comédiens et le caméraman. Les images infographiques interviennent pour des performances plus complexes, comme lorsqu'un dinosaure apparaît de plain-pied dans un plan assez long. Le top, c'est l'association des deux. Vous pouvez obtenir davantage de plans avec une maquette, mais ils ne seront pas aussi intéressants et efficaces que si vous employez l'image digitale. Les spectateurs attendent aujourd'hui du jamais vu, et les effets infographiques répondent à leur attente*», confie un Dennis Muren assuré et heureux d'avoir rempli sa mission.

De l'inédit, du spectaculaire, **Le Monde Perdu** en a à revendre. Toujours en quête de perfection, les animateurs d'*ILM* n'hésitent pas à se documenter longuement, à étudier la nature, pour une meilleure connaissance des animaux et afin se montrer le plus réaliste possible. «*Les stégosaures du* ***Monde Perdu*** *sont le fruit d'un travail minutieux : aucun détail n'a été oublié. Nous avons fignolé leur déplacement, leur respiration, la réflexion de la lumière sur leur peau, leur interaction avec les feuilles digitales qui tombent d'un arbre ou la poussière infographique qu'ils remuent. Vous les voyez s'intégrer dans un environnement comme de vrais animaux le feraient*» déclare Ned Gorman, producteur des effets visuels. Même si tous les efforts ont eté mis en œuvre pour aller plus loin que **Jurassic Park**, Dennis Muren est conscient que les spectateurs ne revivront pas le même choc. La banalisation des images de synthèse est passée par là. «***Le Monde Perdu*** *est plus convaincant que* ***Jurassic Park****. Mais les spectateurs risquent de ne pas revivre la même expérience, en partie parce qu'ils ne découvriront rien de vraiment révolutionnaire. Les plans sont meilleurs, plus intéressants, les mouvements de caméras beaucoup moins simplistes. A l'époque de* ***Jurassic Park****, nous étions hésitants. Avec davantage d'expérience et de confiance, vous commencez à progresser. C'est un peu comme si on avait construit un instrument et qu'on avait, maintenant, enfin appris à s'en servir. Il était hors de question de rejouer la même chanson de* ***Jurassic Park****. Comparativement,* ***Le Monde Perdu*** *devait ressembler à une symphonie*».

Damien GRANGER

La maman T-Rex : un «monstre» d'un réalisme saisissant.

actualité cinéma sortie le 17 septembre

CONTACT

Pendant que le robot Rocky épuise ses batteries solaires en reniflant les galets martiens, Jodie Foster tend ses grandes oreilles vers les étoiles et obtient de meilleurs résultats. Ce ne sont pas tant des extraterrestres qui lui envoient une missive, mais une entité indéfinie, millénaire. Peut-être Dieu ! Vaste débat pour un film de science-fiction inspiré d'un roman de l'astronome Carl Sagan. Un film par conséquent très pointilleux sur le plan scientifique. Par contre, sur le plan théologique, Jodie Foster, Robert Zemeckis et leurs camarades de jeu bouffent de l'hostie à tous les repas. Car dans l'espace, personne ne vous entend prier !

Escortée par deux gardes japonais, Ellie Arroway (Jodie Foster) s'apprêt à embarquer...

En 1982, le slogan d'**E.T.** était «Watch the sky». Regardez le ciel. Depuis, Hollywood ne cesse de scruter les étoiles. De lever la tête, au point de souffrir d'un torticolis. Voir les récentes invasions extraterrestres. Et les futures qui se traduiront par **Sphere** d'après Michael Crichton, la version cinéma d'***Aux Frontières du Réel***, quelques collisions de la Terre avec des comètes (**Armageddon, Deep Impact**), **La Mutante 2**... Dans **Contact**, Jodie Foster regarde aussi beaucoup les étoiles. Son personnage, Ellie Arroway, y consacre son existence, la moindre de ses pensées. Dans les étoiles, elle espère débusquer de petits hommes verts et papa, prématurément décédé d'un infarctus lorsqu'elle avait six ans. «***Contact*** *ne concerne pas des extraterrestres*» explique Robert Zemeckis. «*Il nous concerne et étudie nos réactions le jour où nos certitudes voleront en éclats. Depuis toujours, je crois que l'une des raisons qui nous poussent à soutenir l'exploration spatiale réside justement dans ce que nous pouvons apprendre de nous-mêmes. Au moins autant que les possibilités de découverte d'une vie. L'âme de* ***Contact*** *se trouve là*». **Contact** tourne ainsi le dos aux clichés liés à la science-fiction et aux aliens. Pas l'ombre d'une créature étrangère à l'horizon. Rien que des humains qui apprécient très différemment le message réceptionné par Ellie Arroway.

D'un film inspiré d'un roman de Carl Sagan, qui est à l'espace ce que Cousteau est aux océans, il ne faut pas attendre un ersatz d'**Independence Day**. Autorité scientifique dont les avis influent jusque sur les programmes spatiaux de la NASA, l'astronome Carl Sagan publie «Contact» en 1985. Cet ouvrage volumineux en forme de saga planétaire, Robert Zemeckis n'a pas d'autre solution que de le concentrer. «*Adapté tel quel, il aurait donné un film de vingt heures*» témoigne Jodie Foster. «*Synthétiser le livre tient du défi car le roman se déroule sur plusieurs années, sur plusieurs continents et présente des centaines de protagonistes*» justifie à son tour le réalisateur. Des personnages du livre, il en épargne cependant beaucoup dans le film. Trop même, avec généralement le visage de comédiens connus. Celui d'Angela Bassett nommée conseillère du Président des Etats-Unis. La tête furtive de Rob Lowe dans le rôle de Richard Rank, leader d'un mouvement religieux ultra-conservateur. Celle de James Woods dans l'emploi sur mesures et par conséquent prévisible de Michael Kitz, attaché à la Sécurité Nationale qui soupçonne les extraterrestres d'arrière-pensées à la **Mars Attacks !**. Répondent également à l'appel John Hurt en milliardaire excentrique et cancéreux qui finance les recherches d'Ellie Arroway, Jake Busey en prêcheur saboteur tout droit sorti d'une secte d'illuminés mystiques... Et, bien sûr, Matthew McConaughey (la révélation du **Droit de Tuer ?**) dans la peau de Joss Palmer, leader spirituel New Age et autorité religieuse qui abreuve la Maison Blanche de saints conseils. Difficile à avaler, la pilule d'un beau gosse un rien ténébreux, quasi sosie du Paul Newman des belles années, professant une théologie aussi suspecte que les psaumes de Ron Hubbard et de la Scientologie. Peut-être Robert Redford, initialement prévu, aurait-il donné davantage d'étoffe et de crédibilité à un personnage qui n'en possède pas aujourd'hui le moindre échantillon. Redford ayant tourné les talons à la dernière minute, Robert Zemeckis se rabat donc sur Matthew McConaughey. Le studio producteur, *Warner Bros*, le tenait justement sous contrat, autrement dit en magasin. Pratique.

Pas crédible un seul instant, Matthew McConaughey interprète cependant l'un des personnages essentiels de **Contact**, un gourou qui décide de son positionnement théologique. «***Contact*** *évoque ce qui rapproche et distingue la religion de la science. Palmer croit en Dieu, mais s'avère incapable de prouver son existence, car la religion ne se ramène pas à des formules mathématiques, contrairement à la science ou à la technique*» dixit l'acteur qu'épaule une Jodie Foster qui ne tourne pas quant à elle autour du confessionnal. «***Contact*** *montre admirablement que la religion fait partie intégrante de notre vie. Nous aspirons tous à percer le mystère de nos origines. Cette quête concerne aussi bien les scientifiques que les croyants et les gens d'église*». Et les sceptiques, pourrait ajouter la comédienne à propos d'Ellie Arroway, scientifique pour qui Dieu et Science ne sont pas réellement compatibles. Au terme de sa virée cosmique, elle aurait tendance à affirmer le con-

Un fondamentaliste religieux (Jake Busey) prêt à toutes les folies pour empêcher le grand voyage.

En lévitation dans sa capsule, la radio-astrologue découvre les 1.000 merveilles de l'univers...

traire. Car, au-delà des étoiles et des galaxies, elle aura rencontré le Divin sur une plage hawaïenne, genre carte postale écoeurante de banalité et de mousseline. Il porte le visage de son défunt papa et prononce quelques réconfortantes paroles. Dans le style poster New Age, on ne fait pas plus ringard.
Avant qu'Ellie Arroway ne débarque de sa petite capsule sur le sable blanc de La Bourboule des tropiques, **Contact** connaît tout de même de bons moments. Les meilleurs : ceux où Robert Zemeckis, guidé par Carl Sagan, jongle avec la notion même de science-fiction. «*Ce qui m'a conduit à réaliser* ***Contact*** *et qui fait que les fans du genre l'aimeront probablement réside dans le même motif : il découle d'authentiques spéculations scientifiques. En d'autres mots,* ***Contact*** *n'est pas si fantastique que ça dans ses théories. Ce n'est pas un simple film spectaculaire où l'imaginaire tourne en roue libre.* ***Contact*** *ramène aux racines de la science-fiction. A H.G. Wells, à Jules Verne, à cette incontournable question que ces écrivains se sont posée à eux-mêmes : et si ça arrivait vraiment ?. Le fameux «et si...». C'est pourquoi nous avons donné à* ***Contact*** *un maximum de crédibilité. Si vous êtes amateur pur et dur de science-fiction, vous en arriverez à cette conclusion : «Mon Dieu, que ferions-nous si cela arrivait ? Mais ça pourrait réellement arriver demain !». Voilà ce qui fait la différence entre* ***Contact*** *et les autres films du genre. Ceux-ci vont généralement si loin dans l'imaginaire qu'ils se coupent de la réalité. Ces films constituent souvent de superbes spectacles, mais le nôtre transcende les règles classiques de la science-fiction*». Sur ce point, jusqu'au moment où se termine le compte à rebours du lancement, Robert Zemeckis ne se plante pas. Fort de l'héritage de Carl Sagan disparu le 20 décembre 1996 d'un cancer, le cinéaste décrit avec un saisissant réalisme les galères d'une radio-astrologue à la recherche de crédits dont la prive l'organisme officiel d'écoute de l'immensité cosmique. La rigueur scientifique réussit fort bien au réalisateur des **Retour vers le Futur** dans la réception du message, dans les réactions qui suivent, dans le décryptage des signaux visuels qui l'accompagnent. Un retour en boomerang de la toute première retransmission de la télévision, les Jeux Olympiques de Berlin en 1936. Et ensuite encore de la lecture codée du message transmis depuis l'étoile Vega, puis de la construction d'après les plans fournis du gigantesque lanceur... Le meilleur de **Contact**, avec la peinture de ces intrigues au sein de la Maison Blanche, les magouilles de David Drumlin qui essaie de soustraire à Ellie Arroway sa découverte... Et c'est dans ces moments de turbulence dans les plus hautes sphères du pouvoir que les comédiens donnent eux aussi le meilleur d'eux-mêmes. Tom Skerritt dans le rôle du veule et hypocrite Drumlin. Et, bien sûr, Jodie Foster à qui George Miller propose le projet peu avant de quitter le navire. ■ ■ ■

Ellie et Joss Palmer (Matthew McConaughey : la scientifique et le leader religieux.

CONTACT

Jodie Foster n'est pas une grande fan de science-fiction. Sans détour, elle le dit. «*A moins qu'il y ait un puissant relais humain, cela ne m'intéresse pas.* ***Au-Delà du Réel*** *est par contre un film que j'adore,* ***Le Mystère Andromède*** *également. J'aime les histoires qui présentent ce côté thriller médical. Il y est davantage question d'humanité que de petits hommes verts. Les effets spéciaux, les explosions, les gadgets et le reste ne m'attirent pas. Toute cette quincaillerie aurait même plutôt tendance à m'éloigner de la science-fiction*». A l'hameçon **Contact**, Jodie Foster mord plus fermement à la rencontre de son inspirateur, Carl Sagan, décédé avant que le film ne soit terminé. «*On croise parfois au cours d'une vie des gens qui vous marquent profondément et durablement. J'ai eu avec Carl Sagan un entretien de trois heures qui m'a semblé durer dix minutes, tant il était dense et fascinant. Carl m'a rappelé combien il était grisant d'apprendre et de découvrir de nouvelles choses. Il m'a fait mesurer l'immensité de nos connaissances... et celle de nos lacunes. C'était un des plus grands inspirateurs que j'aie jamais rencontrés. Il a su donner une dimension poétique et magique à une discipline qui, à l'école, nous semblait aride et sans intérêt. Il m'a communiqué son amour de la science. J'espère avoir réussi à l'exprimer à l'écran*». Merveilleusement bien, du moins avant que la religion et la part croissante du gourou Joss Palmer ne gobent le récit et le tirent irrémédiablement par le bas. «*Si j'ai accepté de tourner* ***Contact****, c'est aussi pour une séquence, ces quelques minutes où je retrouve mon père. Un moment charnière selon moi qui renvoie à des émotions très personnelles. Les mêmes que je montre dans* ***Nell****. Nell raconte en fait la même histoire que* ***Contact****. De deux manières très différentes mais, dans chaque film, on parle de la même chose, des mêmes sentiments. Comme Nell, Ellie Arroway a été abandonnée dès son plus jeune âge. Comme elle, elle ressent une douleur si intense qu'elle en devient irrationnelle. Ce chagrin l'empêche de bien se sentir dans sa peau, de totalement s'épanouir. En continuant à vivre, Ellie et Nell se recréent un monde magique. Elles se disent soit : «à force de volonté, je le retrouverai», soit : «c'est de ma faute s'il est mort». Le plus important moment de leur vie, quand elles ont enfin grandi, est l'instant de la reconnaissance de la réalité, de la perte de l'être cher, du fait de se retrouver seules. Oui, décidément,* ***Nell*** *et* ***Contact*** *traitent des mêmes valeurs, des mêmes émotions*».

S.R. Hadden (John Hurt) : le mécène richissime d'Ellie Arroway.

Une démonstration convaincante pour mettre en évidence les points communs entre la radio-astrologue pugnace et la sauvageonne muette. «*J'essaie de tourner des films toujours meilleurs*» poursuit Jodie Foster. «***Contact*** *participe de cette volonté. Au-delà, je me suis posée en défenseur de la pensée de Carl Sagan, en protectrice de sa vision originelle de l'aventure que traverse Ellie Arroway*». Y-est-elle parvenue ? Certainement. A **Contact**, on ne peut reprocher d'avoir trahi Carl Sagan. Même ses lecteurs soutiennent Robert Zemeckis et son interprète. Tout juste entend-t-on quelques ricanements à l'idée de voyager jusqu'à Vega. Une étoile très lointaine. Mais, ici, le moyen de locomotion demeure certainement plus spirituel que matériel. Ce n'est certainement pas un hasard si deux lanceurs s'inspirent ouvertement de l'une des figures les plus représentatives de la physique.

Ellie : une vie de sacerdoce dévolue aux voix du cosmos...

«*Dans son roman, Carl Sagan ne décrit que très vaguement la machine qui va propulser Ellie sur Vega*» intervient Robert Zemeckis. «*Ce qui passe à travers des mots ne passe pas forcément à l'écran. Dans un film, lorsque vous devez construire une structure physique d'origine extraterrestre, vous devez la rendre crédible même si sa taille*

UN CONTACT DOULOUREUX

Si Robert Zemeckis est aujourd'hui le réalisateur de CONTACT, d'autres se seraient bien vus à sa place. Francis Coppola et George Miller. Pour différentes raisons...

La sortie de **Contact** n'a pas fait que des heureux. Si Robert Zemeckis, *Warner Bros* et Jodie Foster sabrent le champagne, d'autres font grise mine. Francis Coppola ne fait pas seulement grise mine, il montre les dents. Homme d'affaires et cinéaste, le réalisateur d'**Apocalypse Now** n'apprécie pas que **Contact** se soit fait sans lui. En 1975, il nourrit le projet de produire pour le *Children's Televiston Workshop Program* un scénario titré «First Contact», une histoire pre-**Rencontres du Troisième Type**. Le projet n'aboutit pas, mais Coppola, selon ses dires, autorise son collaborateur Carl Sagan à publier un livre d'après ses travaux pour cette série. Un livre qui, toujours selon Coppola, serait devenu «Contact» et dont les recettes (droits d'adaptation cinéma et autres) auraient dû être équitablement partagées par les trois intervenants. Aujourd'hui, la veuve du défunt astronome, Ann Duvan, très impliquée dans la production du film de Robert Zemeckis, affirme mordicus que Francis Coppola n'a jamais rencontré son mari. Qu'il raconte des histoires pour se remplir les poches. Qu'aucun contrat n'existe. Elle lui concède cependant une part de terrain : l'idée même du contact avec une civilisation extraterrestre n'est pas l'exclusivité de Carl Sagan. Pourquoi Francis Coppola n'aurait-il pas traîné Steven Spielberg et *Paramount* devant les tribunaux pour l'avoir plagié avec **Rencontres du Troisième Type** et **Star Trek : Premier Contact** ? Débouté de **Contact**, Francis Coppola ne peut obtenir l'interdiction d'exploitation du film et convoque son avocat en chef pour lancer une procédure qui lui coûte plus qu'elle ne lui rapporte.

Un autre réalisateur aurait de meilleures raisons d'en vouloir à *Warner*, Jodie Foster & cie. C'est George Miller (celui des **Mad Max**) qui met le scénario sur les rails, convainc la star de participer à l'aventure... *Warner* invoque les fameux «différends artistiques sur le scénario» afin de justifier son départ. S'il est vrai que le réalisateur australien n'appréciait guère le script original de Carl Sagan, trop près du roman et par conséquent inadaptable à l'écran, il reprochait surtout au studio de ne pas lui accorder un budget à la hauteur de ses ambitions, de pinailler sur l'agenda. Rédhibitoire. Il met les voiles et cède le poste à Robert Zemeckis qui, quelques années auparavant, fut sollicité pour assurer la réalisation de **Contact**. Le scénario ne lui ayant pas paru terrible, il refusa.

D'autres noms connus encore ont gravité dans la sphère **Contact**. Richard Donner (cinéaste-vedette de *Warner*, il comptait parmi les réalisateurs possibles du projet), Roland Joffé (qui travailla au développement du scénario)... D'autres ? Oui. Carl Sagan lui-même. En suggérant l'idée d'un film inspiré de sa série TV *Cosmos* au romancier-astronome, la productrice Lynda Obst pensait en 1980 qu'il était le seul capable de le mettre en images. Carl Sagan n'avait pas encore écrit une seule ligne du livre. Et peut-être n'avait-il jamais rencontré Francis Coppola. A moins, bien sûr, d'une rencontre fortuite sur Vega...

Dans sa capsule, Ellie attend que la porte se referme avant l'attendu compte à rebours.

dépasse en gigantisme tout ce que l'homme a pu construire jusque-là sur Terre». En comparaison, les lanceurs d'Ariane et des navettes spatiales de Cap Canaveral ressemblent à des jouets. Le directeur artistique Ed Verreaux voit grand. Très grand. Normal lorsqu'on a collaboré à **Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé** et, accessoirement, à **Retour vers le Futur 2 & 3**. «*L'aspect du lanceur m'a été suggéré par la structure nucléaire d'un atome cerné d'électrons. Composé par conséquent d'anneaux en révolution dont l'accélération génère un champ énergétique très intense, l'engin largue la capsule dans un vortex qui transporte son occupant à travers l'espace-temps*». A cette titanesque centrifugeuse, plus couverture de «pulps» de science-fiction que de revues scientifiques, Carl Sagan accorde cependant sa bénédiction. Avant d'exposer la description nébuleuse dans son livre, il le «teste» auprès d'un technicien de Cal Tech, lequel fournit à l'astrologue-romancier une «bible» des voyages spatio-temporels. De la rigueur scientifique, y compris dans une invention qui aurait beaucoup plu à Jules Verne et à H.G. Wells !

Perfectionnistes, Zemeckis et son staff effectuent même plusieurs visites au Centre Spatial Kennedy de Cap Canaveral, histoire de recueillir de précieuses informations sur l'embarquement d'un équipage dans une navette, de photographier les installations, les ascenseurs, les chevalets de levage et le reste... Des efforts méritoires. Carl Sagan n'aurait pas accepté une toupie géante. «*Il se montrait très pointilleux sur l'aspect du lanceur. En discutant avec lui, j'ai appris qu'il était fan de la série* ***Retour vers le Futur****. Selon lui, ces trois films constituaient scientifiquement les spéculations les plus exactes sur la possibilité de voyager dans le temps. Il pensait sincèrement que nous n'étions pas dans l'erreur. Autrement dit, j'étais flatté !*». Il y a de quoi. La DeLorean de cet hurluberlu de Docteur Brown ferait donc office de pionnier dans les balades millénaires...

Des effets spéciaux, il y en a naturellement dans **Contact**. L'explosion du premier lanceur et les débris qui valsent à plusieurs kilomètres de là, une foule à la **Forrest Gump**, à savoir multipliée par ordinateur, le voyage très psychédélique d'Ellie Arroway à travers l'espace-temps... Mais le meilleur réside tout simplement dans la présence fortuite de Bill Clinton dans le film. Une présence involontaire du style de celle, posthume, de John Kennedy indiquant les toilettes à Tom Hanks dans **Forrest Gump**. «*A un moment, j'ai pensé engager Sidney Poitier pour tenir le rôle du Président des Etats-Unis. J'avais en tête que le Général Colin Powell peut toujours entrer à la Maison Blanche. Possible que les Etats-Unis aient, dans un proche avenir, un Président noir. J'ai renoncé. Je ne voulais pas que* ***Contact*** *présente le personnage selon les codes et les astuces habituelles. Généralement, les protagonistes parlent du Président et évoquent sa proximité, dans la pièce d'à côté. Il y a toujours quelqu'un pour annoncer : «je viens de parler au Président et il dit que...». Bien sûr, vous pouvez toujours demander à un acteur de jouer le rôle*». Comme Bill Pullman l'a fait dans **Independence Day**, Harrison Ford dans **Air Force One** et Jack Nicholson dans **Mars Attacks** !. «*Pas question. Cherchant une solution, j'ai eu idée d'engager le vrai Bill Clinton. Je ne tenais cependant pas à demander la permission à quiconque. En cas de refus, nous nous serions retrouvés dans de sales draps. Nous avons donc repris digitalement les images de la conférence de presse où il parle de la probabilité de la vie sur Mars*». Cette manipulation infographique n'a pas vraiment plu en haut lieu. Avocats, politiciens et intellectuels américains débattent encore de cette affaire d'éthique et de propriété intellectuelle de l'image. Pendant ce temps, les petits hommes verts courent toujours. Ellie Arroway ne les a pas rencontrés. Elle a simplement reçu un télégramme crypté de Dieu, une belle maquette et un traité de philosophie New Age. Des broutilles en comparaison d'une nouvelle rencontre du troisième type !

Michael Kitz (James Woods) : agent de la Sécurité Nationale, il prépare déjà la «guerre des étoiles».

Marc TOULLEC

USA. 1997. Réal.: Robert Zemeckis. Scén. : James V. Hart & Michael Goldenberg d'après le roman de Carl Sagan et un sujet original de Carl Saga & Ann Druyan. Dir. Phot : Don Burgess. Mus.: Alan Silvestri. Effets spéciaux optiques : Ken Ralston pour Industrial Light and Magic. Prod.: Robert Zemeckis & Steve Starkey pour Warner Bros/South Side Amusement Company. Int.: Jodie Foster, Matthew McConaughey, James Woods, Tom Skerritt, John Hurt, Angela Bassett, David Morse, William Fichtner, Jake Busey, Larry King, Bill Clinton, Rob Lowe... Dur.: 2 h 30. Dist.: Warner Bros. Sortie le 17 septembre 1997.

actualité cinéma
sortie le 5 novembre

EVENT HORIZON

aux frontières de l'espace

PAUL ANDERSON

Révélé par SHOPPING, une FUREUR DE VIVRE des années 90 pleine de crissements de pneus et de vitrines brisées, Paul Anderson accède à une renommée internationale via MORTAL KOMBAT, adaptation énergétique d'un jeu vidéo très populaire. Une réussite tant artistique que commerciale. Son tournoi de baston dans la quatrième dimension rapporte pas moins de 130 millions de dollars à travers le monde. Logique donc que son metteur en scène, le sieur Anderson, soit sollicité par les grands studios, que les producteurs lui confient des projets aussi ambitieux et complexes que EVENT HORIZON (1). A 32 ans, il en a dans le ventre...

Comment passe-t-on du gentillet *Mortal Kombat* au très sanglant et méchant *Event Horizon* ?

Je devais tourner **Soldier** lorsque le tournage a été ajourné d'un an. Après avoir tourné plusieurs films coup sur coup, Kurt Russell désirait prendre des vacances, passer du temps avec sa famille. Je me suis donc retrouvé sur le marché quand j'ai reçu le scénario de **Event Horizon**. C'est par l'intermédiaire de William Friedkin que le projet m'a été proposé. Voilà l'un des avantages que vous confère la réalisation de film : vous avez la chance de rencontrer les grands cinéastes. J'ai confié à William Friedkin que j'adorais **French Connection**, à quel point **L'Exorciste** m'avait terrorisé. Après notre déjeuner, je lui ai demandé pourquoi Hollywood ne produisait plus de films aussi terrifiants que **L'Exorciste** justement, mais également que **La Malédiction** et **Shining**, et ce depuis une quinzaine d'années. Nous avons convenu qu'il était grandement temps de s'y remettre. Peu de temps après, j'ai donc reçu le manuscrit de **Event Horizon**. Il venait de *Paramount*, le studio que dirige Sherry Lansing, l'épouse de William Friedkin. Le scénario me convenait à merveille : il mêlait mes deux genres de prédilection, l'horreur et la science-fiction. Depuis mes douze ans, je rêve de réaliser un film de ce type.

*Un sabbat très **Hellraiser** aux confins de la galaxie.*

Le Capitaine Miller (Laurence Fishburne) : un homme rationnel confronté à l'irrationnel.

Une fois *Mortal Kombat* sorti, vous auriez pu exploiter à fond le filon jeu vidéo. Personne ne vous en aurait voulu...

Après **Mortal Kombat**, j'avais le choix. Evidemment, j'aurais pu enchaîner sur un autre film pop-corn qui aurait rapporté beaucoup d'argent. Sur **Mortal Kombat 2** éventuellement. Ou sur une adaptation de bande dessinée. Des X-Men aux Quatre Fantastiques, on me les a toutes soumises. Dangereux de tomber là-dedans. Vous êtes catalogué et pour vous débarrasser de cette image, bonjour ! Après **Mortal Kombat**, j'ai ressenti le besoin de réaliser un film d'horreur très sombre, quelque peu pervers, sexuel. **Event Horizon** en somme ! Maintenant, je vais entamer la préparation de **Soldier**. C'est également un film de science-fiction, mais orienté western. Il a autant à voir avec **Event Horizon** que **Event Horizon** avec Mortal **Kombat**.

Vous n'avez que trois films à votre actif et, déjà, vous manifestez le désir de ne pas vous laisser enfermer dans un genre. N'est-ce pas mettre la charrue avant les bœufs à ce stade de votre carrière ?

J'en ai longuement parlé avec William Friedkin. A ce titre, il m'a cité les propos d'un cinéaste français dont je ne me souviens plus du nom. En résumé, ce cinéaste disait : «Il existe deux catégories de réalisateurs, les fermiers et les mineurs. Le fermier change de récolte tous les ans. Il choisit parfois de cultiver du blé, parfois du chou. Chaque année, il essaie dans son champ une denrée nouvelle. Les films que tournent les «fermiers» sont toujours très dissemblables les

Le Event Horizon à l'orée des enfers : un château hanté dans un space opera !

uns des autres. Puis vient le «mineur» qui creuse et creuse encore la même mine. Même s'il semble raconter des histoires différentes, il puise toujours à la même source !». Je me sens davantage mineur que fermier. Même si mes trois films, **Shopping**, **Mortal Kombat** et **Event Horizon**, entretiennent visuellement peu de rapports, ils se ressemblent beaucoup dans la mesure où je m'adresse à un public que j'estime, les jeunes. Ceux qui prennent leur pied à des images de jets de sang sur de la musique techno. Les adultes, ou du moins ceux qui réagissent comme tel, ne comprennent pas ce qu'il y a de jouissif là-dedans. Même les critiques qui me sont favorables ne pigent pas que je «brutalise les gens avec acharnement», selon les termes du *Los Angeles Times*. C'est pourtant ce qu'ils veulent, avoir l'impression d'avoir été battus une heure trente durant ! Je ne travaille pas pour les adultes «respectables» et coincés.

A 32 ans, vous êtes déjà responsable d'une imposante production hollywoodienne. N'est-ce pas aller vite en besogne, griller quelques feux rouges et se mettre en danger ?

J'y vais mollo. J'ai commencé par **Shopping** qui, pour ainsi dire, n'a rien coûté. Le budget de **Mortal Kombat** se monte à 20 millions de dollars, celui de **Event Horizon** à 50 et celui de Soldier est fixé à 66. Beaucoup d'argent mais pas tant que ça. **Event Horizon** coûte 50 millions à *Paramount*, mais paraît beaucoup plus riche qu'il ne l'est réellement. Il semble avoir bénéficié d'une enveloppe supérieure à un **Speed 2** ! Je bénéficie de budgets de plus en plus importants. Au fur et à mesure, j'apprends, j'y vais petit à petit. On voit beaucoup de jeunes cinéastes européens s'installer aux Etats-Unis et y tourner de très grosses productions. C'est très difficile d'en garder le contrôle si on manque d'expérience. En Europe, on ne sait pas ce qu'est la direction conjointe de trois équipes de tournage. Je ne veux pas que le système me broie. Comme Danny Cannon sur **Judge Dredd**. Après un tout petit film en Grande-Bretagne, il se retrouve à Hollywood, auprès de Sylvester Stallone et de deux producteurs aussi puissants qu'Edward Pressman et les studios *Disney*. Face à eux, il y a donc Danny Cannon dont personne n'avait entendu parler jusque là !

L'équipe du Lewis & Clark : le sommeil artificiel d'un voyage de deux mois.

Au-delà du mélange des genres horreur/science-fiction, qu'est-ce vous a spécifiquement attiré dans le scénario de *Event Horizon* ?

Le récit de Philip Eisner m'a bluffé. A la lecture des cinq premières pages, je me suis dit : «Bon, je connais la musique. Je sais très bien ce qui arriver à l'équipage de ce vaisseau. Ce type va mourir. Tel autre est le vilain. Les survivants vont affronter un ridicule monstre intergalactique dans les dernières minutes». Malgré ces remarques, j'ai poursuivi la lecture du manuscrit. Vingt pages après, j'ai commencé à réviser mon jugement. A la cinquantième, je me suis sérieusement interrogé : «Mais qu'est-ce qui peut bien se passer ici ?». J'allais de surprise en surprise et toutes mes prévisions volaient en éclats. Pour une fois, le monstre n'était pas une créature infernale mais le cadre lui-même. A l'image des films de maison hantée ! **Event Horizon** est le premier scénario que je lis d'une traite, à grande vitesse. Généralement, je prends mon temps. Avant de le mettre en images, nous avons bien sûr opéré quelques modifications. Rien qui ne chamboule l'idée originelle : surtout des détails, les dialogues. Nous avons demandé à Andrew Kevin Walker, le scénariste de **Seven**, de le «policer». Bien qu'il ne soit pas mentionné au générique, il a contribué à développer le caractère sombre, funèbre, de la partie du film qui évoque plus explicitement l'au-delà. ■■■

EVENT HORIZON

■■■ Visuellement, comment avez-vous abordé *Event Horizon* ? Vous sentez-vous plus *Star Trek*, c'est à dire tout propre, tout lisse, qu'*Alien*, à savoir cradingue et usé ?

Quand vous préparez un film de science-fiction, l'important est de bénéficier du talent d'un concepteur visuel. **Alien**, par exemple, possédait Giger. C'est sa participation étroite qui donne au projet cet aspect si angoissant, si spécifique. Dans **Event Horizon**, nous n'avons pas voulu reprendre un look déjà exploité. Dans ce cas, nous serions arrivés à un film qui ressemble un peu à **Alien**, un peu à **La Guerre des Etoiles**, un peu à **Blade Runner**... A rien du tout finalement. Nous nous sommes orientés vers un mariage de la technologie futuriste et de l'art médiéval. Lorsque les lumières brillent, le **Event Horizon** ressemble effectivement à un vaisseau de haute technologie. Nous sommes dans **2001, L'Odyssée de l'Espace**. Lorsqu'elles s'éteignent, je voulais que l'on ait l'impression de se trouver dans un donjon moyenâgeux. Nous sommes dès lors dans l'Enfer de Dante. Pour aboutir à ce résultat, nous nous sommes documentés sur les cathédrales gothiques d'Europe dont, bien sûr, Notre Dame de Paris. Nous avons greffé des éléments représentatifs de Notre Dame sur notre vaisseau, par l'intermédiaire d'un programme informatique. Nous avons évidemment adapté nos emprunts à l'art gothique. C'est ainsi que les gargouilles deviennent des antennes... Nous avons également repris l'idée des vitraux. Nous voulions vraiment un Event Horizon qui soit comme une cathédrale suspendue dans l'infiniment grand de l'espace, une cathédrale de métal. Non seulement nous avions dès lors un vaisseau spatial original, mais aussi un décor en harmonie avec l'histoire racontée. Si le noyau du Event Horizon ressemble à un instrument de torture moyenâgeux, ce n'est pas non plus un hasard. Nous avons attentivement étudié les œuvres des peintres Bruegel d'Enfer et surtout Jérôme Bosch, un spécialiste en la matière. On retrouve son influence, comme le tableau «Le Jugement Dernier» dans les séquences gore, où l'équipage cède à la barbarie, au sadisme.

William Weir (Sam Neill) : un inventeur trop génial.

Auprès de Miller, le médecin Peters (Kathleen Quinlan), l'ingénieur Justin (Jack Noseworthy) et le mécanicien Cooper (Richard T. Jones).

Vous soulignez l'influence des cathédrales sur le look de votre vaisseau vedette. De la religion par conséquent...

C'est mon idée de tirer **Event Horizon** vers le sacré, de lui donner une dimension religieuse et de toucher à la nature même du mal. Le Mal se situe hors du temps. Il existe, a toujours existé et existera toujours. Je voulais que cet équipage, dans un futur lointain, à bord d'un vaisseau spatial ultra-technologique qui le transporte au-delà du système solaire, rencontre le Mal à l'état pur. Ce même Mal qu'un homme du Moyen-âge aurait pu côtoyer.

***Event Horizon* surprend par sa violence extrême. Il est rare qu'une major company hollywoodienne, *Paramount* dans le cas présent, permette des écarts aussi sanglants dans une production d'une cinquantaine de millions de dollars...**

Notre intention a toujours été de faire un film d'horreur très gore. **Event Horizon** est d'abord un film d'horreur, ensuite un film de science-fiction. Les scènes sanglantes existaient dans le scénario avant que j'arrive sur le projet. Notre

opinion

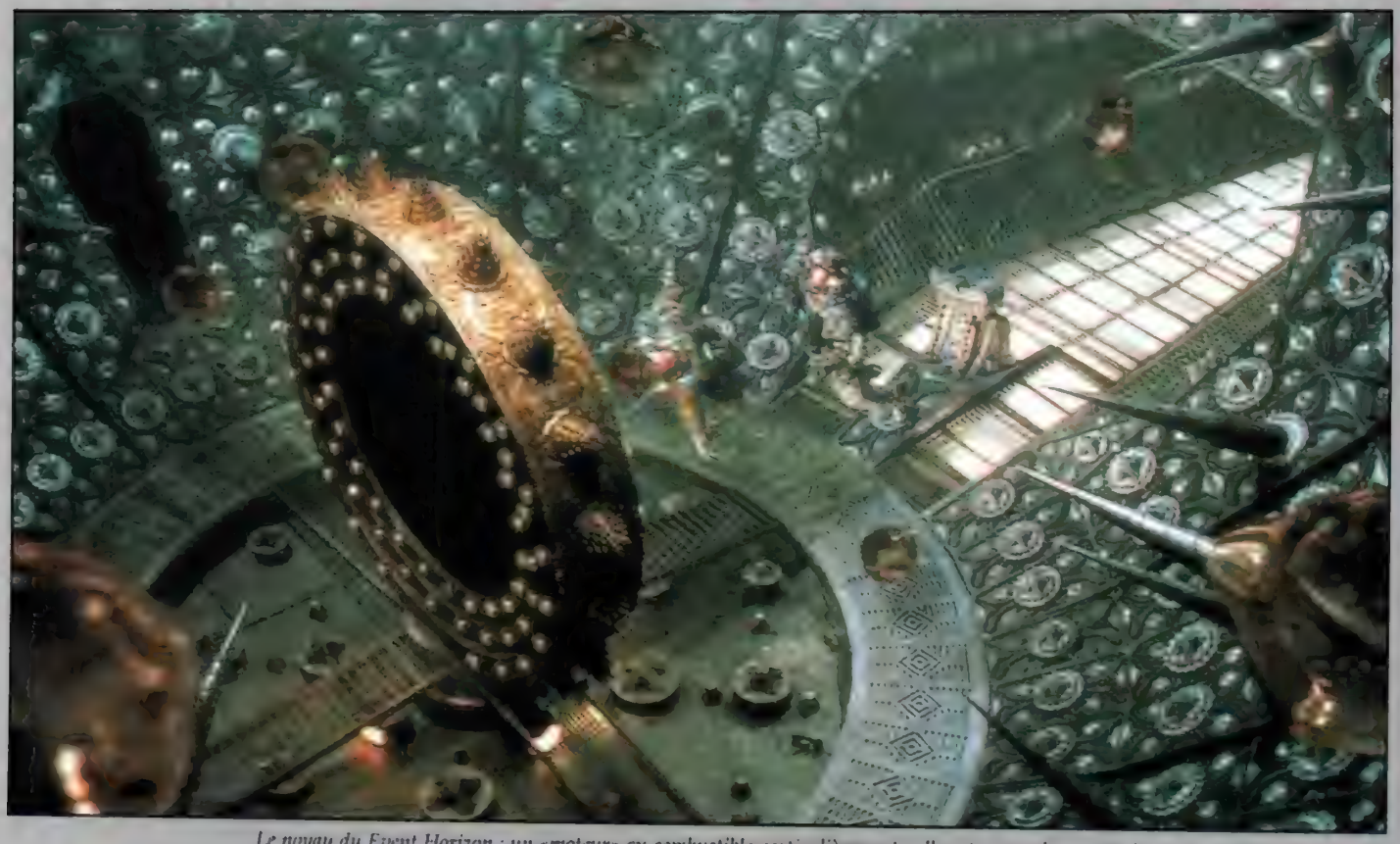
TICKET POUR L'ENFER

2040 : le vaisseau de recherche spatiale Event Horizon disparaît sans laisser de trace, quelque part du côté de Neptune. 2047 : une mission de secours part à sa recherche à bord du Lewis & Clark. Y prend notamment place le concepteur du Event Horizon, le Dr. William Weir, hanté par les images de sa défunte épouse. Au terme d'un sommeil de 56 jours, son équipage trouve le disparu, une forteresse vide. Rien n'indique l'origine de la tragédie. Le Event Horizon garde son mystère. Quoi qu'il en soit, il réveille en chacun des souvenirs douloureux, des culpabilités enfouies. Médecin, Peters voit son fils décédé lui parler. Le Capitaine Miller souffre d'hallucinations durant lesquelles celui qu'il abandonna jadis le harcèle. Que se passe-t-il réellement ? La réponse réside dans le carburant du Event Horizon, de l'anti-matière, du substitut de trou noir qui permet de relier deux points de l'univers à une vitesse sidérante, défiant l'entendement. Apprenti-sorcier, Weir ignorait que son invention allait ouvrir toutes grandes les portes de l'enfer et libérer une force maléfique, gourmande de chair et de sang. Il en devient lui-même le jouet, un tueur tandis que le cœur-moteur du vaisseau spatial donne à l'équipage du Lewis & Clark un aperçu de ce que sont les enfers. Des tableaux d'une cruauté assez rare que Paul Anderson emprunte tant à Dante qu'aux **Diables** de Ken Russell. Dans le genre, le réalisateur de **Mortal Kombat** ne lève pas le pied. D'un cadavre qui tombe en morceaux à une énucléation sévère, il verse avec délectation dans l'horreur et le morbide. D'ailleurs, de science-fiction, **Event Horizon** n'en a que le décor. Ce sont les ambiances oppressantes de **La Maison des Damnés**, **Amityville** et autre **Maison du Diable** qui le poussent à l'excès. Si le trouillomètre ne pointe pas aussi haut que dans **Alien** ou **Shining**, le sentiment de peur domine dans ce space opera d'un genre particulier, à des années-lumière des cartes postales hawaïennes de **Contact**. Ou du **Trou Noir**, un parent proche par le thème visité. Pas par le traitement assurément. **Le Trou Noir** et **Event Horizon** se ressemblent autant qu'*Aux Frontières du Réel* et *Alerte à Malibu*.

Sur le plan esthétique, Paul Anderson relève le défi par la création d'un fascinant «cœur» à son vaisseau fantôme, une sorte de figure géométrique baroque. Même si l'interprétation pâtit du manque de charisme de comédiens engourdis et de la complaisante présence d'un pseudo-Eddie Murphy censé détendre l'atmosphère, **Event Horizon** atteint les objectifs qu'il s'était fixés. Il suscite la peur, inquiète, trouble lorsque technologie et démonologie gravitent dans les mêmes sphères. Et ne forment qu'un, cette entité aussi impalpable que terrible qui fabrique des monstres humains à volonté.

M.T.

USA. 1996. Réal.: Paul Anderson. Scén.: Philip Eisner & Andrew Kevin Walker. Dir. Phot.: Adrian Bibble. Mus.: Michael Kamen. Effets spéciaux optiques : Richard Yuricich & Cinesite. Effets spéciaux de maquillage : Bob Keen/Image Animation. Prod.: Lawrence Gordon, Lloyd Levin & Jeremy Bolt pour Paramount Pictures, Golar Production & Impact Pictures. Int.: Laurence Fishburne, Sam Neill, Kathleen Quinlan, Joely Richardson, Richard T. Jones, Jack Noseworthy, Sean Pertwee... Dur.: 1 h 36. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 5 novembre 1997.



Le noyau du Event Horizon : un «moteur» au combustible particulièrement polluant... pour les esprits !

intention étant de transplanter **L'Exorciste** dans l'espace, nous ne pouvions pas échapper aux têtes qui tournent sur elles-mêmes ou, du moins, à des amputations, des sévices physiques. Impensable. A ce niveau, nous n'avons absolument pas limité nos débordements. Nous avons mis le paquet. Si nous avons pu le faire, c'est en grande partie parce que nous avons tourné aux studios de Pinewood, en Grande-Bretagne. Là, nous avons baigné dans une atmosphère européenne propice à ce genre d'excès. Dans le cinéma européen, on adore ces concepts. On se fiche de savoir combien de morts on aligne, on se fiche de faire mourir le héros. Dans quel film américain de ces dernières années avez-vous vu Bruce Willis se faire tuer ? Aucun. Ça n'arrive jamais. Dans les années 70, c'était différent. Dans **Le Survivant**, Charlton Heston termine mal.

N'avez-vous pas l'impression d'avoir été trop loin en noyant la comédienne Joely Richardson dans des flots d'hémoglobine ?

Ces litres de sang, ce n'est pas un hasard ! Je tenais par là à rendre hommage à **Shining**. J'avoue ainsi ma dette envers Stanley Kubrick. D'ailleurs, le Event Horizon est en quelque sorte la réplique science-fiction du dédale de l'hôtel Overlook. Je le rabâche à tout bout de champ : **Event Horizon**, c'est **Shining** dans le cosmos. Toute proportion gardée bien sûr ; je ne me compare pas à Kubrick ! Si vous y regardez de plus près, vous verrez que mon film subit d'autres influences. Il y a bien sûr celle, très forte, de **La Maison du Diable**, mais également des éléments qui proviennent de classiques de la science-fiction comme **Planète Interdite**. C'est toujours amusant de mentionner les films que vous avez vus quand vous étiez gosse, de pouvoir leur tirer votre révérence vingt ans après, lorsque vous êtes réalisateur à votre tour.

Vous tirez aussi votre chapeau au *Trou Noir* des studios *Disney* dont le thème n'est pas sans évoquer *Event Horizon* ?

Oh non, pas à ce navet ! Déjà, lorsque j'étais gamin, je l'ai trouvé très mauvais. J'imagine qu'aujourd'hui ce serait pire encore. Même si je constate quelques similitudes comme le vaisseau à la dérive, l'enfer et le reste, **Event Horizon** n'a rien à voir avec **Le Trou Noir**. Mais alors rien du tout !

La hantise de Miller : une torche humaine (Noah Huntley) réveillant de douloureux souvenirs...

Quelle importance accordez-vous à l'interprétation dans un genre où les réalisateurs ne sont pas trop regardants ?

Une production qui réunit des effets spéciaux convaincants, qui fait peur et qui met en scène d'excellents comédiens, ce n'est pas une combinaison très facile à réaliser. Il nous est tous arrivé de sortir d'un film de science-fiction et de penser : «Les trucages sont superbes, mais qu'est-ce que l'histoire est déplorable ! Et les acteurs sont mauvais comme des cochons !». Je n'avais pas envie que les spectateurs reprochent à **Event Horizon** de pareilles tares. Voilà pourquoi nous avons engagé de solides comédiens. Des gens comme Laurence Fishburne et Kathleen Quinlan qui n'ont, jusqu'ici, jamais touché au genre. Je ne voulais pas d'interprètes stéréotypés, marqués. C'est pourquoi j'ai engagé Laurence Fishburne. Généralement, les réalisateurs lui confient des rôles de durs, de brutes. Moi, je voulais qu'il soit John Wayne. Un John Wayne noir, un authentique héros.

Avez-vous embauché Sam Neill parce qu'il incarne le Diable dans *La Malédiction Finale* ? N'était-il pas prédestiné à péter les plombs dans *Event Horizon* ?

Je n'aime pas du tout **La Malédiction Finale**. Le dénouement est l'un des plus désastreux que l'on ait jamais mis en boîte ! Sam Neill constitue son unique point positif. Non, je n'ai pas pensé à lui par rapport à **La Malédiction Finale**. Je me suis souvenu de sa présence dans **Jurassic Park** où, un peu rude mais gentil, il arrache les mâchoires des dinosaures. Dans le privé, Sam est quelqu'un de bon, de très chaleureux. Cela transpire à l'écran. Mais j'avais envie de dérouter le public en lui confiant le rôle de quelqu'un qui semble symboliser la bonté et la stabilité mentale. Qui semble seulement, car son personnage, William Weir, s'avère complètement et irrémédiablement cinglé ! Impossible de prévoir son comportement.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

*Le titre français de **Event Horizon** n'étant pas fixé à ce jour, nous utilisons l'original.*

actualité cinéma
sortie le 24 septembre

Dans le métro de New York, un insecte mutant qui se donne une silhouette humaine.

MIMIC

réalisateur entomologiste

GUILLERMO DEL TORO

Né en 1964 à Guadalajara, une ville du Mexique, Guillermo del Toro est un passionné de fantastique. Un vrai de vrai qui connaît tout du genre. Son apprentissage, il le fait dans l'atelier de maquillage de Dick Smith, une référence des effets spéciaux par qui passent notamment L'EXORCISTE, SCANNERS, AU-DELÀ DU RÉEL et AMADEUS. Fort de cette expérience, Guillermo del Toro revient au Mexique. A son tour, il ouvre un atelier de maquillage. Il prend ainsi en charge les effets spéciaux d'une demi-douzaine de films tout en réalisant ses propres courts métrages. Fantastiques bien sûr. Il passe la vitesse supérieure avec le toujours inédit CRONOS, une singulière histoire de vampires. Cette production microscopique obtient une rafale de prix, de distinctions et établit la réputation de Guillermo del Toro. Lui seul pouvait mettre des cafards géants en scène sans sombrer dans le comique involontaire...

Comment êtes-vous passé de *Cronos*, une minuscule production mexicaine, à *Mimic*, un film américain au budget d'une trentaine de millions de dollars ?

Après **Cronos**, j'ai essayé de développer plusieurs projets. Tous ont échoué, que ce soit au Mexique ou aux Etats-Unis. Après deux ans et demi de galère, voire trois, j'ai recontacté la firme *Miramax* qui voulait distribuer **Cronos**. Ses patrons aimaient le film, mais le considéraient comme trop ancré dans l'horreur et le fantastique pour toucher un large public. Depuis, *Miramax* a fondé *Dimension*, une antenne justement spécialisée dans le cinéma populaire. **Cronos** est arrivé trop tôt pour eux ! Je suis donc allé voir Harvey Weinsten, son boss. Il m'a demandé ce que j'avais sur le feu. J'ai répondu par cette nouvelle de quelques pages et qui parlait de cafards mutants. Voilà comment tout a démarré. Et dire que **Mimic** ne devait, à l'origine, n'être qu'un court métrage d'une trentaine de minutes intégré à une anthologie produite par *Dimension*, **Light Years** !

Hier, vous tourniez un tout petit film de rien du tout. Aujourd'hui, vous tenez les rênes d'une production nettement mieux achalandée. N'est-ce pas un peu grisant ?

Franchement, le défi le plus important consiste à raconter une histoire de la façon dont elle doit l'être. Je pense que les réalisateurs sont des prêtres et que l'histoire est Dieu ! Il se pose toujours des problèmes lorsque le réalisateur croit dur comme fer qu'il est l'Elu, qu'il peut tout faire. Qu'importe que les ennuis techniques, les problèmes de calendrier et les comédiens casse-pied me heurtent sur un plateau. Tant qu'ils ne heurtent pas l'intégrité du film, je m'en fous ! Qu'importe que ce soit âpre. S'il faut se battre pour protéger l'histoire, je le fais. Que personne ne touche à l'histoire : voilà ce qui prime. Protéger le scénario, c'est comme protéger un bébé. Sur le plateau, c'est mon seul souci.

Le nombre de scénaristes au générique de *Mimic* ne défie pas tout à fait l'entendement, mais quand même.... Pourquoi tout ce monde ?

La nouvelle de Donald A. Wollheim ne dépasse pas quatre pages. C'est très court et d'autant plus difficile d'en extraire un scénario qui se tienne. Il faut donc imaginer de nouveaux protagonistes, de nouvelles situations et donner à l'ensemble une certaine fluidité. **Mimic** m'a ainsi offert de mieux comprendre l'écriture d'un scénario tant il se différencie de **Cronos**. **Cronos** se concentre sur les personnages tandis que **Mimic** s'établit sur le déroulement de l'intrigue. **Cronos** tient donc de la pièce de théâtre intimiste animée par trois ou quatre personnages que je pouvais développer selon mon bon vouloir. Sur **Mimic**, j'avais un plus large éventail de rôles et une histoire qui passait d'un endroit à l'autre. Deux exercices très différents. Travailler sur ce scénario m'a beaucoup appris. Surtout que son écriture fut aussi longue que complexe. Après que Matthew Robbins et moi avons rédigé le scénario original, John Sayles *(1)* est intervenu à ma demande. Il n'est pas crédité au générique parce que ce n'est ni de mon ressort, ni de celui des autres scénaristes. C'est la Guilde Américaine des Scénaristes, une sorte de syndicat, qui décide. Dommage car John a accompli un merveilleux travail. Il a simplifié l'intrigue, nous a aidé à mieux dépeindre les personnages, à leur conférer davantage d'étoffe. Pas encore satisfait, j'ai ensuite demandé à Steven Soderbergh *(2)* de s'y atteler à son tour. Je cherchais quelqu'un ayant le sens des dialogues. Il s'avère qu'il n'a pas vraiment pondu ce que j'attendais de lui. C'était même radicalement différent, en contraste avec mon approche du film. Très étrange vraiment. Cela aurait pu donner un autre **Mimic**. Certainement pas le mien. Je n'ai rien utilisé de sa version du scénario et la Guilde des Scénaristes n'a pas retenu sa signature au générique. ■ ■ ■

Susan Tyler (Mira Sorvino) : quand le remède cause autant de dégâts que le mal...

MIMIC

■ ■ ■ *Mimic* ne serait-il pas une réactualisation des bons vieux films de monstre des années 50, avec ces araignées, ces fourmis, ces mantes religieuses géantes qui enquiquinaient les hommes ?

Absolument. J'ai suivi le modèle des films de science-fiction et d'horreur des années 50. La structure du scénario en est très proche, la trame également. Je revendique cette source d'inspiration. Le film de l'époque à m'avoir le plus influencé reste **Les Monstres Attaquent la Ville** où des fourmis géantes atomiques menacent une grande cité américaine. Si je me réfère tant à ce classique, c'est qu'il aborde le thème des mutations animales de manière très sérieuse, qu'il l'installe dans un environnement urbain. **Mimic** ne s'écarte pas de son modèle. **Les Monstres Attaquent la Ville** est un film que j'adore.

Est-ce parce que vous vénérez des classiques comme *Les Monstres Attaquent la Ville* que vous vous sentez obligé d'obéir à certaines règles ? A des clichés pour parler franchement...

J'aime particulièrement utiliser les poncifs d'un genre pour les transformer légèrement. Une «bible» des codes et tabous du cinéma fantastique et d'horreur interdit, depuis une dizaine d'années, de tuer à l'écran les personnes âgées, les enfants et les chiens. Eh bien, je fais en sorte de régler leur compte à ces catégories jusque là épargnées par les scénaristes et réalisateurs. Dans les vieux films de genre, comme **Les Monstres Attaquent la Ville** justement, il y a inévitablement une séquence où la créature agresse une jeune et jolie femme d'une manière ouvertement sexuelle. Moi, j'ai préféré pratiquer le même type d'agression, mais contre un homme. Une autre règle veut que les monstres ne laissent

Un flic mal embouché (Charles S. Dutton) dans l'antre de la folie.

*Susan Tyler : un rôle très physique pour l'oscarisée de **Maudite Aphrodite**.*

jamais de trace de leur passage dans le monde des humains. Dans **Mimic**, j'ai violé cette loi en employant les grands moyens. Les mutants laissent après eux quantité d'excréments. Je n'ai jamais vu un film japonais qui explique où Godzilla peut bien faire ses besoins. Je tenais à ce que mes créatures laissent partout des souvenirs de leur intrusion. Dans le métro, sur les murs... Ce sont des insectes après tout. Ils ne vont pas aux toilettes. Toutes ces traces suppo-

sent qu'il se passe quelque d'étrange. Ça se déroule ainsi dans la réalité. Dans votre cuisine, vous relevez immédiatement les crottes de rat, les déjections de cafards. Dans **Mimic**, c'est du pareil au même ! C'est ma façon télégraphique de dire aux spectateurs que quelque chose ne tourne pas rond. Oui, j'aime m'amuser avec les clichés. Je pratiquais déjà cet exercice dans **Cronos**, où j'ai repris les règles sacro-saintes des films de vampires pour les métamorphoser. Les vampires, par exemple, y boivent du sang. Mais pas nécessairement celui des vierges. Reste que **Cronos** demeure un film de vampires. Il obéit à toutes les conventions du genre. A sa façon. A l'image de **Mimic** qui se cale dans le moule des films de monstre des années 50. Mais à sa façon également !

Les monstres de *Mimic* sont impressionnants. Mais ils auraient tout aussi bien pu sombrer dans le ridicule. Ils partent d'un concept assez risqué graphiquement parlant...

J'en ai toujours été conscient. Je n'ai pas pris de risque en les laissant la plupart du temps dans l'ombre. C'est également pour cette raison qu'ils se déplacent si vite. Vous avez à peine le temps de les distinguer. Les mutants de **Mimic** relèvent davantage de la créature furtive que du monstre qui se plante là pour qu'on le voit bien. Dans chacune de leur scène, j'ai demandé au chef d'opérateur d'aménager un espace sombre pour qu'ils s'y glissent. Les insectes n'aiment pas la lumière. Et je voulais que le spectateur puisse projeter sa propre peur dans cet espace. Il n'existe pas de meilleure peur que celle générée par le public en collaboration avec le réalisateur. Selon moi, l'horreur est une question de contexte. Si vous donnez aux gens le bon contexte, il remplira la case qui lui est fournie par ses propres terreurs. De plus, je me suis appliqué à ce que les mutants soient difficilement discernables. On les voit généralement à travers des vitres sales, dans la pénombre... J'espère que mes trucs contribuent efficacement à leur donner de l'authenticité. J'aime que les gens ne puissent mettre en cause leur existence. Pendant un peu plus d'une heure trente du moins !

opinion

LA TRADITION CAMARADE !

Un générique à la **Seven** donne le ton. Le ton sombre de ce pur film de monstre dans la tradition du genre. Hier, c'était l'atome qui métamorphosait une petite araignée velue en énorme araignée velue. Aujourd'hui, ce sont les manipulations génétiques. A part ça, rien n'a vraiment changé. Et les changements trop radicaux, Guillermo del Toro n'y tient pas particulièrement. Juste quelques petits réaménagements, quelques idées un peu tordues dont l'ironie n'échappera pas aux amateurs du genre. Guillermo del Toro choisit donc de raconter sur un mode classique une histoire qui ne l'est pas moins.

Scientifique new-yorkaise, Susan Tyler met fin à une invasion de cafards porteurs d'un virus. Le mal, elle le tue par ce qu'elle croie être un remède définitif. Par un insecte de sa confection, un prédateur génétiquement trafiqué pour nuire aux diffuseurs d'une maladie grave qui risque encore de se répandre dans les rues lugubres de New York. Conçue pour s'éteindre une fois accompli le travail de nettoyage des combles de la ville, l'espèce mutante survit. Et se développe silencieusement, insidieusement. Elle grossit même de façon alarmante et développe à une cadence hallucinante sa faculté de mimétisme. Les monstres atteignent désormais la taille d'un homme. Repliées, leurs ailes leur permettent de se fondre dans la pénombre de la cité. Les monstres ressemblent à des hommes qu'ils peuvent approcher sans inspirer la terreur. La Marie Curie des films de monstre et son mari, le Dr. Peter Mann, ne découvrent que tardivement le bébé qui n'aurait jamais dû naître. Aux tréfonds du métro new-yorkais, dans une zone désaffectée, ils s'aperçoivent que le cauchemar a déjà commencé. Que les insectes mutants constituent une sérieuse menace. A eux de la détruire avant qu'ils ne se servent de la surface comme d'un garde-manger...

Dans le scénario de **Mimic**, l'originalité n'a pas sa place. Du moins dans le déroulement très prévisible du récit, dans l'inévitable sacrifice du plus robuste, la montée progressive de la tension et la découverte d'horribles cocons. **Mimic** serait-il alors d'une banalité sans nom ? Il le serait si Guillermo del Toro ne mettait pas autant de cœur à l'ouvrage, d'énergie dans sa réalisation et de soin à filmer des effets spéciaux très réussis. Son **Mimic**, il le tient à bout de bras parce qu'il aime ça. Parce qu'il prend les choses très au sérieux. Ses monstres notamment, assez terrifiants, surtout lorsqu'il les montre dans des tableaux antédiluviens hérités des **Frankenstein** des années 30. Du gothique authentique, vieux comme le monde, qui jouxte des effets spéciaux ultra-sophistiqués. Un mariage réussi de l'ancien et du moderne. Bien sûr, telle scène de siège d'un wagon rappelle **Les Oiseaux** ou **La Nuit des Morts-vivants**. Telle autre évoque le premier **Alien**. Telles autres vont chercher du côté de séries B (**C.H.U.D.** essentiellement, mais également un très glauque **Métro de la Mort**) et d'un classique oublié (**Les Monstres de l'Espace**). Des figures imposées par le cahier des charges d'un genre. Guillermo del Toro obéit à ces règles. Non pas parce qu'on l'exhorte d'obéir. Il y obéit parce qu'une fois de plus, il adore ça. Parce qu'il jubile à l'idée d'enfermer trois personnes dans un lieu clos et de déployer tout autour des nuées de monstres ailés. Parce qu'il parvient également à donner à **Mimic** des allures de conte de fées morbide, à soigner des atmosphères poisseuses, à disséquer des cadavres de mutants. Il se fait plaisir. Du même coup, il nous fait plaisir.

M.T.

USA, 1996. Réal.: Guillermo del Toro. Scén.: Guillermo del Toro, Matthew Robbins, John Sayles, Matthew Greenberg, Steven Soderbergh d'après une nouvelle de Donald A. Wollheim. Dir. Phot.: Dan Laustsen. Mus.: Marco Beltrami. SPFX : Rob Bottin, Ty Ruben Ellingson & Rick Lazzarini (maquillages) & Brian M. Jennings (optiques). Prod.: Bob Weinstein, B.J. Rack & Ole Bornedal pour Dimension Films. Int.: Mira Sorvino, Jeremy Northam, Josh Brolin, Charles S. Dutton, Giancarlo Giannini... Dur.: 1 h 42. Dist.: BAC Films. Sortie le 24 septembre 1997.

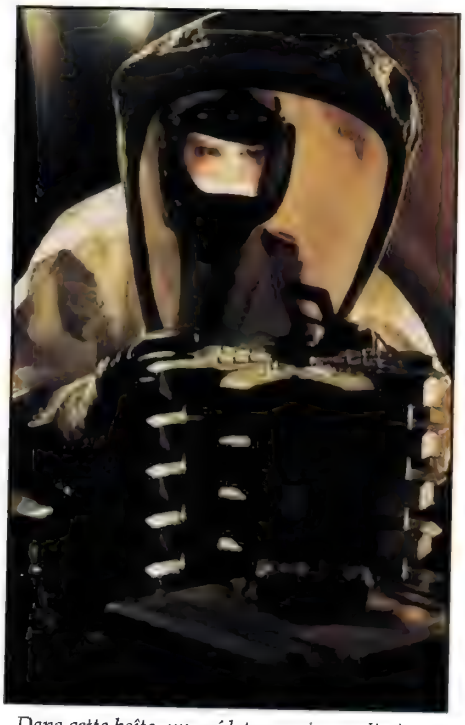
Les créatures mutantes en tenue de camouflage et au naturel : une stratégie de chasse plus efficace que celle du caméléon...

Aboutir aux monstres qui se promènent aujourd'hui dans *Mimic* n'a pas dû être reposant. Expliquez-nous comment vous avez procédé ?

La création des mutants nous a demandé près d'un an et demi de travail constant. Nous avions toujours en tête les origines naturelles de ces monstres. Il ne s'agissait pas d'aboutir à une créature délirante comme celles des films japonais, comme les bestioles qui pullulent dans les **Godzilla**. A dire vrai, je ne voulais pas d'un monstre, mais d'une créature. Je tenais à ce concept d'une créature qui ressemble réellement à un insecte géant plutôt qu'à une chose à deux queues qui crache du feu. Je désirais donc une approche relativement réaliste des mutants. Tous les designers qui se sont succédé sur le projet ont attentivement étudié l'anatomie des insectes. Tant de l'extérieur que de l'intérieur, afin que les créatures soient aussi fonctionnelles et réalistes que possible. Dès que nous avions un doute sur une texture, une couleur ou une forme, nous sortions nos ouvrages d'entomologie. Nous voulions que nos «monstres» ressemblent à de véritables insectes, nous ne voulions rien inventer. Je crois sincèrement qu'il s'agit là de la clef de leur réussite. Je tenais également à ce que ces créatures exercent une certaine fascination. Que ce ne soient pas uniquement des choses hideuses, dégoulinantes de matières nauséabondes.

Peut-on parler de conception «National Geographic» des créatures mutantes ?

Oui, dans le sens où nous avons tenu à refléter une réalité, à nous imposer une approche de documentariste. Même dans la mise en scène des effets spéciaux, je me suis fermement attaché à cette rigueur scientifique. Lorsque nous filmions les effets infographiques, j'essayais de remplir l'écran de scories, d'imperfections, afin que les images ne soient pas parfaites, pas lisses et propres. Je demandais à l'opérateur, par exemple, de rajouter une goutte d'eau sur la lentille de la caméra. Quand vous suivez un animal dans la jungle, vous n'avez pas des images aussi jolies que si vous filmiez paisiblement votre matou dans le salon. La caméra tremble, de l'eau et de la boue éclaboussent l'objectif, le point n'est pas toujours parfaitement fait sur la bête... J'ai repris dans **Mimic** toutes ces scories propres aux documentaires.



Dans cette boîte, un prédateur qui ne se limitera pas à l'extermination des cafards.

Le New York que vous dépeignez est, selon le scénario, situé dans le futur. Pourtant, il n'en a pas vraiment l'air...

J'ai tenté d'apporter à l'esthétique de **Mimic** le sentiment d'un New York hors du temps. Un New York qui soit à la fois futuriste et qui fasse penser au XIIIème siècle. D'où ce climat un peu obscur, ces éléments gothiques et médiévaux dans l'architecture, les décors et les éclairages. Je voulais que les spectateurs se sentent comme dans un donjon. Peut-être avez-vous remarqué que nous avons systématiquement gommé tout détail et accessoire high tech. Dans **Mimic**, personne ne tapote sur un clavier de *Macintosh*. Personne ne regarde de belles simulations infographiques sur un écran d'ordinateur. Tout est «low tech», d'une autre époque. Quand les personnages affrontent les monstres, c'est avec leurs mains. Avec leur intelligence, leurs tripes. A travers ce New York intemporel, j'ai également tenu à installer un climat qui évoque certains contes de fées un peu lugubres. Le gamin et son père cordonnier y participent aussi.

Parmi les comédiens, on ne peut être que surpris de voir Giancarlo Giannini, l'un des piliers de la comédie italienne. Comment s'est-il retrouvé dans un film fantastique américain ?

Au début, j'ai proposé le rôle à Frederico Luppi, l'un des interprètes principaux de **Cronos**. Malheureusement, j'avais peu avant présenté Frederico à John Sayles et ce dernier l'a immédiatement engagé sur son film. Indisponible, il a regretté de ne pouvoir accepter ma proposition. Très bien pour John, dommage pour moi. Il me fallait donc trouver quelqu'un qui ait un certain âge comme lui, qui ait la même énergie. Celle d'un vieux lion ! Un comédien toujours beau et séduisant malgré quelques décades au compteur. Je me suis souvenu de Giancarlo Giannini dans les comé- ■■■

MIMIC

*Atmosphère, atmosphère... **Mimic** a aussi une gueule d'atmosphère !*

dies grinçantes de Lina Wertmüller, de ses yeux fous, de son très expressif regard. Ce fut un plaisir de travailler avec lui, bien qu'il n'était pas vraiment conscient de la patience que nécessitent les effets spéciaux.

Le tournage de *Mimic* a-t-il été difficile ?

Très difficile. Il fallait continuellement refaire les mêmes prises. Des dizaines de fois parfois, sous différents angles, avec les mêmes marques afin que les effets spéciaux optiques puissent être intégrés au mieux à l'image. Les comédiens devaient réagir en fonction d'un monstre qu'ils ne voyaient pas, que des ordinateurs allaient ensuite créer. Cela demande beaucoup de précision aux interprètes. Ils ont tourné dans de grands espaces vides ou, à l'opposé, dans des espaces clos, claustrophobiques. Dans le métro, dans de petites boîtes, dans des tubes remplis de poussière toxique. **Mimic**, ça n'a pas été des vacances pour les acteurs.

Vous vous oubliez dans l'histoire...

Les séquences qui m'ont été le plus pénibles à réaliser sont celles où il ne se passe rien. Les scènes où l'atmosphère prime. Quand un cadre vide, ténébreux, doit effrayer le public. Difficile de calibrer des instants pareils, de mesurer leur impact auprès des gens. On n'en connaît jamais le résultat à l'avance. Contrairement à beaucoup de réalisateurs, je porte cependant une affection toute particulière aux effets spéciaux, aux marionnettes, aux marionnettistes. Assister à la naissance d'une créature est hautement jouissif, voir des câbles et des prothèses de latex donner l'illusion de la vie me remplit de bonheur !

Est-ce parce que Sigourney Weaver continue de botter le cul aux aliens que vous avez demandé à Mira Sorvino de lui emboîter le pas dans *Mimic* ?

Pas forcément. Les femmes m'intéressent, voilà tout. Une comédienne occupait déjà l'un des deux rôles principaux de **Cronos**. Je pense que les personnages féminins développent une intelligence intuitive qui passerait mal chez un homme. Le public se connecte très bien sur les héroïnes. Elles gagnent immédiatement sa sympathie. Mira Sorvino incarne une femme très différente de l'archétype Sigourney Weaver dans les **Alien**. Sigourney Weaver ne s'y impose pas en tant que femme, mais en tant que femme-homme. Elle fonctionne sur les deux registres. Elle est d'ailleurs grande, bâtie comme un type et extermine les extraterrestres avec une grosse pétoire très phallique. Rien à voir avec Mira Sorvino dans **Mimic**. Mira incarne un personnage plus vulnérable, plus humain. Elle utilise son cerveau pour résoudre les problèmes. Pas des armes. Dans **Mimic**, Mira révèle une facette de son talent qu'elle n'avait encore jamais montrée.

Peter Mann (Jeremy Northam) : le chevalier servant de Susan Tyler.

Son personnage porte une grande part de responsabilité dans la mutation des insectes. En faisant le bien, elle sème les germes du mal...

Cette culpabilité m'a motivé dès l'écriture du scénario. Dans une histoire trempée dans la mythologie Frankenstein, le personnage de Mira Sorvino, Susan Tyler, devait être «gris» et pas tout blanc. Dans la majorité des films américains, les héros sont moralement irréprochables et vont, la conscience tranquille, arranger les choses. Ici, l'héroïne est en partie responsable de la mutation des insectes. Susan Tyler est mon Docteur Frankenstein. J'espère que le personnage ne sera pas perçu comme l'habituelle scientifique névrotique, les yeux littéralement vissés au microscope. J'ai tout fait pour «normaliser» Susan Tyler. On la suit ainsi hors du laboratoire. Elle vit dans le privé, se prête à un test de grossesse, parle de l'entomologie à des enfants. La façon dont elle combine sa vie privée et sa vie professionnelle contribue à la rendre plus accessible, plus humaine.

N'êtes-vous pas un rien complaisant dans la description de l'agonie de certains de vos protagonistes ? Vous les tuez au terme d'un véritable chemin de croix...

Merci de le faire remarquer. J'aime l'idée de torturer des personnages dans une fiction. De prendre ce couple de yuppies et de les conduire tout droit en enfer. J'aime à ce que le public associe la douleur physique à un processus de salut de l'âme. Selon moi, les protagonistes de **Mimic** s'en sortent à travers la peine, la souffrance. Surtout le personnage de flic interprété par Charles S. Dutton. Il symbolise ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit humain. Ça ne me dérange pas de soumettre mes protagonistes à des épreuves terribles, car celles-ci les rapprochent. Le confort et le bien-être éloignent les gens les uns des autres. La douleur les rassemble. Oui, j'aime torturer mes personnages. Je le dois sans doute à mon éducation catholique. Le Mexique est un pays religieusement très fervent. D'ailleurs, les symboles catholiques abondent dans **Mimic**. Il y a notamment cette chapelle. Très important pour moi. Mais, tel un peintre qui ne peut expliquer son tableau, je ne peux en expliquer la présence. La foi est quelque chose de très privé, de très personnel.

Comme tout film fantastique qui se respecte, *Mimic* a dû faire son deuil de quelques images gratinées, bien gore...

Nous avons en effet coupé de nombreux plans de sang qui gicle, des plans gore. Sur les quinze minutes qui manquent par rapport au premier montage, il y a également des séquences qui rentrent dans les détails concernant l'origine de l'invasion de cafards, des mutants. Parce que j'avais la conviction que **Mimic** devait maintenir un rythme rapide, j'ai sucré ces passages. Je suis assez brutal avec moi-même. Je ne suis pas le genre de réalisateur qui tombe amoureux d'une image et qui ne veut plus s'en séparer. Une fois franchi le pas de la salle de montage, je ne suis plus le réalisateur : je deviens instantanément l'un des monteurs. Déjà, sur **Cronos**, j'ai ôté près de vingt-cinq minutes. Je ne regrette rien. Dans tous les films, il y a un pourcentage important de plans qui n'atteint jamais l'écran. Vous verrez, dans la version longue sur disque laser, si j'ai eu raison ou pas de me séparer de ces quinze minutes !

Après deux films fantastiques, allez-vous persévérer dans le genre ou changer votre fusil d'épaule ?

Pas question que j'aille tourner une comédie musicale ou un drame conjugal ! Le fantastique est le genre que j'aime le plus. J'espère pouvoir m'y consacrer jusqu'à la fin de mes jours. Je travaille actuellement sur plusieurs projets. Le plus avancé est certainement **Mephisto's Bridge** que produit Martin Scorsese, l'histoire d'un pacte entre un homme et un démon. Je n'en peux plus de regarder ces films supposés être des films d'horreur. Ces films qui ne sont ni drôles ni terrifiants. Qui ne sont rien.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

(1) Pilier du cinéma indépendant américain (**Le Secret de Roan Inish, Lone Star, City of Hope**), John Sayles fut aussi scénariste de films fantastiques, pour Roger Corman notamment. Il a collaboré à **Hurlements, Les Mercenaires de l'Espace, L'Incroyable Alligator** et **Piranhas**.

(2) Ce Steven Soderberg-là est bel et bien le réalisateur de **Sexe, Mensonges et Vidéo** !

L'EFFET CAMÉLÉON

Les monstres constituant les véritables vedettes de MIMIC, normal que les effets spéciaux soient nombreux. Pas n'importe quels effets spéciaux cependant. Ils tiennent autant compte de l'anatomie des insectes que de la capacité des créatures à flanquer la pétoche...

Pas de **Mimic** possible sans monstre ! Des monstres qui nécessitent des gros efforts, deux années de boulot et la participation de pas moins de 80 spécialistes des effets spéciaux. C'est au début 1994 que le premier d'entre eux commet quelques croquis à la demande de Guillermo del Toro. Ty Ruben Ellingson qu'il s'appelle, un concepteur visuel qui collabore notamment à **Jurassic Park**, au lifting de la trilogie **La Guerre des Etoiles**. *«L'idée même de Mimic m'a intrigué»* souligne l'intéressé, dont les premières esquisses défrichent le terrain. Des milliers de coups de crayon après, il refile le bébé à Rick Lazzarini, jeune ténor des maquillages gore et des prothèses monstrueuses. *«Mimic m'a vraiment emballé. Mes collaborateurs et moi n'avions pas simplement à fabriquer un mutant entre l'homme et l'insecte, mais une créature qui se développe en trois temps. Elle apparaît d'abord sous la forme d'une espèce de larve dans un cocon, puis d'une sorte d'adolescent avant d'atteindre sa taille adulte. Ces monstres sont les stars du film»* atteste Lazzarini qui fait forte impression auprès de Guillermo del Toro pour le réalisme de l'éléphant bidon d'**Opération Dumbo Drop** et des grenouilles d'une publicité pour *Budweiser*. Passionné d'effets spéciaux le jour où il découvrit, à huit ans, **La Planète des Singes** à la télévision, le maquilleur abonde dans le sens du réalisateur de **Mimic**. Délirantes, les créatures du film méritent qu'on s'y attache avec le plus grand sérieux scientifique. *«Nous avons commencé par acheter quantité d'ouvrages sur l'entomologie, l'étude des insectes. Nous nous y sommes constamment référé. Ainsi, nos monstres tiennent de plusieurs espèces vivantes. A la mante religieuse, nous avons emprunté les pattes et les griffes que nous avons rendues plus tranchantes, plus aiguisées. A certaines fourmis d'Afrique, nous avons pris des épaisses mandibules très solides placées au niveau de la tête. Pour ce qui est des couleurs, nous nous sommes essentiellement attachés aux teintes des cafards»*.

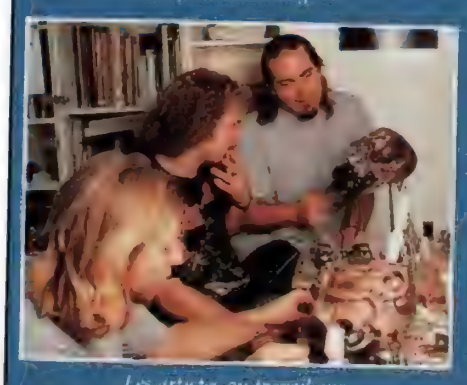
Impliqué dans le projet, alors que celui-ci n'en était encore qu'au stade d'un segment pour l'anthologie avortée **Light Years**, Rick Lazzarini ne laisse rien au hasard. *«Nous nous sommes posés beaucoup de questions, parmi lesquelles celle-ci : les monstres devaient-ils porter des vêtements ? Il n'en était pas question. Les créatures devaient s'auto-suffire. Dans le cas contraire, cela aurait été ridicule»*. Si le maquilleur en titre obtient un monstre décent et réaliste dans son approche de la mutation, Guillermo del Toro n'est pas encore tout à fait satisfait. Selon lui, les insectes géants pourraient s'avérer plus terrifiants encore. Rob Bottin est l'homme de la situation

Magicien-sorcier de **The Thing**, **Total Recall**, **RoboCop** et **Legend**, Rob Bottin planche. *«Sa participation a été des plus bénéfiques. A notre concept des monstres, il n'a fondamentalement rien changé. Il s'est simplement attaché à les rendre plus horribles encore, plus menaçants. Il a ainsi accru la taille et le tranchant des mandibules, des griffes. Il fallait que, dans la réalité, ces créatures suscitent la peur. Il a parfaitement réussi»*. Et Rick Lazzarini de réussir à convaincre Guillermo del Toro que les croquis de Ty Ruben Ellington et Rob Bottin pourront prendre forme devant la caméra à l'aide de méthodes traditionnelles. En partie du moins, grâce à l'animatronique et ses systèmes électroniques qui confèrent aux marionnettes l'illusion de la vie. 23 opérateurs se chargent des opérations sur le plateau et dans l'atelier. A eux de manier au mieux des maquettes aux articulations particulièrement flexibles. *«Je pense sincèrement que nous sommes parvenus à un bon résultat. D'autant plus satisfaisant que par l'intermédiaire de l'animatronique, nous sommes revenus aux racines même du genre. Ça compte de pouvoir dire que nos créatures rentrent dans la tradition des classiques, à l'image des monstres de Frankenstein et d'**Aliens**»*. La postérité jugera

Le poste des effets spéciaux de **Mimic**, il n'y a pas que les marionnettistes de Rick Lazzarini qui l'occupent. Ils en partagent la paternité avec l'équipe de Brian Jennings (**Mortal Kombat**), chargée de la liaison entre les différents départements des trucages et surtout de l'animation infographique. *«Fondamentalement, nous avons utilisé la même combinaison de techniques que **Jurassic Park**, à savoir des marionnettes animatroniques, des modèles réduits et des images de synthèse»*. Un trio gagnant pour Steven Spielberg et, désormais, pour Guillermo del Toro. Et Rick Lazzarini de conclure par l'inévitable petit plaidoyer en faveur des moyens traditionnels d'effets spéciaux. *«Nos marionnettes fonctionnent aussi bien que l'animation sur ordinateur. Nous avons toujours une longueur d'avance sur les trucages optiques car nous détenons naturellement la réponse aux lois de la physique. Nos créatures sont réelles, présentes sous nos yeux et nous les manœuvrons de manière à ce qu'elles se déplacent très rapidement. Bien sûr, nous recourons parfois à quelques astuces photographiques, comme l'accélération de la caméra, pour leur insuffler plus de réalisme»*. Ce réalisme dont font également preuve des images de synthèse seulement un tout petit peu plus volubiles. Dans le cas des monstres ailés, cela convient très bien.

M.T.

L'un des croquis préparatoires de Ty Ruben Ellington



Les artistes au travail sur les meninges des monstres.

Rick Lazzarini : comme Guillermo Del Toro, un passionné.

Un monstre miniature Une mécanique déjà complexe.

L'atelier de Rick Lazzarini : une vraie fourmilière !

Mise en abîme : Castor Troy (Nicolas Cage) en présent et Sean Archer emprisonné dans le corps de Castor Troy ?

VOLTE/FACE

à toute épreuve...

JOHN WOO

Il ne faut jamais enterrer trop vite ses idoles. Parti de Hong Kong avec quelques chefs-d'œuvre dans ses bagages (THE KILLER, LE SYNDICAT DU CRIME, UNE BALLE DANS LA TÊTE, À TOUTE ÉPREUVE), John Woo débarque à Los Angeles et fraie aussitôt avec des personnes peu recommandables, artistiquement parlant. Il lui faudra uniquement deux films (CHASSE À L'HOMME et BROKEN ARROW) pour faire ses classes, cerner le fonctionnement d'Hollywood et les goûts du public américain, délimiter son territoire. Le résultat de ce travail d'approche, à base de patience, de nouvelles expériences et de remises en cause, est cinglant : VOLTE/FACE, film libre et œuvre très personnelle comme l'explique Monsieur Woo.

Il y a beaucoup de métaphores religieuses dans *Volte/Face*. John travolta, scientologue reconnu, vous a-t-il encouragé dans cette voie ?

Non, pas du tout, c'était mon idée. John ne m'a jamais influencé en essayant de m'embobiner dans une quelconque doctrine religieuse. D'ailleurs, je n'ai toujours pas compris ce que représentait exactement la scientologie. Je suis chrétien et j'aime donc inclure des images ou des messages religieux dans mes films, faire en sorte que certaines scènes se déroulent dans une église, qu'il y ait un rapport étroit avec la religion.

Parallèlement, *Volte/Face* possède aussi un certain côté blasphématoire, surtout dans cette scène où Nicolas Cage, déguisé en prêtre, va tripoter la chanteuse d'une chorale !

C'est totalement logique, puisque **Volte/Face** traite du Bien et du Mal et de l'éternel conflit qui les anime. En même temps, je pense que ces deux préceptes sont intimement liés et inséparables. Il n'y a aucun être humain foncièrement bon ou mauvais sur cette planète. Tous les hommes se ressemblent et possèdent chacun ces deux faces, ce qui crée un combat interminable en chaque personne. C'est un thème qui se rapproche de celui de **The Killer**. C'est d'ailleurs pour cette raison que je m'en suis remis à un style de mise en scène très similaire. Ces deux films sont tellement proches. Dans l'absolu, les deux personnages de **Volte/Face** sont charmants. Castor Troy, par exemple, qui représente le Mal, n'est pas un vrai pourri. Il éprouve une énorme tendresse pour son frère. Il s'est juré de s'occuper de lui, de le protéger et c'est ce qu'il fait. Dans le fond, aucun des deux personnages de **Volte/Face** n'est véritablement mauvais.

Est-ce le succès de vos deux précédents films américains qui vous a permis d'imposer une durée aussi longue, ce qui est plutôt inhabituel pour un film de la trempe de *Volte/Face* ?

Je pense, car jamais les producteurs ne m'ont fixé de limite sur la durée du film. Ils adoraient l'histoire et m'ont fait totalement confiance. Lorsque nous sommes arrivés en phase de montage, j'ai coupé quelques scènes qui ne s'imposaient pas vraiment afin d'arriver à un métrage de 2h17. Je ne pouvais pas faire mieux. Je suis donc allé voir les producteurs et je leur ai expliqué qu'il m'était impossible de sucrer ne serait-ce qu'une seconde supplémentaire sans qu'il y ait une incidence sur la narration de l'histoire. Même si une durée aussi longue peut être un handicap pour ce genre de film, par rapport à ses éventuelles recettes au box-office, ils n'ont jamais insisté pour que je fasse de nouvelles coupes et m'ont donné leur bénédiction pour l'exploitation de cette version.

Le code moral et le sens des responsabilités ont toujours tenu une place importante dans vos films. Contrairement à *The Killer*, où cette idée est assez abstraite, elle est beaucoup plus terre à terre et humaine dans *Volte/Face*. Est-ce dû à un changement qui s'est opéré en vous ?

Mes précédents films jouaient avant tout sur les principes de l'amitié, de la fraternité. **Volte/Face** se concentre bien plus sur la famille, ses valeurs, ce qui est un concept très différent, plus réel. Je voulais que cette histoire soit plus proche encore des hommes, qu'elle soit plus réaliste, plus concrète. C'était une manière de toucher un public plus large sans pour autant changer radicalement de style. **Volte/Face** est en même temps une sorte de parade contre le système Hollywoodien, qui dans la majorité de ses blockbusters ne laisse aucune place aux éléments dramatiques de l'histoire. Si j'avais mis en scène **Volte/Face** d'après la première version du scénario, il aurait ressemblé à un film de science-fiction, un festival d'effets spéciaux à la pointe de la technologie. Mais ça ne m'intéressait pas. Il était hors de question que je réalise un film futuriste, un simple divertissement. Les spectateurs aiment réfléchir. ■■■

Castor Troy et Sean Archer (John Travolta) : une longue course-poursuite à but identitaire.

ressentir quelque chose, se sentir concernés. J'ai donc essayé de changer ma vision de ce genre d'histoire, pour la rendre plus humaine, pour que l'émotion soit prédominante. Je voulais essayer de renouveler le genre. Au début, les producteurs étaient quelque peu réticents, mais plus ils voyaient les rushes, jour après jour, plus j'avais l'impression de les avoir conquis. C'est aussi pour ces mêmes raisons que j'ai choisi John Travolta et Nicolas Cage pour tenir les deux rôles principaux, ainsi que Gina Gershon et Nick Cassavetes : ce sont des gens comme vous et moi, communs, des acteurs auxquels il est très facile de s'identifier. On m'a suggéré Arnold Schwarzenegger pour prendre la place de John Travolta. A elle seule, sa présence dans **Volte/Face** en aurait fait un gros film d'action, exagérément fictif. Je n'aurais très certainement pas pu faire le même film avec Arnold.

Pour vous, la réussite de *Volte/Face* semble donc également reposer sur les épaules de vos deux vedettes...

John Travolta : l'acteur fétiche de John Woo aux Etats-Unis.

La peau du visage de Sean Archer baignant dans le formol : une aubaine pour Castor Troy !

Je leur ai laissé carte blanche, comme je le faisais lorsque je tournais à Hong Kong. Dans la majorité des films d'action américain, lorsque le scénario stipule qu'un personnage doit éprouver de la tristesse, on demande juste à l'acteur correspondant de prendre un air triste. Je pense que c'est parce que les producteurs américains n'arrivent pas à cerner leur public. Ils vous diront toujours que les spectateurs ne veulent pas voir un héros pleurer ou mourir. Je ne pense pas que ce soit vrai. Tout le monde a un cœur et une conscience, même les spectateurs américains ! J'ai donc encouragé Nick Cage et John Travolta à jouer leur rôle en suivant leur instinct, de manière très spontanée. Pour qu'il soit le plus réaliste possible, leur jeu devait venir du cœur. Je n'ai jamais essayé de limiter leur performance. Nicolas et John m'ont proposé énormément d'idées qui ont amplifié les traits de caractère de leurs personnages. Ils ont même changé certaines lignes de dialogue afin d'aller dans ce sens. Surtout Nicolas Cage qui est quelqu'un de très créatif, qui cerne parfaitement son personnage et lui apporte de nombreux éléments qui aident à le rendre encore plus crédible. Lorsque Sean Archer, par exemple, enlève ses bandages pour découvrir qu'il a maintenant l'apparence de son pire ennemi, Nicolas Cage m'a demandé s'il pouvait ajouter plusieurs «Fuck you !» à ses répliques. Je l'ai laissé faire parce que j'ai senti qu'ils étaient nécessaires. Le résultat est très convaincant et donne un sens bien plus important à cette scène.

Vous dites avoir été témoin de nombreux actes de violence lorsque vous étiez

opinion

LE MAGICIEN OSE !

En admettant qu'un film est personnel si, au-delà des thèmes qu'il traite, il agit comme un révélateur de l'état d'esprit de son réalisateur au moment du tournage, alors peut-être que **Volte/Face** est le film le plus personnel de John Woo. D'une beauté fulgurante, la séquence générique montre le méchant terroriste Castor Troy (Nicolas Cage) viser le gentil fils Sean Archer (John Travolta) sur un cheval de bois en compagnie de son garçon. La balle traverse son épaule et se fige dans la tempe de l'enfant. En plaçant d'emblée **Volte/Face** sous le double signe de l'innocence perdue et de l'injustice, John Woo fait allusion à **Chasse à l'Homme** et **Broken Arrow**, ses deux premiers films américains. Passé du rang de star de Hong Kong à celui de yes man hollywoodien supportant le remontage de ses films, le réalisateur raconte en filigrane dans **Volte/Face** son expérience. Toutes les scènes de son film, ou presque, servent non seulement la première lecture de l'histoire de façon admirable, mais revêtent un double sens à peine caché sur ce qu'a dû vivre John Woo depuis son arrivée aux Etats-Unis il y a quatre ans. Il serait trop long de disséquer une par une ces séquences (et d'autre part c'est un exercice très amusant : faites le !), mais sachez quand même que **Volte/Face** s'apparente au mythe du Docteur Jekyll et Mister Hyde où l'un prendrait la place de l'autre et inversement. Dans les personnages de Sean Archer et Castor Troy, il faut bien sûr reconnaître le «bon» et le «mauvais» John Woo, dans le sens artistique du terme. Le «bon» prend la place du «mauvais» et se retrouve en prison, les pieds engoncés dans des bottes, cloué au sol, incapable de bouger, ce qui ressemble fort à la situation du réalisateur avant **Volte/Face**. Dans la peau du «mauvais», le «bon» Woo apprend à survivre en s'adaptant, à remonter la pente, à résister à sa perte d'identité, à se libérer, et enfin à vouloir reprendre sa place. A l'arrivée, le «bon» Woo devient «meilleur» parce qu'il a affronté ses démons.

Parallèlement donc, le «mauvais» Woo devient le «bon». Après sa consternation à la vue de sa nouvelle famille, il découvre un certain confort dans ce rôle de mari et de père modèle, développe un certain sens des responsabilités. Une situation que Woo a connue en arrivant à Hollywood, où il a signé de nombreux contrats pour assurer l'avenir de sa famille sans prendre de précaution sur le respect de ses œuvres. A l'époque, on considéra qu'il s'était suicidé artistiquement. Dans **Volte/Face**, ce «mauvais» Woo veut également reprendre sa place après avoir goûté à la douceur de vivre, ce qui le condamnera à une mort certaine et laissera enfin la place nette au «bon» Woo.

Il y a sans doute de nombreuses autres façons de voir **Volte/Face** (notamment en s'attardant sur le travail phénoménal du traitement par rapport aux conventions hollywoodiennes : ici, on cite le nom des figurants abattus dans les scènes d'action !), mais l'angle humaniste, autobiographique, s'impose sans forcer tant John Woo s'incarne dans les personnages principaux du film, confrontés à des situations qui rentrent en conflit avec leur personnalité. De l'art et de la manière de s'accommoder des événements quels qu'ils soient, sans se renier, sans sombrer dans le cynisme, sans abandonner les buts qu'on s'était fixés, mais tout en mettant de l'eau de son vin, voilà ce que raconte ce blockbuster venu d'ailleurs d'une intelligence intime, d'une sensibilité rare, d'une drôlerie irrésistible, d'une magie parvenue à maturité.

Vincent GUIGNEBERT

Face Off, USA, 1997. Réal. : John Woo. Scén. : Mike Werb & Michael Colleary. Dir. Phot. : Oliver Wood. Mus. : Alex North & Hans Zimmer. Prod. : David Permut, Barrie Osborne, Terence Chang & Christopher Godsick pour Touchstone Pictures/Paramount Pictures/Douglas/Reuther/WCG Entertainment. Int. : John Travolta, Nicolas Cage, Joan Allen, Gina Gershon, Alessandro Nivola, Dominique Swain, Nick Cassavetes, Dan Gauthier, Harve Presnell, Colm Feore. Durée : 1 h 50. Sortie le 10 septembre 1997.

enfant. Peut-on dire que le personnage du fils de Castor Troy soit donc un reflet de vous-même ?

Sûrement, parce qu'il représente la solitude. Sa vie est marquée par des évènements tragiques. Il représente aussi ce qui unit une famille. C'est un concept qui est très important pour moi. Avec Nicolas Cage, nous avons longuement travaillé ce personnage, de manière à ce qu'il soit plus intéressant, marquant, que sa place au sein de l'histoire soit plus importante, d'un point de vue scénaristique. C'est une manière pour moi de montrer que cette idée de famille est présente de part et d'autre de la ligne qui sépare le Bien du Mal. De manière similaire, je me sens aussi très lié au personnage de John travolta, partagé entre son travail et son foyer.

A la fin du film, le fils de Castor Troy est recueilli par la famille de Sean Archer. Est-ce une manière de symboliser votre adoption au sein du système Hollywoodien ?

Oui, c'est en quelque sorte ma famille américaine...

Mais ça n'est pas votre propre fin ?

Non, celle-ci était dans le scénario. Mais je l'aime bien, même si c'est une fin typique pour un film produit par un gros studio, car je pense que les spectateurs ont envie de revoir cet enfant. C'est une fin qui leur donne de l'espoir. Cet enfant n'a rien à voir avec le milieu dans lequel il a été élevé. Bien au contraire, il symbolise l'innocence, et a donc droit à un futur sain, à ce que quelqu'un s'occupe de lui. Mes héros sont toujours très généreux et tiennent toutes leurs promesses. Cette fin est donc totalement logique, puisque le personnage interprété par John travolta s'engage auprès de sa mère, jouée par Gina Gershon, à le prendre en charge. Ce sont les réactions positives de la projection-test qui nous ont convaincus de conserver cette fin. C'est vrai qu'elle ressemble à un happy end classique, mais elle n'en est pas pour autant gratuite, puisqu'elle suit une certaine continuité scénaristique. Elle est tout simplement et purement touchante, optimiste. Ma fin ne ressemblait pas du tout à celle que vous connaissez : lorsque Sean Archer rentre dans son foyer, on ne sait pas vraiment si c'est lui ou non. Il y a ce sentiment de doute qui plane. Mais cette fin aurait été trop ambigüe pour le spectateur, qui aurait alors cru avoir assisté à un énorme mensonge de plus de deux heures. Et c'est le film dans son intégralité qui serait devenu bancal et incohérent.

Castor Troy : un dangereux terroriste responsable de la mort du fils de Sean Archer.

Nicolas Cage : l'art de se fondre dans l'univers de John Woo.

***Volte/Face* est votre troisième film américain. Quelles différences y a-t-il entre celui-ci et les deux précédents ?**

C'est la première fois, depuis que je tourne aux Etats-Unis, que j'ai pu travailler en étroite collaboration avec toute l'équipe du film, que ce soient les acteurs ou le scénariste. Je n'étais pas là uniquement pour donner ma vision de l'histoire, mais aussi pour la faire progresser. Sur **Volte/Face**, j'ai pu utiliser les mêmes méthodes de travail que j'employais à Hong Kong. Mais je me sentais plus confiant à Hong Kong, c'est la seule différence. Si un problème survenait durant le tournage, je ne m'en occupais pas afin de ne pas perturber ma concentration. Aux Etats-Unis, je me sens bien plus concerné, et j'essaye de tout superviser, parce que je ne connais pas les gens avec qui je collabore. J'ai vraiment perdu un peu de ma confiance. Je suis plus nerveux, plus angoissé. Il faut dire que j'avais quand même une entreprise de 90 millions de dollars qui reposait sur mes épaules !

Propos recueillis par **Julien CARBON**
(Traduction : **Damien GRANGER**)

(Lire également interview de John Woo et critique dans *Impact* 69).

actualité vidéo

Les mondes fantastiques de TSUI HARK

Longtemps invisible chez nous, l'œuvre de Tsui Hark est enfin révélée pleinement cette année au public français. Il était temps ! En visionnant les films du maître de Hong Kong, qui sortent actuellement chez H.K Vidéo, on s'apercevra que la trajectoire de cette homme-orchestre insaisissable et brillant s'arrime très fermement dans le Fantastique, son genre de prédilection. Un genre qu'il bouleverse de fond en comble en revisitant les légendes classiques de l'Empire du Milieu. Découverte en cinq films majeurs...

Butterfly Murders : une guerrière confrontée à un essaim de papillons tueurs...

premiers pas : BUTTERFLY MURDERS

C'est en 1979 que Tsui signe son premier long métrage : **Butterfly Murders**. Tout juste sorti de deux années intenses à la télévision, Tsui Hark, qui vient d'avoir vingt-huit ans, est déjà considéré comme une sorte d'extraterrestre dans la production hong kongaise, un rebelle qui déchaîne les passions. Aux côtés d'autres «jeunes turcs» comme Ann Hui ou Yim Ho, qui vont former ce que l'on appellera la Nouvelle Vague de Hong Kong, Tsui a tourné quelques séries révolutionnaires et vient de terminer un feuilleton en costumes pour le petit écran : ***Golden Dagger Romance***, serial marbré inspiré d'un ouvrage de Gu Long, dont personne ne sait vraiment quoi penser. En s'emparant des intrigues de cour et des joutes entre écoles rivales chères au romancier, Tsui a en effet construit une aventure quasiment surréaliste, un «whodunit» déviant où les personnages changent de visage d'un épisode à l'autre, au mépris de toute logique. Génie pour les uns, anarchiste sulfureux pour les autres, Tsui se voit donc proposer **Butterfly Murders**, au moment même où son contrat pour la télévision touche à sa fin. Le film, d'une richesse thématique étonnante, brasse les influences chinoises avec quelques éléments issus du fantastique occidental, formant un cocktail détonnant que Tsui peaufinera au fil des ans. Vaguement inspiré d'un roman de Gu Long, «The vampire maid», **Butterfly Murders**, que l'on pourrait définir comme un film d'arts martiaux en costumes, jette un groupe d'aventuriers échappés de *Donjons et Dragons* (un lettré, un paladin, une guerrière habile) dans une forteresse étrange et pourrissante. Tout en tentant de résoudre une histoire de meurtres très alambiquée, nos héros subissent l'assaut d'une armée de papillons tueurs !

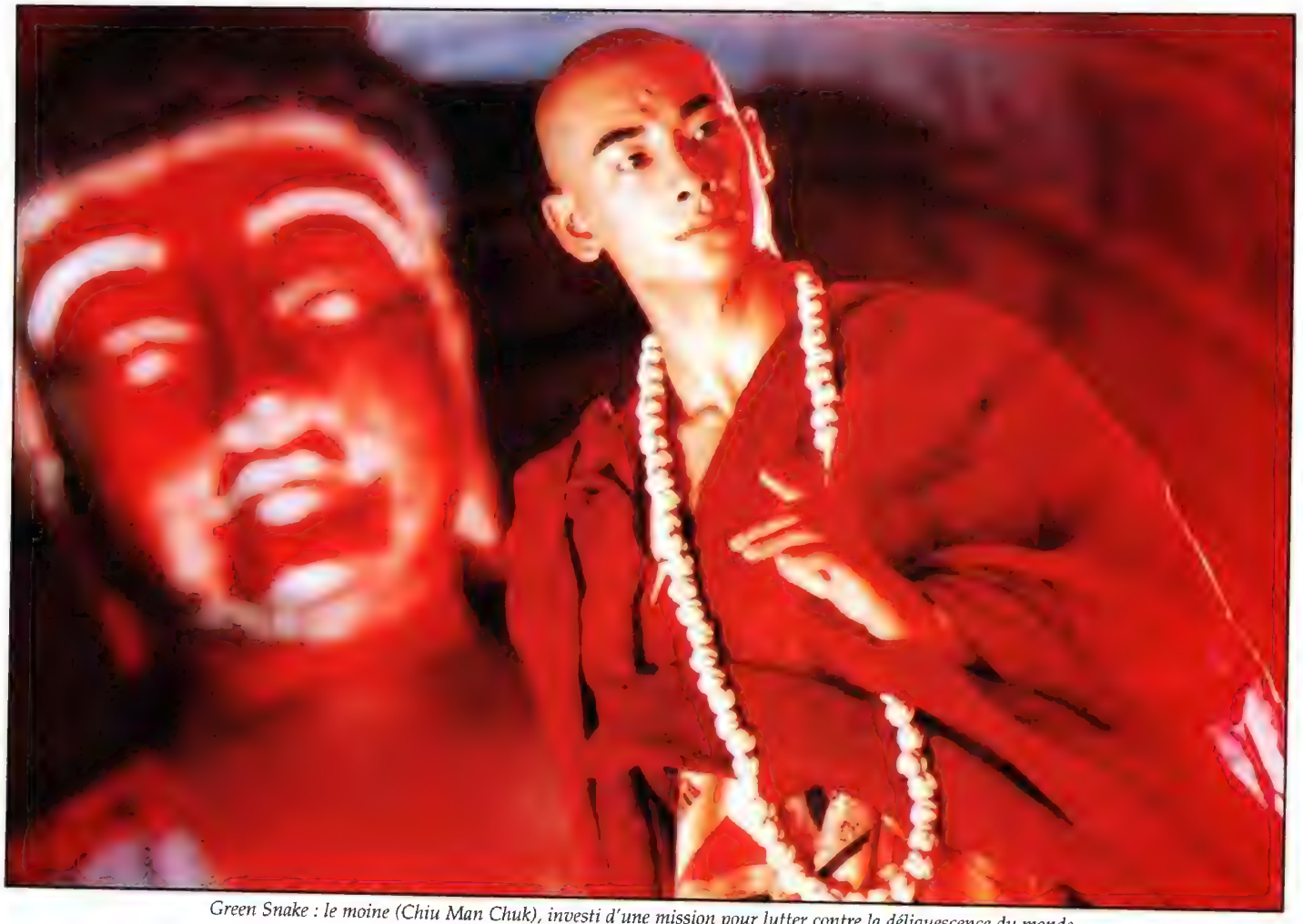
***Butterfly Murders** : une enquête médiévale et fantastique pour le premier film de Tsui Hark.*

Souvent imparfait, bizarre et disjoncté, le film est en fait conçu par Tsui comme une sorte de manifeste, celui d'une Nouvelle Vague qui met à mal un héritage cinématographique moribond. Il le souligne d'ailleurs très clairement dans l'une de ses déclarations de l'époque : «*Les films d'arts martiaux tels que nous les avons connus jusqu'à présent sont très limités dans leur forme. Mais l'intégration progressive dans ce genre d'éléments fantastiques permet de tordre la tradition à peu près comme on le veut. L'histoire de **Butterfly Murders** n'est en fait pas si éloignée de celle des **James Bond** : on y trouve une organisation secrète qui espère annexer des territoires en développant une arme terrifiante. Cet élément scénaristique «étranger» parmi d'autres permet de s'éloigner de tous les stéréotypes du film de chevalerie chinoise, et peut-être, si nous avons réussi notre affaire, de lui ouvrir de nouvelles perspectives*».

Très ambitieux, **Butterfly Murders** atteint son but, même si Tsui, à force de vouloir embrasser des thématiques opposées, a parfois du mal à tout étreindre. Le film sera quoiqu'il en soit refusé par le public local, qui ne comprend rien à cette remise en cause des codes narratifs confortables d'un genre bien établi. En utilisant le Fantastique comme outil d'une vraie révolution filmique, Tsui livrait pourtant là une œuvre essentielle, devenue aujourd'hui un classique. Un pamphlet glacé et pervers, souvent brouillon, qui sonnait le glas d'une époque. Une date. Celle de l'apparition d'un maître.

un cœur battant : HISTOIRES DE CANNIBALES

Assez peu échaudé par l'échec commercial de **Butterfly Murders**, Tsui Hark enchaîne, toujours en 1980, sur un nouveau projet, plus fou encore que son premier opus. Ce second long métrage découle de la passion de Tsui pour un classique de la littérature chinoise moderne, «Le journal d'un fou» de Lü Xün, qu'il songe un temps à adapter littéralement. En explorant



Green Snake : le moine (Chiu Man Chuk), investi d'une mission pour lutter contre la déliquescence du monde.

en profondeur cette histoire d'un homme persuadé que les gens qui l'entourent sont des cannibales, Tsui s'attaque à une première version du script, ajoute des touches d'humour noir particulièrement éprouvantes, qu'il tente de contrebalancer par des dialogues sentencieux, censés faire passer une pilule au goût de plus en plus amer. Le résultat s'appelle **Histoires de Cannibales** (**We're Going to Eat you** en VO), un film complètement frappé qui fait se télescoper des scènes de kung fu classiques (et avouons-le plutôt anecdotiques) avec des séquences gore d'un mauvais goût achevé. Le scénario définitif, en roue libre, conte la découverte par un aventurier courageux (?) d'un village de dégénérés cannibales, qui n'ont pour seule occupation que de se dévorer les uns les autres, pimentant l'ordinaire avec un ragoût de voyageur égaré !

Flirtant souvent avec le «n'importe quoi», mais porté par une méchanceté roborative, **Histoires de Cannibales** emporte surtout l'adhésion grâce à un casting véritablement dantesque, qui assemble des vieillards patibulaires, un acromégale travesti vraiment terrifiant et des seconds couteaux du kung fu qui se demandent visiblement ce qu'ils font là ! Entre deux séquences de castagne parodiques, visiblement

***Histoires de Cannibales** : le final givré d'un film qui ne l'est pas moins.*

***Green Snake** : Serpent Vert (Maggie Cheung), une créature en quête de sentiments humains.*

là pour fouler au pied le conformisme des productions populaires de l'époque, Tsui montre ses crétins tailler dans la chair avec jubilation, sans autre but que de choquer un public de plus en plus rétif à son cinéma. Incroyable ! Crime de lèse-majesté ultime, le vétéran Sai Gwa Pao, interprète légendaire du disciple favori de Wong Fei Hung, le plus grand héros martial du cinéma de Hong Kong, apparaît même brièvement pour avouer qu'il a bouffé son maître !

Mais de ce film anar définitif, on retiendra peut-être avant tout un final délirant, dans lequel une jeune fille tend un cœur battant vers le public. «*Geste d'amour*» selon Tsui, insulte au spectateur selon la critique de l'époque, ce plan limite achève alors de classer Tsui Hark comme un grand malade, un potache insolent qui terrorise le bon peuple et les investisseurs. Comme il le confiait quelques années plus tard : «*Après ce film, tout le monde pensait que j'étais un cinglé, un «tueur de producteurs». J'étais devenu comme une action en bourse. Les quelques personnes qui croyaient encore en moi, pariaient que j'allais prendre une autre direction, que je finirais par entrer dans le rang, par signer de bons vieux films confortables pour le public*». Evidemment, ils avaient tort...

les ténèbres de l'âme : GREEN SNAKE

Nous faisons maintenant un bond de treize ans pour retrouver Tsui Hark en 1993 et constater que la situation du maître n'est évidemment plus la même. Le rebelle nihiliste des premières années est devenu l'empereur du cinéma de Hong Kong, l'homme que tout le monde veut suivre. La colère juvénile s'est muée en une sorte de pessimisme désabusé, qui suinte de tous ses films. Tsui, comme les cannibales de son deuxième film, avance désormais masqué. En un peu plus d'une décennie, il a réalisé **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique**, peut-être le plus grand film fantastique chinois de tous les temps, et à la tête de sa compagnie, la *Film Workshop*, il a produit les plus grands talents de la colonie anglaise, de Ching Siu Tung (les **Histoires de Fantômes Chinois**) à John Woo. Revisitant les thèmes majeurs de la culture populaire chinoise, Tsui a ramené le personnage de Wong Fei Hung sur le devant de la scène avec la série des **Once Upon a Time in China** et ranimé le film de chevalerie classique avec les **Swordsman** et **Dragon Inn**. Il pense également à de nouvelles adaptations de classiques majeurs du fantastique chinois, comme «Le roi des singes», un monument sans cesse ajourné, et une version modernisée de «White snake», une légende racontant l'affrontement entre deux femmes serpents et un prêtre bouddhiste courageux, qui a fait l'objet de nombreux opéras et d'une flopée de films.

Pour ce projet qui repose sur des effets spéciaux complexes et nombreux, Tsui pense un temps associer la chanteuse Anita Mui et la star de Chine populaire Gong Li, respectivement dans les rôles de Serpent Vert et Serpent Blanc. Il signe même à la fin des années 80 un script qu'il abandonne finalement à la dernière minute. En ressusci- ■■■

Les mondes fantastiques de TSUI HARK

tant le projet en 1993, Tsui remodèle le scénario avec la grande romancière Li Pik Wah, offre les deux rôles principaux à Maggie Cheung et Wang Tsu Hsien (la fantômette des **Histoires de Fantômes Chinois**) et oriente l'histoire dans une direction totalement inattendue.

Film déterminant dans l'œuvre de Tsui, **Green Snake** détourne totalement l'argument d'origine, pour tracer le portrait d'un univers malade, dévoré par le fanatisme religieux. En se fixant sur le personnage du Serpent Vert (Maggie Cheung, évidemment sublime), Tsui décrit en effet le cheminement vers l'humanité d'une créature reptile : un véritable martyre. Acceptant ses pulsions animales, la femme serpent sera progressivement laminée par les principes religieux d'un moine, protecteur d'un monde en pleine déliquescence. Comme la plupart des grands personnages féminins de Tsui, la femme serpent est à la fois le moteur de l'histoire et une observatrice, détachée du monde, fatalement torturée par une société qui la rejette.

D'une facture souvent déroutante, **Green Snake** s'appuie sur l'esthétique chatoyante de l'opéra chinois, combinant des séquences théâtralisée à l'extrême (dans une scène anthologique, un décor est littéralement démonté en une dizaine de plans) et des scènes d'effets spéciaux cinglés qui présentent des grues géantes en 3-D et des dragons dorés cracheurs de feu sacré. De ce rêve fou et beau émerge ce qui reste peut-être à ce jour comme la plus belle scène de toute l'œuvre de Tsui : la découverte des tourments de l'âme par une fille serpent qui sourit tristement à la folie des hommes, une larme au coin des yeux...

Green Snake : Serpent Vert (Maggie Cheung) tente de séduire un moine très résistant.

les amants papillons : THE LOVERS

Malgré l'insuccès relatif de **Green Snake** auprès du public de Hong Kong, Tsui ne baisse pas sa garde et signe en 1994 **The Lovers**, qui remporte un triomphe aussi monumental qu'inespéré. Une fois encore, il s'appuie ici sur un postulat classique, «Les amants papillons», une sorte de version chinoise de Roméo et Juliette qui, comme «White snake», a inspiré un opéra fabuleux et plusieurs transpositions cinématographiques brillantes. Cette histoire a une valeur très particulière dans la vie de Tsui Hark. Il confie d'ailleurs que lors de son premier rendez-vous amoureux, quand il était encore adolescent, il emmena sa compagne voir une adaptation de cette tragédie grandiose. En revisitant la légende des années plus tard, Tsui signe tout simplement le plus beau film de toute sa carrière. Le scénario, situé dans une Chine moyenâgeuse, décrit la trajectoire d'une jeune fille de bonne famille, étudiant dans une école de garçons. Travestie en joli collégien, la belle tombe rapidement amoureuse d'un de ses condisciples. Mais la famille des deux amants refuse leur union et la bonne société s'offusque, interdisant la passion des enfants purs...

Avec une maîtrise sidérante, Tsui souffle le chaud et le froid, débutant son film comme une comédie tendre, jouant habilement sur l'ambiguïté sexuelle de la situation, avant de lentement s'effriter vers le drame, le cauchemar, pour aboutir à un final qui flirte ouvertement avec le Fantastique. Cette construction étonnante permet à Tsui de fustiger une fois de plus la stupidité de l'autorité, du conformisme. Un parti-pris que symbolise à la perfection le personnage d'un moine, témoin impuissant du drame qui se noue autour de lui. Ce personnage, qui n'a en fait que l'apparence d'un religieux, est un paria, un intellectuel qui s'est exclu lui-même du système. Un homme auquel on a aussi refusé le droit d'aimer et qui, comme la femme serpent de **Green Snake**, regarde l'absurdité de ses contemporains. Il n'y a plus de colère en lui, mais juste une amertume déchirante, une tristesse insondable. Ce personnage, vous l'aurez compris, c'est Tsui Hark, débarrassé des oripeaux du cynisme, qui pour la première fois, tend réellement son cœur aux spectateurs. Et signe un classique instantané. Peut-être le plus beau film du monde.

le retour vers le futur : DANS LA NUIT DES TEMPS

Tsui Hark sortira comme à regret de **The Lovers**. Encore habité par ses amants maudits, il tentera de prolonger l'aventure avec ce film de 1995, **Dans la Nuit des Temps** qu'il tourne après avoir terminé une comédie aigre-douce autour de la cuisine chinoise mise en place directement après la sortie de **The Lovers** : **The Chinese Feast**. **Dans la Nuit des Temps** est un film étrange, qui s'appuie à nouveau sur

The Lovers : une jeune étudiante (Charlie Young) au cœur d'une histoire d'amour impossible.

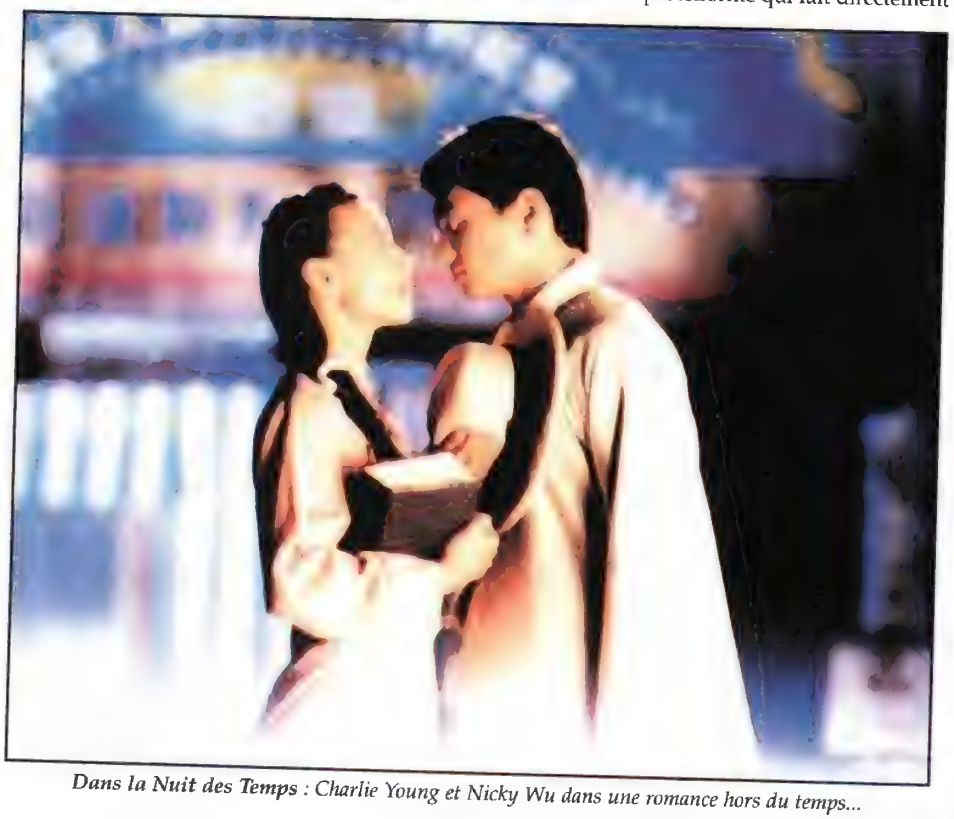
***The Lovers** : Nicky Wu et Charlie Young, amants aussi maudits que Roméo et Juliette.*

le couple vedette de **The Lovers**, Charlie Young et Nicky Wu. Le scénario, qui intègre plusieurs éléments d'un projet ancien laissé en plan (**Canton Opera Blues**) est en quelque sorte une version cantonaise de **Retour Vers Le Futur**. Au début du siècle, une jeune femme, fille d'un acteur, part à la recherche de son amant décédé en voyageant dans le temps.

Extrêmement cinglé, ce postulat donne lieu à des séquences surréalistes de la plus belle eau : le «voyage» se fait au moyen du courant électrique, et il existe dans l'espace-temps une faille étrange, qui aboutit à un no man's land où les héros sont figés comme des statues de verre. Mais malgré ces moments excitants, et les situations vaudevillesques que Tsui multiplie, jouant avec une jubilation évidente sur les paradoxes, le film laisse un curieux goût de cendres. En jouant les explorateurs temporels, Tsui revisite en effet ici toute sa filmographie, et fait se télescoper des éléments issus de phases souvent contradictoires de son œuvre : une sorte de double-paradoxe donc... On ne s'étonnera donc pas de croiser ici des personnages qui évoquent ceux de **Peking Opera Blues**, son joyau de 1986, et un monstre protéiforme qui fait directement écho au Lau Lau des **Histoires de Fantômes Chinois**.

Film de transition, **Dans la Nuit des Temps** est en quelque sorte un résumé du cinéma selon Tsui. Une œuvre qui explore le passé, qui unit les plus belles créatures du bestiaire traditionnel, des héros perdus, des moments cruels et drôles, quelque part entre le romantisme absolu et le pessimisme le plus sombre. Quelque part entre le désespoir et la frénésie.

Julien CARBON



***Dans la Nuit des Temps** : Charlie Young et Nicky Wu dans une romance hors du temps...*

***Butterfly Murders/Die Ban**. Hong Kong. 1979. Réal.: Tsui Hark. Int.: Lau Siu Ming, Wong Shee Tong, Chang Chi Chi... Scén.: Lam Fan Prod.: Ng See Yuen & Ng See Kin. Dur.: 1 h 28.*

***Histoires de Cannibales/We're Going to Eat You/Di Yu Mao Man**. Hong Kong. 1980. Réal.: Tsui Hark. Scén.: Tsui Hark, Szeto Cluk-hon d'après Lu Xun. Prod.: Ng See Yuen & Cheung Kuen. Int.: Tsui Siu-keung, Gao Hung, Wong Kam-seng, Han Kwok-choi. Dur.: 1 h 30.*

***Green Snake/Quing She**. Hong Kong. 1993. Réal., scén. & prod. : Tsui Hark. Int.: Maggie Cheung, Joey Wong (alias Wang Tsu Hsien), Chiu Man Cluk, Wu Xing-guo. Dur.: 1 h 39.*

***The Lovers/Liang Zhu**. Hong Kong. 1994. Réal. & prod. : Tsui Hark. Scén.: Tsui Hark & Sharon Hui. Int.: Charlie Young, Nicky Wu, Zheng Tong-lai, Carrie Ng, Lau Shun. Dur.: 1 h 48.*

***Dans la Nuit des Temps/Love in the Time of Tavilight/Rua Yue Jia Qi**. Hong Kong. 1995. Réal. & prod. : Tsui Hark. Scén.: Tsui Hark, Sharon Hui & Szeto Wei-cheuk. Int.: Nicky Wu, Charlie Young, Eric Kwok, Cheung Tong, Ho Kai-kui. Dur.: 1 h 44.*

Tous ces films sont actuellement disponibles à la vente chez HK Vidéo, en version originale sous-titrée, dans des copies au format cinéma scrupuleusement respecté et en excellent état.

Frank Black (Lance Henriksen) : lui aussi enquête aux frontières du réel...

Millennium

Chris Carter n'est plus l'homme d'une série mythique, Aux Frontières du Réel, mais de deux désormais. Parallèlement aux investigations de Scully et Mulder, un nouveau limier arrive sur le marché du surnaturel, un certain Frank Black, agent de Millennium, un groupuscule dont les agents traitent exclusivement d'affaires délicates liées à des tueurs en série, des cinglés mystiques et des sadiques religieux... Et au Diable dont toutes les couleurs s'étalent dans ce monde terriblement cruel.

Du gibier tout cuit pour un serial-killer poète et mystérieux (La Seconde Venue).

Une série comme *Millennium* aurait totalement été bannie des écrans ne serait-ce qu'il y a deux ou trois ans. Il fallait vraiment que le producteur-concepteur Chris Carter possède un énorme pouvoir pour l'imposer. L'imposer ? Il n'en a pas eu besoin d'ailleurs. Depuis *Aux Frontières du Réel*, grands réseaux et studios lui mangent dans la main. Ses idées valent plus que de l'or : de l'audimat, des chiffres d'audience monstrueux partout de par le monde. *20th Century Fox* et son diffuseur catho-

Torche humaine en prime-time : un Chris Carter de plus en plus permissif.

dique acceptent sans broncher la nouvelle série que Chris Carter leur propose : ***Millennium***. Un concept qui balaie les tabous du petit écran, qui se moque de savoir si les ligues parentales vont lui donner sa bénédiction et approuver son propos. Mais ***Millennium*** n'a justement pas vocation de plaire au plus grand nombre. ***Millennium*** n'a pas non plus vocation de marcher dans les croquenots de Scully et Mulder. «*Il y a une différence essentielle entre les deux séries*» explique David Nutter, l'un des réalisateurs réguliers sur les deux séries. «*Dans* **Millennium**, *on n'impose pas le paranormal aux téléspectateurs. Ce n'est qu'après que nous nous soyons attaché aux personnages que nous les montrons à l'orée de l'enfer, un enfer qui peut d'ailleurs apparaître derrière cette fenêtre, de l'autre côté de la rue. Cette violence, nous ne l'adoucissons pas. Elle n'a rien du «glamour» habituel de la télévision*». C'est rien de le dire !

Si David Nutter insiste sur les différences entre ***Millennium*** et ***Aux Frontières du Réel***, le coproducteur Frank Spotnitz aurait plutôt tendance à les rapprocher. «*Les deux séries entretiennent des rapports très étroits. D'abord, elles racontent toutes deux des histoires fortes. Il y a surtout la manière de raconter qui change.* **Aux Frontières du Réel** *joue davantage sur un registre visuel. Il montre explicitement les choses parce que les thèmes abordés le lui demandent. Ce sont généralement des sujets fantastiques qui nécessitent des images en guise de preuve. Dans* **Millennium**, *les images tiennent davantage dans l'esprit des protagonistes. Vous devez faire fonctionner vos méninges pour appréhender certaines situations. C'est un challenge, toutes les semaines sur une saison de 24 épisodes, de trouver un moyen de visualiser la façon dont un tueur voit le monde*».

Avant de jaillir sur le spectateur, ces images accablent d'abord Frank Black, un ex-flic particulièrement perméable aux pensées des serial-killers et autres assassins mystiques. Pas besoin qu'on lui montre un cadavre sous un drap pour qu'il devine le calvaire de la victime, les mutilations endurées et le reste. Doué d'une espèce de sixième sens, Frank Black flaire le Mal. Ce limier d'une exceptionnelle intuition n'a rien à envier aux déductions de Fox Mulder. «Mon don, c'est aussi ma malédiction» annonce-t-il régulièrement, un tantinet abattu, résigné à côtoyer les pires abominations, les pires pervers.

Vétéran du FBI, Frank Black s'installe à Seattle, sa ville natale, après avoir longtemps vécu à Washington. **La Seconde Venue**, l'épisode-pilote, débute ainsi. Par un retour au pays. «*Nous expliquons qu'il a été un agent du Bureau, plus précisément agent de la branche scientifique et psychiatrique directement connectée aux affaires de tueurs en série. Les quinze années suivantes, il s'est spécialisé dans les homicides sexuels à Washington. Si Frank Black revient à Seattle, c'est officiellement pour prendre sa retraite. Là, il souhaite couler des jours heureux en compagnie de sa femme et de sa petite fille. En fait, c'est tout le contraire qui se passe. Contacté par le groupe Millennium, il se retrouve à enquêter sur des affaires qui dépassent la police traditionnelle. A Seattle, il cherche un cadre confortable et douillet, un monde stable et sécurisant. En fait, il renoue avec son ancien métier et plonge dans l'horreur*». Frank Black se sait personnellement menacé, épié, photographié. Régulièrement, il reçoit par la poste des clichés de sa petite famille. Sans le moindre mot. La proximité du danger ne le pousse cependant à fuir, à se cacher. Frank Black sait que, là où il ira, son «ange gardien» le suivra. ■■■

Millennium

■■■

«Avec **Millennium**, *je n'ai pas essayé de m'écarter à tout prix du style d'***Aux Frontières du Réel**» poursuit David Nutter. «*Il ne fallait surtout pas renoncer à certaines constantes. Les ambiances par exemple. Dans* **Aux Frontières du Réel**, *elles aident les spectateurs à s'identifier aux protagonistes et à croire en ce qui se déroule à l'écran. En se laissant gagner par une atmosphère, on accepte plus volontiers le fantastique. Dans* **Millennium**, *c'est du pareil au même. Le fantastique, le paranormal y effraie plus encore. Il est plus proche. Latent. Frank Black traque illuminés et fanatiques dans un monde quasi monochrome. Post-apocalyptique par certains aspects. D'une certaine façon, c'est l'enfer sur terre. Frank Black y incarne la lumière d'espoir, la chandelle*», une bougie dont la flamme n'éclaire pas très loin tellement les ténèbres sont épaisses.

C'est à Lance Henriksen que Chris Carter confie le rôle de Frank Black. Un comédien jusque là coutumier des rôles de brute et de flic. Pistolero vantard dans **Mort ou Vif**, chef d'une meute de vampires dans **Aux Frontières de l'Aube** et androïde dans **Aliens**, le comédien fait aussitôt l'unanimité auprès des ténors de la série. «*Chris Carter et moi avons peu discuté du personnage en lui-même car nous réfléchissions sans cesse à son interprète. Il nous fallait quelqu'un qui ait du charisme, de la maturité et qui n'ait jamais été le héros d'une autre série TV. Brusquement, dans une discussion, Chris a lancé : «Quelqu'un comme Lance Henriksen serait parfaitement à sa place dans* **Millennium**». *Ce à quoi, j'ai répondu : «Pourquoi pas Lance Henriksen dans ce cas ?». Nous étions à 100 % sur la même longueur d'ondes. La première impression était la bonne. Lance Henriksen est le seul et unique acteur dont le visage s'est substitué à celui de Frank Black. Le premier choix était le bon*» commente David Nutter.

Lance Henriksen, dont la carrière cinématographique se décline de rôles secondaires dans des séries A en rôles principaux dans des séries B, accepte aussitôt la proposition de Chris Carter. «*Lui et Chris ont déjeuné ensemble. Au dessert, le deal était conclu. En étroite osmose avec l'esprit de la série, Lance nous suivait sur tous les points. D'une certaine façon, ce personnage est pour lui un retour aux sources. Il a en effet débuté à l'écran dans* **Un Après-Midi de Chien** *en 1975. Il y incarnait l'agent du FBI qui abat Al Pacino*».

*Un tueur très assidu des peep-show (**La Seconde Venue**).*

Frank Black et Peter Watts (Terry O'Quinn), l'intermédiaire du groupe Millennium.

*Des morts très graphiques pour série d'atmosphère (**Le Visage de la Bête**).*

Frank Black n'est évidemment pas le seul personnage régulier de ***Millennium***. Auprès de lui, il y a sa femme, Catherine que personnifie Megan Gallagher, actrice remarquée dans la récente série ***L'Homme de Nulle Part***. «*Nous ne recherchions pas l'épouse typique de la télévision américaine, mais une femme qui possède à la fois tempérament, beauté et intelligence. Une comédienne capable d'entrer dans la peau d'une assistante sociale sans que l'on puisse remettre en question sa crédibilité*» soutient David Nutter. Si Catherine Black soutient son mari dans les épreuves, celui-ci bénéficie sur le terrain des compétences d'autres agents de la très discrète organisation ***Millennium***. De Peter Watts, comme lui officiellement à la retraite. Ce rôle, Chris Carter le confie à une connaissance de l'épisode Aubrey d'***Aux Frontières du Réel***, Terry O'Queen. A l'image de Lance Henriksen, c'est un second couteau à la fois visible dans des grosses productions (**Rocketeer**) et des séries TV (***Star Trek : The Next Generation***). Ici, il apparaît et disparaît, confiant des missions à Frank Black, lui filant aussi des informations. Un type très discret qui n'en dit jamais trop. «*Dans l'épisode* **La Seconde Venue**, *Peter Watts contacte Frank Black pour une enquête bien spécifique. Il lui dit très sobrement : «Je*

crois que tu ferais une excellente recrue dans l'organisation que nous formons». C'est tout». Et Chris Carter n'en dira jamais beaucoup plus. Fidèle à lui-même, il cultive le mystère, évitant que le groupe Millennium soit assimilé au Bureau des Affaires Non Classées d'***Aux Frontières du Réel***. Le premier a une fonction officielle, le second n'existe pas officiellement. Il se compose d'ex-agents du FBI, tous rangés des voitures selon l'administration. Quand l'un arrive, l'autre part. Il leur arrive même de mourir assassiné, chose qui ne se pratiquait pas jusqu'à présent dans les séries B. Chris Carter aime briser les règles trop rigides. Il aime, aussi, ne lui en déplaise, reprendre certaines recettes éprouvées. Comme, par exemple, flanquer Frank Black d'une partenaire, en l'occurrence Ardis Cohen (Lindsay Crouse remarquable dans **Engrenages** de David Mamet) avec qui il collabora jadis au sein du FBI. L'allusion à Dana Scully/Fox Mulder n'échappera à personne, quoi que les ressorts du couple n'ont plus rien à voir...

Ce qui frappe d'abord dans ***Millennium***, c'est la noirceur de son climat. Une noirceur constante, entretenue d'un épisode à l'autre. En comparaison, certains épisodes d'***Aux Frontières du Réel*** apparaissent presque gentillets, doux. ***Millennium*** distillerait-il du pessimiste à haute dose. Chris Carter s'en défend énergiquement. «*Vous ne connaissez que la première saison de la série ? Sous cet angle, je crois que la deuxième serait plus sombre encore. Lorsque vous dites que* **Millennium** *ne broie que du noir sans laisser le moindre espoir aux spectateurs, je ne suis pas d'accord du tout.* **Millennium** *traite d'espoir et de rédemption, regarde le futur avec un certain optimisme. Chaque fin d'épisode laisse présager des lendemains meilleurs*». Et le producteur-concepteur d'insister sur cet épisode charnière où Frank Black amène sa petite fille en haute montagne, pour observer l'horizon. Peu avant, il s'était rendu sur les mêmes lieux avec son ami Bob Bletcher de la police de Seattle, assassiné dans des circonstances particulièrement atroces. «*Le cœur de la série brille d'une lumière ardente. En fait,* **Millennium** *concerne l'exploration du Bien et du Mal. Même si le Mal s'y exprime, le Bien prend toujours le dessus. A dire vrai, je montre dans* **Millennium** *à quel point la violence s'est banalisée dans nos sociétés modernes. Je montre également que le Mal n'est pas l'apanage de fous qui se promènent à des milliers de kilomètres de là. Il attend parfois à votre porte. Je vais prochainement l'introduire dans le foyer même de Frank Black*». Dans cette belle maison où l'ancien agent du FBI espérait, il y a peu du moins, se consacrer au bien-être de sa famille, à l'éducation de sa fille.

Catherine Black (Megan Gallagher), l'épouse assistante sociale du limier de **Millenium**.

Frank et Catherine : une pose et des éclairages très **X-Files** *pour l'extralucide et sa femme.*

Faute de ne pouvoir mener la paisible existence d'un Américain ordinaire, Frank Black mesure ses talents d'enquêteur à des monstres humains particulièrement redoutables dans les premières épisodes de ***Millennium***. Le premier (**La Seconde Venue**) n'est pas le plus cador. Rien de plus qu'un refoulé sexuel hanté par les prophéties de poèmes antédiluviens. Ses victimes : des homosexuels, des strip-teaseuses dont il fréquente assidûment le peep-show. Du gros ordinaire pour Frank Black et une solide mise en jambe pour la nouvelle série de Chris Carter. Suit dans **Lamentation** cette femme qui prélève à vif des organes sur une sorte d'Hannibal Lecter déjà mis derrière les barreaux par Black lui-même. Un episode impitoyable pour ses protagonistes et d'une cruauté rare. La cruauté est la norme dans ***Millennium***. Dans tel épisode, un maniaque expédie par messagerie rapide une langue tranchée. Dans tel autre, un inconnu brûle des prêtres sur un bûcher digne de celui de l'Inquisition. Dans tel autre encore, des adolescents membres d'une secte fondent litteralement sous l'effet d'une température extrême... A côté, la mort est douce dans ***Aux Frontières du Réel***. Via ***Millennium***, Chris Carter va nettement plus loin et impose l'horreur absolue à la télévision, à une heure de grande audience. Mais, au-delà de la vision parfois insistante des mutilations, des sacrifices humains et des cadavres en charpie, ***Millennium*** répand des senteurs de fin de monde, de déliquescence irrémédiable de la société. Une atmosphère qui va jusqu'au putride, jusqu'au nauséeux. A la télévision, on n'avait jamais vu ça. Et, au cinéma, ça n'a pas souvent été le cas.

Cyrille GIRAUD

Sont actuellement disponibles à la location en vidéo les épisodes ***La Seconde Venue/Pilot*** *(Réal.: David Nutter),* ***Le Visage de la Bête/Gehenna*** *(Réal.: David Nutter) sur la première cassette ;* ***Lamentation*** *(Réal. Winrich Kolbe) et* ***Powers, Principalities, Thrones & Dominions*** *(Réal : Thomas J. Wright) sur la seconde. Dist. PFC Vidéo.*
La première saison de ***Millennium*** sera diffusée sur *France 2* à partir de janvier 1998.

actualité vidéo

LA PEAU SUR LES OS

Inédit dans les salles françaises, cette nouvelle adaptation d'un roman de Stephen King propose une méthode inédite de régime : la sorcellerie gitane. Une méthode si efficace qu'elle transforme un obèse en quasi squelette. Une cure comique ? Non. Le réalisateur de VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ? prend la chose très au sérieux. C'est un cauchemar anti-calorie qu'il propose, la négation du PROFESSEUR FOLDINGUE...

Billy Halleck n'est pas un bon gros. Billy Halleck n'est pas le Sherman Klump du **Professeur Foldingue**. Personne n'ira prendre sa défense. Pas même Tom Holland, réalisateur de **La Peau sur les Os**. «*Billy Halleck n'a rien d'un type recommandable. Avocat à succès, il ne manifeste aucun scrupule. Il prend la défense des pires criminels sans se poser le moindre cas de conscience. Il ne mesure pas davantage les conséquences de son monstrueux appétit. Dans un premier temps, il n'attire absolument pas la sympathie. Cependant, après qu'il soit tombé sous le coup d'une malédiction particulièrement cruelle, nous commençons à le prendre en pitié. Sa détresse est telle qu'il devient pathétique*». Billy Halleck vit effectivement un véritable chemin de croix. Il maigrit à une vitesse supersonique, à raison d'un ou deux kilos par jour. Sa masse, 150 kilos de graisse, fond comme neige au soleil. Sous l'effet d'un puissant régime ? D'une diète drastique ? Niet. Plus efficace encore que *Slim-Fast*, il y a le sort jeté par le bohémien Tadzu Lempke.

Billy Halleck (Robert John Burke) sur la balance : une perte de poids très spectaculaire.

Billy Halleck et Ginelli (Joe Mantegna) : l'avocat obèse et le gangster qui le nourrit !

Un sorcier du genre revanchard après que Billy Halleck, au volant de sa voiture tandis que sa femme se livre sur lui à une ardente fellation, ait percuté sa compagne. Ce n'est pas tant l'accident qui motive le centenaire Tadzu Lempke que l'injustice du pseudo-procès qui absout l'obèse avocat dont le juge et le chef de la police sont d'excellents amis. Eux aussi auront à en découdre avec les maléfices du gitan...

«*Cela fait sept ans que je suis impliqué dans* **La Peau sur les Os**. *A l'époque, Warner Bros n'a demandé si son écriture et sa réalisation m'intéressaient. Après que le studio m'ait lâché, j'ai continué à porter le projet à bout de bras. Je crois que l'originalité du récit le rend d'autant plus difficile à comprendre. Selon moi,* **La Peau sur les Os** *est une métaphore à propos du SIDA, du cancer et de toutes ces maladies graves. Il rend nerveux les gens âgés d'une cinquantaine d'années, justement parce que ce genre de tourments les guette. Regarder ou lire* **La Peau sur les Os**, *c'est comme assister à son propre déclin*» assure Tom Holland, artisan chevronné du cinéma fantastique auquel il donne **Vampire, vous avez dit Vampire ?**, **Jeu d'Enfant**, **Les Langoliers** qui, à l'instar de **La Peau sur les Os**, s'inspire d'un roman de Stephen King. «*Pourquoi le projet est-il demeuré toutes ces années sur une voie de garage ? Pour des raisons multiples. Un jour, on nous disait que le budget posait problème. Quelques mois après, le studio affirmait que les effets spéciaux ne seraient pas à la hauteur. On a également prétendu que l'évidente métaphore sur le SIDA, symbolisée par cette perte considérable de poids, risquait fort de déranger le public*» enchaîne Richard P. Rubinstein, un producteur très proche de Stephen King puisque à l'origine des films et téléfilms **Simetierre**, **Le Fléau**, **Creepshow**, **Les Langoliers** et **Shining** versant TV. Un ami personnel de l'écrivain.

«*Le roman à l'origine du film présente les habituelles difficultés d'adaptation des livres de Stephen King. C'est un pavé qu'il faut condenser dans un long métrage qui ne peut dépasser deux heures de projection. Nous sommes parvenus à un scénario satisfaisant après l'avoir dégraissé des passages impliquant la fille de Billy Halleck, des pages oniriques et cauchemardesques. Recentrée autour du spectaculaire amaigrissement de l'avocat, l'histoire devenait enfin viable*» rajoute Tom Holland qui, fort de cette logique, raconte une histoire propre à terrifier les collectionneurs de régimes, les inquiets de la surcharge pondérale et de la ceinture abdominale en forme de bouée. Une histoire horrible qui transforme en squelette ambulant un ogre qui engloutit une moyenne de 1.500 calories quotidiennes. Qui, pour soigner son mal, entre dans une clinique dont les médecins lui prescrivent des crèmes glacées, des plats en sauce à une cadence hallucinante. Sans résultat. «*Non, non,* **La Peau sur les Os** *n'est pas un film d'horreur dans le sens étroit du terme. Pas plus que le livre de Stephen King d'ailleurs. Evidemment, vous y trouvez des éléments appartenant au genre. Pas de monstres cependant, ni d'hectolitres d'hémoglobine.* **La Peau sur les Os** *raconte une histoire psychologique, plus proche de* **Misery** *que de* **Simetierre**. *Une histoire aussi très ironique. Hier, Billy Halleck creusait sa tombe avec ses dents. Aujourd'hui, c'est tout le contraire qui se passe. S'il arrête de manger avec la même gourmandise, il mourra très rapidement*». Une mort atroce, une agonie prolongée que soulignent les effets spéciaux de Greg Cannom, l'homme qui grime Robin Williams en bonne femme à chignon dans **Madame Doubtfire** et Gary Oldman en vampire à géométrie variable dans **Dracula**.

Si les prothèses d'obésité de Greg Cannon ne possèdent pas la perfection de celles de Rick Baker sur **Le Professeur Foldingue** pour cause de rigidité, le processus inverse lui réussit mieux. Le visage creusé, prématurément vieilli, la silhouette vacillante, les yeux hallucinés et cernés... Pour porter ce «masque» de mort, il fallait un interprète soigneusement choisi. Quelqu'un capable de donner le change à la fois en gros et en maigre. Peter Weller ? Il en fut question. Ironiquement, c'est de nouveau l'acteur qui lui succède dans la cuirasse de RoboCop, Robert John Burke, qui incarne un très crédible Billy Halleck, terreur des balances puis poids plume. «*C'est extrêmement difficile de simuler un amaigrissement progressif*» souligne Tom Holland. «*Billy Halleck perd quelque chose comme 15 de ses 150 kilos. Il en perd ensuite 30 de plus. Le processus se déroule sur huit stades de maquillage. Pour ce faire, Greg Cannom et son équipe ont construit une combinaison sur laquelle ils enlevaient des pièces pour que Robert John Burke paraisse perdre du poids. Il passait tous les jours entre quatre et six heures entre les mains des prothésistes*». Pas le choix, mais le comédien patient de nature, se prête quotidiennement à l'opération sans maugréer des insanités à l'intention de ses bourreaux. «*Je dois admettre que ce ne fut pas en permanence une partie de plaisir. Notamment parce que Greg Cannom et ses assistants utilisaient un ruban adhésif initialement prévu pour des réparations chirurgicales, un ruban qui adhère tellement qu'il vous arrache vraiment la peau si vous l'ôtez sans prendre quelques précautions. D'un point de vue dramatique, le maquillage m'a permis de coller au plus près du personnage. Interpréter Billy Halleck, c'était comme interpréter huit rôles différents, huit rôles connectés aux étapes de la transformation. Lorsque le maquillage demandait à être modifié, mon jeu changeait avec lui*». Un jeu très convaincant. L'invraisemblable, Robert John Burke le rend vraisemblable. Son Billy Halleck, il le métamorphose tant physiquement que psychologiquement. Jusqu'à en faire un monstre paranoïaque convaincu que sa femme lui fait porter des cornes en compagnie du médecin de famille. Prêt à tout pour se venger. Y compris recourir aux services sanglants d'un ex-client reconnaissant, le gangster Ginelli, afin d'harceler la communauté du bohémien Tadzu Lempke et le pousser à lever le sort.

Marc TOULLEC

Le juge Rossington (John Horton) frappé de plein fouet par l'un des maléfices de Tadzu Lempke.

Thinner USA, 1996. Real.: Tom Holland. Scén.: Michael McDowell & Tom Holland d'après un roman de Stephen King (sous le pseudonyme de Richard Bachman). Dir. Phot.: Kees Van Oostrum. Mus.: Daniel Licht. Maq.: Greg Cannom & Vincent Guastini. Prod.: Richard P. Rubinstein & Mitchell Galin pour Spelling Films. Int.: Robert John Burke, Lucinda Jenney, Michael Constantine, Joe Mantegna, Kari Wuhrer, Daniel Von Bargen... Dist.: Warner Home Video. Dur.: 1 h 29. Actuellement disponible à la location.

Duncan Hopley (Daniel Von Bargen) : un fils puni de sa complaisance...

du gore encore...

Pourquoi et comment LA PEAU SUR LES OS, tel qu'il se présente aujourd'hui, ne correspond pas à la volonté de son auteur...

Passage obligé d'un film avant qu'il ne déroule ses bobines dans des milliers de cabines de projection, les sneak-previews où les spectateurs remplissent des questionnaires. Selon les réactions, observations et critiques du public, les producteurs et distributeurs modifient, corrigent plus ou moins sensiblement leur rejeton, souvent au grand désespoir des cinéastes. *Paramount* montre donc **La Peau sur les Os** à quelques centaines de personnes. Résultat : le public regrette la sobriété du dénouement tourné par Tom Holland. Il veut du gore. «*La première fin suggère que Billy Halleck meurt après avoir mangé la tourte qui renferme le sort jeté par Tadzu Lempke. On voyait effectivement l'avocat en manger une portion, mais pas succomber. Pas plus que sa femme et sa fille d'ailleurs*» assure un porte-parole de *Paramount*. «*Les gens demandaient à voir les cadavres. Nous étions très proches du jour de la sortie. En six jours, il fallait que nous donnions satisfaction au public*». Et les maquilleurs Vincent Guastini et Joe Machia d'emballer vite fait des effets spéciaux bien gore dont Tom Holland supervise le tournage. Modifié, le final de **La Peau sur les Os** détaille donc complaisamment le corps pourri de sa femme que l'avocat découvre au creux de l'oreiller. Il jubile. Quel sort Billy Halleck réserve-t-il à sa fille ? Le même. L'adolescente dévore une part de tarte, après quoi «*son cadavre ressemble à la mère momifiée de* ***Psychose***». Sévère non ? Tellement que la production sucre ce passage excessivement dur, au tout dernier moment. Du gore oui, mais pas trop dérangeant tout de même !

CLINIC

Dans l'hôpital d'Urgences, les internes retapent les malades. Dans celui de CLINIC, c'est tout le contraire. Ils les charcutent, les vident de leur sang et les confondent avec des animaux de laboratoire. Tout ça afin que la médecine progresse. Quelques vies sacrifiées pour en sauver des millions d'autres. Sorti de l'ascenseur de OUT OF ORDER et des parties d'échec de FACE À FACE avec Christophe Lambert, le réalisateur Carl Schenkel fait ce qu'il peut pour ne pas céder à la tentation de l'horreur facile...

Julian Matar (Sean Haberle) : un médecin furieux de ne pas pouvoir opérer en paix...

Tous les hôpitaux ne bénéficient pas des services d'un personnel aussi zélé et attentif que celui d'*Urgences*. L'hôpital de Clinic ressemblerait plutôt à l'établissement de **Mesures d'Urgence**, où opère Gene Hackman, médecin qui trouve dans certains malades des cobayes idéaux. Mais les docteurs Stein et Matar poussent plus loin encore le bouchon : ils emboîtent le pas à un certain Frankenstein. «*Clinic n'est cependant pas un film d'horreur hospitalier. Bon, le début va un peu dans cette direction, mais, rapidement, nous nous orientons vers le thriller, le suspense pur*» insiste Carl Schenkel, cinéaste suisse-allemand installé aux Etats-Unis au lendemain de la sortie d'un **Out of Order** confiné dans un ascenseur en panne. Il n'apprécie effectivement pas qu'on enferme **Clinic** dans la catégorie horrifique. Comme si le genre lui faisait honte. Comme s'il lui fallait un alibi pour justifier certaines entorses à son règlement. Paradoxalement, le réalisateur donne allégrement dans un gore à la limite du sadisme. Dans une horreur qui faillit pourtant l'écarter définitivement du projet. Enfin, c'est ce qu'il dit...

«*Les producteurs m'ont proposé **Clinic** au milieu des années 80. Le scénario était si sanguinolent, à ce point caviardé de scènes abominables que je l'ai rejeté. **Clinic** n'était alors qu'une accumulation d'assassinats sauvages. Alan Beattie et Chris Chesser, avec qui je venais de travailler sur le thriller **Silhouette** avec Faye Dunaway, insistèrent. Nous avons mis le temps pour retravailler le script, mais nous y sommes parvenus. Je tenais en priorité à créer une atmosphère, à construire une ambiance*». A grand renfort de scalpel, de seringue qui s'enfonce dans les narines, d'aiguille dans la rétine, de pompe à hémoglobine et autres coquetteries de cet acabit. «*Je n'aime pas montrer des corps qui explosent*» soutient Carl Schenkel qui, pourtant, croque dans la pomme de l'horreur. Le sang, malgré ses déclarations, il le verse avec une complaisance certaine, allant ainsi dans le sens du slogan publicitaire de l'affiche de pré-vente placardée dans les marchés du film. Elle disait : «D'abord Jason. Puis Freddy. Maintenant un Professionnel». Un concentré du paradoxe qui régit ce thriller horrifique hospitalier entre **Terreur à l'Hôpital Central** et **Mesures d'Urgence**.

Une chute qui serait fatale pour un homme normalement constitué...

Ironie du sort, les producteurs Allan Beattie et Chris Chasser demandèrent d'abord au scénariste Bernard Sloane de rajouter quelques couches de gore à un script jugé trop gentil. A l'époque, les **Vendredi 13** assuraient la fortune de leurs investisseurs. C'était bien sur avant que Carl Schenkel y jette un œil.

Du sang et des aiguilles, il en faut pour mettre en images le scénario de **Clinic**. Dans l'hôpital d'une grande ville américaine, le Dr. Roger Stein expérimente sur des malades au stade terminal une formule de son cru, capable de régénérer les cellules mortes. Reste que ses cobayes disparaissent dans des circonstances pour le moins opaques. Stein lui-même ne fait pas de vieux os. La chirurgienne Theresa McCann et le toxicologiste Benjamin Hendricks découvrent que derrière ces assassinats en série se cache Julian Matar, un autre apprenti sorcier viré de l'établissement quelques années auparavant. Irrémédiablement cinglé, il teste sur lui une potion magique à base de cortex cérébral prélevé sur certains malades pas consentants du tout. Le voilà quasi-indestructible, remis d'une paralysie totale et capable de s'auto-réparer comme le Terminator. Rancunier, Matar passe ses nerfs sur ceux qui ont contribué à le mettre à l'écart. Il élimine d'abord Stein. Viennent ensuite le Dr. Ed Mittlesbay, directeur des lieux, et Theresa McCann qui fut sa maîtresse. A ces deux-là, il réserve un sort particulièrement gratiné en dépit d'un quadrillage serré de l'hôpital par les flics.

A Ed Mittlesbay, Matar injecte un puissant anesthésiant avant de lui coudre les lèvres et de

lui pomper jusqu'à la dernière goutte de sang. Atroce. Et Carl Schenkel persiste à penser que **Clinic** mange un autre pain que celui des **Vendredi 13** ! Alan Beattie, son producteur, aussi. «*Nous faisons en sorte que les spectateurs frissonnent ici comme ils ont frissonné au* ***Silence des Agneaux***, *à* ***Alien*** *et à* ***L'Exorciste***». De ce côté-là aussi, **Clinic** fraie plutôt avec les croque-mitaines dont il condamne si vigoureusement les bavures sanguinaires. Au petit jeu du maniaque qui déterre la hache de guerre, Schenkel tire honorablement son épingle du jeu. Ne lui en déplaise. Même s'il revendique la censure du matériau de base. «*Dans le scénario que l'on m'a proposé au départ, Matar glissait une longue aiguille au plus profond du nez de Theresa McCann. Pas question que je montre ça à l'écran*». Beurk ! S'il épargne l'héroïne, Carl Schenkel passe une jeune malade au supplice de la seringue. Malgré une jambe cassée, elle fornique avec son petit ami. Du sexe ? Rédhibitoire, ça condamne à mort en attirant les cinglés. Les Jason, les Michael Myers et... Julian Matar évidemment, très attentif à la moralité de ses victimes potentielles.

Julian Matar a cependant des circonstances atténuantes. Gamin, il assiste à la mort de son frère, opéré à domicile par un boucher en blouse blanche, tandis que résonne dans sa tête la chanson «Lollipot» étrangement décalée. Son interprète, Sean Haberle, prend prudemment sa défense. «*A la première lecture du scénario, je me suis dit : «ce type, c'est l'incarnation du diable !». Tout l'intérêt du rôle consiste justement à le jouer avec davantage de nuances. Les pires monstres ne se perçoivent jamais en tant que tel. Examinez le cas d'Hitler. D'un côté, il pleure en voyant un chien heurté par une voiture, de l'autre il ne bronche pas en envoyant des millions de personnes dans des camps d'extermination*». Cela rend-t-il Matar meilleur ? Et pourquoi lui avoir donné un interprète aussi typé que Sean Haberle, acteur dont le visage hautement expressif aurait parfaitement convenu au Kurgan de **Highlander** ! Cela ne constitue pas la moindre des contradictions de ce film d'horreur mal dans sa peau, mais néanmoins épidermique !

Marc TOULLEC

Roger Stein (Malcolm McDowell) : dans le collimateur de Matar !

The Surgeon, ou Exquisite Tenderness.
USA/Allemagne 1993. Réal : Carl Schenkel. Scén : Patrick Conboy, Le Bernard Adam' Pic. Phot : Thomas Burstyn. Mus : Christopher Franke. Effets spéciaux de maquillage : Steve Johnson. Prod : Alan Beattie, Chris Chesser & Wolfgang Glattes. Int : Rutger Hauer (Julian Matar), Jennifer Rubin (Theresa McCann), Jason Priestley (Sean Haberle), Charles Dance (Dr. Ed Mittlesbay), Peter Boyle (Mother Jane). Vhs : Trio. Dvd : Neo Video. Agence de communication Mediatique Home Video. Sortie à la fin de l'année 1997.

L'arme favorite de Matar : une seringue qui lui sert également à se shooter !

Matar et le Dr. Ed Mittlesbay (Charles Dance) : une vengeance aussi cruelle que méthodique.

le chirurgien de service

Bien qu'il lutte contre l'étiquette «horreur», le réalisateur Carl Schenkel engage aux effets spéciaux l'un des maquilleurs les plus marqués par le gore, Steve Johnson...

Pour l'avoir pratiquée à maintes reprises, de **Freddy 4** à **Innocent Blood**, Steve Johnson flaire l'horreur là où elle se tapit. Dans **Clinic** éventuellement. «*Tout dépend bien sûr de la façon dont le monteur assemblera les séquences tournées, mais ce que nous sommes en train de faire participe certainement à la création d'un véritable film d'horreur*» avoue l'intéressé sur le plateau. Il ne se trompe pas. Difficile de simuler des interventions chirurgicales sans recourir à un minimum d'hémoglobine et de prothèses sanglantes. «*Nous nous sommes employés à reproduire, le plus précisément possible, les opérations à cœur ouvert, les biopsies et les dialyses. Dans le cas de l'opération cardio-vasculaire, nous avons essayé d'utiliser à l'écran de véritables images médicales. En vain, car l'étroitesse des liens entre le chirurgien et le patient instaure une certaine confidentialité. Il est considéré comme absolument criminel de sortir ces documents visuels de leur cadre. Nous avons discrètement enfreint cette règle*». Au spectateur attentif de déceler ce qui est faux de ce qui ne l'est pas sur le billard de **Clinic**. «*D'un point de vue anatomique, nous n'avions pas le droit à l'erreur. Même dans les contractions musculaires des fausses têtes que nous fabriquions, nous devions nous montrer le plus précis possible*». Et Steve Johnson de préciser qu'un véritable chirurgien double le comédien Sean Haberle lorsque Julian Matar coud les lèvres de Charles Dance. «*Un effet très délicat. Bien sûr, nous avons employé une prothèse placée sur les véritables lèvres du comédien. Encore fallait-il faire la différence entre les vraies et les fausses, éviter de les confondre. Les accidents arrivent si vite avec des aiguilles !*».

Des effets spéciaux gore, il y en a donc pléthore dans **Clinic**. Pas autant que le scénario original en prévoyait cependant. Steve Johnson regrette l'absence à l'écran de cette marionnette de Rottweiller-cobaye et de cette séquence où, à la suite de son atterrissage sur le toit d'une ambulance, Julian Matar se retrouvait avec le dos en compote, horriblement mutilé. Dans la version finale, la scène coupe net sur l'impact, sur les bris de verre et la tôle ondulée.

VIDEO ET DEBATS

Par Marc TOULLEC

S'il y a de bonnes raisons de se satisfaire de l'actualité en salles (comme disait le prophète, «le fantastique ne s'est jamais aussi bien porté», même au creux de la vague), la vidéo connaît des jours heureux dans le genre. Notamment parce que HK continue de déverser ses flots de perles rares en provenance de toute l'Asie, les films de Tsui Hark et les GODZILLA notamment, mais également parce que sortent des titres comme MILLENNIUM, LA PEAU SUR LES OS, CLINIC, PLEINE LUNE, BLANCHE NEIGE... Des inédits qui ne correspondent pas à l'idée que l'on s'en fait généralement. De ce côté-là d'ailleurs, un nanar aussi hénaurme que NUITS DE PLEINE LUNE assure la mauvaise réputation de l'appellation du terme dans les vidéo-clubs. A côté de cette série Z pour gourmets de la nullité, une curiosité exhumée, VOYAGE DANS LA PRÉHISTOIRE, pour les historiens en manque...

NUITS DE PLEINE LUNE

Fin, en principe, d'une série dont **Hurlements et The Freaks** (le sixième opus) constituent les meilleurs épisodes. Sinon, le navet prime et ce n'est pas **Nuits de Pleine Lune** qui renverse la vapeur. Bien au contraire. Nul à un point rarement atteint, **Nuits de Pleine Lune** *(1)* appartient à l'espèce des films à problèmes. Produit à la demande de la société *Live Vidéo* très satisfaite des ventes de cassettes de la série **Hurlements**, cette séquelle n'aurait jamais dû voir le jour. Idée brillante d'abord exposée par les génies de *Live* : composer un best of des épisodes précédents. Un fil rouge narratif se chargerait alors de connecter entre eux les extraits sélectionnés. Producteur-scénariste à divers degrés de **Hurlements 4, 5 et 6**, Clive Turner étudie attentivement cette opportunité bassement mercantile. Plutôt que d'abonder dans le sens de *Live*, il choisit de construire une histoire à part entière et d'y intégrer quelques-uns des «morceaux d'anthologie» des films dont il possède les droits. Plutôt que de porter à l'écran le scénario de Kevin Rock, directement connecté aux **Hurlements** précédents, il préfère bricoler une histoire bien à lui, tellement tortueuse et décousue qu'une vache n'y retrouverait pas son veau.

Homme-orchestre de **Nuits de Pleine Lune** puisqu'il en supervise la mise en scène, assure le secrétariat et le montage, interprète le rôle principal et vaque à d'autres tâches subalternes, Clive Turner parvient à un film qui ferait fureur dans un festival de musique country. Toutes les cinq minutes, le supposé scénario fait halte pour laisser une bande d'émules de Willie Nelson et Dolly Parton pousser la chansonnette rurale en grattant la guitare. Clive Turner participe au concert. Lorsque la voix de l'Amérique profonde ne s'exprime pas, un flic qui se croit malin en citant Sherlock Holmes à tout bout de champ mène une enquête. Son style ? Du Derrick pur. Il fait équipe avec un prêtre partisan de la thèse du loup-garou. Ted (Clive Turner), un étranger qui décroche un boulot de serveur au saloon de Pioneertown, en serait un. Que vient-il exactement faire là ? Le scénario se perd en conjectures vaseuses. N'empêche que la bête, ce n'est pas ce débonnaire sosie de ZZ Top, mais l'un des membres de la communauté de ce bled perdu dans le désert californien... Une bête qui rechigne à montrer le bout de son museau d'ailleurs. Vingt secondes à l'extrême fin, prétexte à des effets spéciaux pourraves. «*Nous avons essayé de retrouver le style de ceux de Rob Bottin pour le premier* ***Hurlements***» souligne, monstrueusement culotté, le coupable, Jerry Macaluso de *SOTA FX*.

Un loup-garou très drag queen canin pour un nanar de grande cuvée !

Une victime du lycanthrope : des effets d'un amateurisme vibrant.

De son côté, Clive Turner ne doute de rien. «*Pour visualiser le point de vue subjectif du loup-garou, nous avons utilisé un procédé absolument unique. On a vraiment l'impression de voir par les yeux du monstre. Cette technique permet de se concentrer sur le motif central tandis que les contours de l'image apparaissent déformés*». Une bien belle invention. Dans les intentions du moins. A l'écran : un filtre dont le rouge saturé noie tout. La cata en somme. Comme l'intégralité de l'heure trente réglementaire dont la répartition des genres s'effectue comme suit : 50 % de country, 40 % de blabla, 5 % de flatulences pour cause de chili trop corsé et 5 % de fantastique ringardissime. Messieurs, en un mot, bravo !

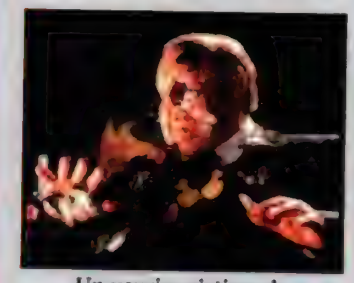
(1) **Nuits de Pleine Lune** est le titre que porte un autre film de loup-garou, **Mad at the Moon**, sorti en 1995 chez *PFC Vidéo*.

The Howling VII : New Moon Rising. *USA. 1994. Réal.: Clive Turner & Roger Nall. Int.: Clive Turner, John Ramsden, Ernest Kester, John Huff, Elizabeth She... Dist.: TF1 Vidéo/Métropolitan Film & Vidéo.*

POSSESSION

Troisième épisode d'une série inaugurée en 1987 par le **Ouija** de Kevin S. Tenney. Toujours aux rênes en tant que producteur-scénariste, Kevin S. Tenney passe le témoin de réalisateur au Québécois Peter Svatek (**Contagion 2013, Hemoglobin**), lequel raconte une histoire rabâchée mille fois ailleurs. Dans les **Amityville**, les **Witchcraft** et à peu près toutes les autres sagas du fantastique. Une très prévisible histoire de possession diabolique via un objet hanté. Dans **Possession**, c'est évidemment cette planche qui permet en outre le dialogue avec l'au-delà. Très pratique pour anticiper sur les fluctuations du marché dès qu'il s'agit de boursicoter, de faire fortune à vitesse grand V. Chômeur fauché puis millionnaire instantané, Brian Fields déchante aussi rapidement qu'il a fait fortune. Avant qu'il ait eu le temps de brûler le ouija, l'esprit de son précédent propriétaire, «suicidé» sous ses yeux, lui vole son enveloppe physique. Autrement dit, Brian change de coiffure et de garde-robe. Hier les cheveux en bataille et vêtu de manière très quelconque, il porte maintenant la tignasse gominée, tirée en arrière, un blouson de cuir noir et des pantalons tout aussi noirs. Une façon très élémentaire de traduire une hantise. De dire que le gentil ne l'est plus, que son âme est désormais sombre. Evidemment, Brian change également de comportement. Il devient arrogant. Amant fougueux, il comble sa jolie copine professeur d'anthropologie et lorgne même ostensiblement les charmes plantureux de sa meilleure amie lors d'une soirée très arrosée. Brian veut procréer...
Routinier, **Possession** n'offre guère d'attraits si ce n'est celui d'enfiler les poncifs comme des perles. A l'exception du meurtre d'un gros prêteur sur gages épinglé au sens propre par ses papillons de collection, ce récit évite scrupuleusement toute originalité, toute innovation. A ce niveau, c'est une prouesse !

Witchboard 3 : The Possession. *Canada. 1994. Réal.: Peter Svatek. Int.: David Nerman, Locky Lambert, Cedric Smith, Donna Sarrasin, Danette Mc Kay... Dist.: Vidéodis/IMATIM Diffusion. Actuellement disponible à la location.*



Un usurier victime de ses papillons morts.

Locky Lambert : promise à une grossesse non désirée !

Dame Claudia (Sigourney Weaver) : une belle-mère à craindre !

BLANCHE NEIGE

Il y a deux manières d'accommoder le conte des frères Grimm à l'écran. Façon *Disney* d'abord, dans la douceur, la gentillesse et le bonheur de travailler de sept nains de jardin. Façon noire ensuite, dans le macabre, le funèbre et le labeur pénible de sept forçats creusant une mine. Deux manières antagonistes. Ce **Blanche Neige** appartient à la seconde catégorie et porte davantage vers le cauchemar que vers le rêve. Les premières minutes ne laissent planer aucune incertitude sur les intentions des auteurs. Une calèche dévale une route enneigée de l'Allemagne de 1493. Des loups l'attaquent. Le drame. Enceinte, Lilliana Hoffman met au monde une petite fille avant de rendre l'âme. Le bébé devient une belle adolescente qui vit heureuse jusqu'au jour où son père Frederick se remarie, avec la superbe Dame Claudia Alvise, flanquée de son inquiétant frère Gustav. Si Claudia gagne aussitôt le cœur de son époux, elle se heurte à l'hostilité polie de sa fille d'adoption. Lilli flaire le mal en elle, ce mal qui se développe après que son enfant soit mort en couche. Claudia sombre dans la folie, ne supportant plus la présence de sa rivale auprès de son tendre et cher. Elle demande à son prétendu frère de la supprimer. Il échoue. Perdue dans la forêt, Lilli trouve refuge auprès de sept mineurs de taille ordinaire parmi lesquels pointe tout de même un nain. Ce sont des hommes rudes, brutaux, qui la malmènent avant de lui accorder l'hospitalité.

Où sont donc le monde merveilleux de Walt Disney et le superbe dessin animé de 1937 ? Très loin. *«En fait, notre* ***Blanche Neige*** *colle de très près au conte tel que les frères Grimm l'ont à l'origine écrit. Il était si sinistre, si effrayant au départ qu'ils en ont changé des éléments au fil des parutions. Leurs propres idées les effrayaient. Difficile de supporter qu'une mère terrorise sa fille. Les frères Grimm ont jugé plus acceptable que ce soit sa belle-mère qui procède ainsi, quoique cette modification altère l'essence même du récit»* précise Michael Cohn, auparavant réalisateur du thriller **Le Profiler** produit comme **Blanche Neige** pour la télévision. Car, malgré les apparences, **Blanche Neige** est un téléfilm. De trente millions de dollars, tourné en écran large du côté de la République Tchèque avec des comédiens prestigieux.
Le mérite de l'initiative de **Blanche Neige** revient au producteur Tom Engelman qui en rédige le premier jet. *«C'est en lisant le conte à ma petite fille que j'ai appréhendé Blanche Neige sous un autre jour. A mesure que j'avançais dans la lecture, je découvrais de nouveaux aspects. La descente aux enfers d'une jeune femme confrontée à ses propres démons par exemple. Pour élaborer une histoire viable sous forme de scénario, j'ai analysé chaque détail du récit des frères Grimm. Un récit de sept pages seulement, mais totalement imbibé de poésie et de mots magiques dont j'ai essayé de capturer le secret. Je me suis posé des centaines de questions. Qui est vraiment le Prince Charmant ? Est-ce un ami de la famille ou un étranger ? La réponse change tout. Je me suis documenté sur la monarchie de la fin du quinzième siècle pour me rendre compte que rois et reines étaient avant tout des propriétaires terriens, des barons. C'était vital pour mieux comprendre les frères Grimm, pour doubler les gravures poétiques d'un manteau réaliste, historique. Pour approcher au plus près de la vérité. En résumé,* ***Blanche Blanche*** *traite des dysfonctionnements d'une famille, de peurs freudiennes et de l'obsession de la jeunesse éternelle, de la beauté».*

Si Tom Engelman et ses scénaristes délaissent complètement l'approche Walt Disney, ils parsèment le film des incontournables figures imposées. Le miroir de Dame Claudia, la pomme, le cercueil de verre... Et, bien sûr, les sept «nains» qui n'en sont pas. *«Nous avions en mémoire l'image des bandits de* ***La Horde Sauvage****. Les sept compagnons de Blanche Neige sont des exclus liés par un code d'entraide en toutes circonstances».* Mais ce ne sont ni Lilli/Blanche Neige, ni l'ambiguïté de ses rapports avec son père, ni le «Prince Charmant» (Guttenberg !), ni les sept «nains» qui captivent dans ce conte vénéneux, sous influence de **Sleeping Beauty**, autre conte noir que James B. Harris tourne en 1973. C'est Dame Claudia Alvise qui tire toutes les couvertures à elle. La méchante, la sorcière. Tant que ça ? Non selon Sigourney Weaver, son interprète. *«Au début, Claudia est une femme normale. Il y avait dans le scénario un passage où sa mère l'initiait à la sorcellerie. Nous ne l'avons pas tourné pour que le spectateur n'ait pas d'idées arrêtées sur son comportement. J'ai aimé en elle le fait qu'elle parte dans son mariage avec Frederick Hoffman pleine d'illusions, de rêves et d'espérances. Mais la vie est cruelle ; les choses ne se déroulent pas selon ses vœux. Claudia nous ressemble. Comme elle, nous ne sommes pas continuellement des anges de bonté et d'innocence. Le réalisateur, Michael Cohn, a tenté de me convaincre d'une interprétation plus radicale dans le maléfique à l'occasion de plusieurs séquences. Je n'ai pas cédé»,* explique Sigourney Weaver, tour à tour terrifiante et émouvante. Les deux à la fois lorsqu'elle serre contre elle le cadavre de son bébé.

Snow White in the Black Forest. *USA. 1996. Réal.: Michael Cohn. Int.: Sigourney Weaver, Sam Neill, Monica Keena, Gil Bellows, Taryn Davis, David Conrad, Brian Glover. Dist.: PolyGram Vidéo. Disponible à la location début octobre.*

Lilli (Monica Keena) & son père (Sam Neill) : des rapports incestueux.

Un stégosaure au programme d'une aventure très scolaire.

VOYAGE DANS LA PRÉHISTOIRE

Un film exhumé en hommage au réalisateur tchèque Karel Zeman, l'un des grands noms du cinéma d'animation live. Venu de la publicité, domaine pour lequel il tourne même une publicité pour les chaussures *Bata*, Karel Zeman excelle dans des longs métrages fantastiques où se mêlent différentes techniques d'effets spéciaux. Décors peints ou en trompe l'œil, marionnettes et poupées, animation image par image, dessins animés... Le cinéaste-magicien ne néglige rien pour accéder à la féerie et au rêve.

De ses débuts avec le personnage de Prokouk, un pantin à grosse tête et à la moustache hérissée, à son dernier film en 1980 (le cartoon **Jeannot et Mariette**), Karel Zeman se fait une réputation avec ses adaptations des romans de Jules Verne, essentiellement **Aventures Fantastiques** d'après «Face au drapeau» , **Deux ans de Vacances** d'après «Le dirigeable volé» et **L'Arche de Mr. Servadac** d'après «Hector Servadac». Si **Voyage dans la Préhistoire** n'en constitue pas réellement une, son scénario s'y rétère ouvertement. D'ailleurs, Karel Zeman l'exprime explicitement dans les premières minutes en citant ouvertement «Voyage au centre de la Terre». C'est ce roman et la découverte d'un fossile qui poussent trois gamins à se lancer dans l'exploration des différentes étapes de la préhistoire, de l'Ere Glaciaire au Carbonifère. Ils n'utilisent ni une machine à remonter le temps ni des dons divinatoires. A bord d'une barque, ils rament et rament encore. Au fil du voyage, ils découvrent la faune, la flore et les premières traces de la présence de l'homme, assistent à un titanesque combat entre un stégosaure et un tyrannosaure, échappent à une sorte d'autruche géante agressive, subissent les intempéries, bricolent un radeau après que leur embarcation a été réduite en miettes par un monstre... Toutes leurs observations, les aventuriers en culottes courtes les consignent dans un journal de bord. Un journal qui leur sert également de guide dans ce voyage puisque Karel Zeman déballe franchement ses intentions éducatives.

Voyage dans la Préhistoire, c'est une longue promenade scolaire d'un autre temps. Soucieux d'exactitude, le cinéaste demanda même au professeur Augusta, auteur de «L'Encyclopédie de la Préhistoire» de superviser la reconstitution dans ses moindres détails. Y compris les impressionnants marécages de l'Ere Carbonifère. Rien à voir avec le kitsch d'**Un Million d'Années avant Jésus-Christ** et autre **Quand les Dinosaures Dominaient le Monde**. **Voyage dans la Préhistoire** est un film aussi sérieux qu'un manuel scolaire. Un peu gauche et naïf aussi. Mais cela participe à son charme un peu suranné, à son indéniable magie rétro, à son côté «Cousteau remonte le Temps». Une aubaine d'ailleurs de le visionner dans une version intégrale et restaurée. On ne connaissait de **Voyage dans la Préhistoire** que la version américaine, sérieusement amputée à l'image du **Godzilla** d'Inoshiro Honda, c'est-à-dire remontée de manière à le caviarder de scènes comme des éruptions volcaniques issues de documentaires. Une mauvaise action justifiée par des impératifs commerciaux. Justice est enfin rendue à cet objet de collection.

Cesta do Praveku. Tchécoslovaquie. 1954. Réal.: Karel Zeman. Int.: Vladimir Beival, Petr Herrman, Zdenek Hustak, Josef Lukas. Dist.: Lilliom Audiovisuel. Actuellement disponible à la vente en version originale sous-titrée.

PLEINE LUNE

Scénariste de **Hitcher** et **Aux Frontières de l'Aube**, et réalisateur malheureux de deux flops retentissants (**Cohen & Tate**, **Body Parts**), Eric Red aborde le film de loup-garou avec une idée. Pas si courant. **Pleine Lune** se déroule d'un point de vue canin. Celui du berger allemand Thor, un animal intelligent et robuste soumis à un terrible dilemme. «*Thor doit protéger sa famille sans user de ses crocs. Ça lui est strictement interdit*» insiste Eric Red. D'instinct, Thor sait parfaitement que l'Oncle Ted de retour du Népal ramène dans ses bagages une malédiction. Les soirs de pleine lune, il se transforme en loup-garou. Installé dans un mobil-home jouxtant la maison de Janet, sa sœur avocate, Ted contient tant qu'il peut la bête qui sommeille en lui, s'attachant même à un arbre afin de calmer ses instincts bestiaux. «*Le conflit qui oppose Ted et Thor est limpide, linéaire. Nous avons ici des gens normaux dans la situation extrême d'un film de loup-garou. A un autre niveau, **Pleine Lune** montre une famille soudée dans une lutte contre l'incompréhensible et la violence*». Des propos un peu ronflants pour expliquer que la mère, son petit garçon (Mason Gamble, le récent Denis la Menace) et leur berger allemand (Tonnerre en version française) s'unissent dans les dernières minutes pour éradiquer le mal symbolisé par un Oncle Ted pourtant aimé de tous dans le passé. Aujourd'hui, il bouffe des campeurs dans les bois et rigole en voyant un antique film de loup-garou à la télévision. A son neveu, il explique que le prédateur surnaturel ne nécessite pas le moindre coin de lune à l'horizon pour se couvrir de poils !

Cette histoire un peu simpliste, Eric Red la pêche dans le roman «Thor», un best-seller aux Etats-Unis. «*Je l'ai élagué de manière à mettre en valeur le fil conducteur. A l'origine composée d'un couple et de trois enfants, la famille se limite aujourd'hui à une mère célibataire et à son fils. J'ai également ajouté une séquence d'ouverture où, au Népal, Ted se fait mordre par un premier loup-garou. En fait, **Pleine Lune** est un film canin à la Rintintin. N'avons-nous pas ici un brave toutou qui se décarcasse pour sauver ses maîtres ?*» explique le réalisateur-scénariste. Assurément. Reste que cela ne suffit pas à faire un film qui se tienne. D'ailleurs, le scénario peine à développer son idée et s'achève logiquement au terme d'une heure quinze de projection. Une projection pas désagréable pour autant car Eric Red ne mégote pas sur les effets spéciaux gore et les transformations. «*Nous avons défini des métamorphoses sensiblement différentes de celles des précédents films du genre. Plutôt que de voir l'Oncle Ted devenir lycanthrope d'une traite, nous procédons par étape. Un bras, puis l'autre. Une moitié du visage, puis l'autre... Tout ça pour montrer que le personnage tente vaille que vaille de refréner le monstre qui est en lui*». Bonne idée effectivement, d'autant que les effets spéciaux, de l'animatronique généralement, présentent un lycanthrope très convenable et conforme à la tradition. Dommage que tout ce qui gravite autour tienne à peine sur un ticket de métro.

***Bad Moon**. USA. 1996. Réal.: Eric Red. Int.: Michael Paré, Mariel Hemingway, Mason Gamble, Ken Pogue, Hrothgar Mathews... Dist.: Warner Home Vidéo. Disponible à la location début octobre.*

Un loup-garou velu bien dans la tradition...

LA REVANCHE DE PINOCCHIO

À première vue, **La Revanche de Pinocchio** constitue un nouvel ersatz de Chucky, la poupée de **Jeu d'Enfant**. «*Non, non*» s'insurge Kevin S. Tenney, le réalisateur. «*La Revanche de Pinocchio est davantage un thriller psychologique à la Magic qu'un film d'horreur à l'image de Chucky, Leprechaun ou Ghoulies*». **Magic** présente un ventriloque (Anthony Hopkins) possédé par son automate. **La Revanche de Pinocchio** lui substitue un pantin de bois représentant le turbulent gosse imaginé par Carlo Collodi en 1882. Carlo Collodi ne reconnaîtrait d'ailleurs pas sa marionnette, également très éloignée de la version *Disney*. «*Nous avons tout fait pour nous écarter de cette conception. En résumé, nous avons essayé de définir un personnage qui soit craquant, mais qui possède également un potentiel maléfique*» témoigne le maquilleur Gabe Bartalos, créateur du Leprechaun. «*Notre Pinocchio possède trois différentes têtes, interchangeables. Sur ces visages apparaissent différentes expressions. Jamais devant la caméra toutefois, toujours hors-champ*». Faut-il en déduire que le pantin reste de bois ? Le plus souvent oui, pour abonder dans le sens du suspense souhaité par Kevin S. Tenney. Le doute, il veut l'installer. Pinocchio est-il un énième nabot, un Terminator haut comme trois pommes ? Ou est-ce Zoé Clark, une gamine de huit ans, qui sombre progressivement dans la folie ? Est-ce Zoé qui achève le fiancé de sa mère à l'hôpital après lui avoir défoncé le crâne ? Est-ce Zoé qui refroidit sa baby-sitter à coups de tisonnier ? A moins que la marionnette soit investie de l'esprit malade de Vincent Gotto, tueur d'enfants que sa mère avocate tente de soustraire à la chaise électrique. En vain. Du serial-killer reste donc cet inquiétant pantin. Déjà fragilisée par un divorce, la petite Zoé s'en entiche...

Pinocchio : un pantin psychopathe en guise de cadeau d'anniversaire !

«*Avec **La Revanche de Pinocchio**, j'ai voulu réaliser un film qui ne soit pas seulement «fun» comme la plupart des films d'horreur. J'ai voulu réaliser un film qui dérange, qui expose ma propre perception du mal*» termine Kevin S. Tenney. Essai marqué ? En partie, dans la limite des ambitions d'un petit budget produit par une firme qui fait ses choux gras des sévices du hideux gnome des **Leprechaun**. Plus sophistiqué et pas rigolard du tout, **La Revanche de Pinocchio** s'emploie à casser le moule. Il le fissure seulement. Ce qui n'est déjà pas si mal.

***Pinocchio Syndrome**. USA. 1995. Réal.: Kevin S. Tenney. Int.: Rosalind Allen, Brittany Alyse Smith, Lewis Van Bergen, Candace McKenzie, Todd Allen, Verne Troyer... Dist.: Vidéodis/IMATIM Diffusion. Disponible à la location mi-octobre.*

CASPER, L'APPRENTI-FANTÔME

Le succès fait des émules. Avant que Steven Spielberg et *Universal* ne produisent un nouveau **Casper**, il faudra attendre encore deux ans. Pour l'heure, la place reste libre. *Amblin*, la société de production de Spielberg, remplit l'une des cases manquantes avec une série de dessins animés, ***Les Spectaculaires Nouvelles Aventures de Casper***. Un cartoon haut de gamme. Pas de Spielberg, d'une façon ou d'une autre, au générique de **Casper, L'Apprenti-Fantôme** par contre. Produit pour le marché vidéo à l'image des séquelles d'**Aladdin** et du **Petit Dinosaure** par, notamment, Hain Saban (le découvreur des *Power Rangers*), cette préquelle reprend cependant Casper et ses oncles tels qu'on les connaît. Né d'un «arrangement» entre Saban et *Harvey Entertainment*, ayant-droit du spectre rigolard, le film ne risque à aucun moment de dépayser ceux qui connaissent sur le bout des doigts le modèle. D'ailleurs, Sean McNamara, auparavant réalisateur de **Galgameth** (un sous-**Cœur de Dragon**) et d'une suite aux **Petits Ninjas**, s'empresse de faire le lien. «*J'ai essayé de créer un univers à la Spielberg en tournant aux studios* Universal. *J'ai essayé de créer un monde qui ne soit ni trop réel, ni trop rêche*». Pas de risque de ce côté-là puisque Sean McNamara installe ses caméras sur la place si reconnaissable des **Retour vers le Futur**. Un endroit très lisse, très joli, où Casper se désespère d'effrayer les mortels, les «charnus» dans le jargon spectral. Même les cours particuliers du Trio Fantomatique, à savoir Teigneux, Crado et Bouffi, ne lui transmettent pas la volonté de terroriser le chaland. Il apprend certes à traverser les murs, à voler à haute altitude, à se démembrer et grimacer, mais l'élève n'est pas doué. Peut-être les leçons plus rigoureuses de Crapule dans l'au-delà lui donneraient-elles la faculté de faire peur ?

Teigneux : un ectoplasme sarcastique pour leçons de hantise !

Casper dans le cartable de son ami «charnu».

Peut-être y gagnerait-il enfin son Permis de Hanter ? Pour l'instant, sur le plancher des vaches, Casper trouve un pote en la personne de Chris Carson, un gamin délaissé par son père architecte et très soucieux de sauver la maison Applegate de la destruction. Plutôt que de voir pousser sur les gravas un centre commercial, Chris et la jolie institutrice Sheila Fistergraff bataillent dur. Pressé par le maire d'en finir, Tim Carson demande à l'artificier cinoque de Armaggedon Demolition de réduire la vieille bicoque hantée en cendres. Il ignore encore que son fils se trouve captif des lieux...

Casper implique forcément des effets spéciaux. Pas question de les confier à *Industrial Light and Magic*, responsable de ceux de la production Spielberg. Beaucoup trop coûteux. Sean McNamara se rabat sur un atelier plus modeste et moins gourmand, *OCS*, qui officie sur quelques séquences de **Batman Forever**, **Independence Day**, **Eraser** et **Broken Arrow**. «*Nous avons commencé par visionner attentivement le premier **Casper**. Nous avons modelé notre petit fantôme sur celui d'*ILM» avoue le superviseur des effets infographiques, Raymond McIntrye. Et, à l'écran, ça se voit. *OCS* reprend scrupuleusement le look de Casper, de ses tontons farceurs... De la bonne copie conforme, même s'il manque ce petit quelque chose qui fait toute la différence. Du temps, quelques dollars et les progrès constants des ordinateurs d'*Industrial Light and Magic*... *ICS* présente cependant une honnête animation 3-D. Honnête à l'instar du reste de ce **Casper 2** qui, même si son humour aurait une fâcheuse tendance à raser le gazon, déballe une amusante parodie de **Mission : Impossible** et quelques rigolotes lignes de dialogue. «Elvis fantôme ? Mais chacun sait qu'il n'est pas mort !» ricane Teigneux.

***Casper, A Spirited Beginning**. USA. 1997. Réal.: Sean McNamara. Int.: Brendan Barrett, Steve Guttenberg, Lori Loughlin, Rodney Dangerfield... Dist.: 20th Century Fox Home Vidéo/PFC Vidéo. Disponible à la vente le 2 octobre 1997.*

Bob Hoskins : aussi piètre magicien que piètre réalisateur.

LES VOYAGEURS DE L'ARC-EN-CIEL

Pour son deuxième film derrière la caméra, le comédien Bob Hoskins (**Qui veut la Peau de Roger Rabbit, Super Mario Bros**) choisit un conte moderne en forme de métaphore écolo. Sous perfusion de Roald Dahl, dont les livres inspirent notamment **James et la Pêche Géante, Les Sorcières et Mathilda, Les Voyageurs de l'Arc-en-ciel** montre comment trois gamins parviennent, scientifiquement, à situer l'endroit où naît un arc-en-ciel. Ils quittent en trombe l'école, enfourchent leur VTT et se rendent sur les lieux. Aspirés, ils planent entre ciel et terre, dans un tourbillon de lumières et de particules, de grosses pépites d'or. Steve en intercepte trois. Ce geste pourrait conduire le monde à sa perte car, après que les enfants se sont posés à des centaines de kilomètres du New Jersey, dans un champ de maïs du Kansas, la grisaille s'empare du monde. Au sens propre. En arrachant trois pépites de l'arc-en-ciel, Steve brise la chaîne de la photosynthèse. S'il peut se payer une moto pour frimer auprès d'une adolescente et espérer tenir la dragée haute à une bande de loubards, il condamne la planète à la disparition de la couleur. Dans les rues, l'insécurité règne et les émeutes dévastent la ville. Avec quelques adultes, les quatre gosses réussissent in extremis à inverser le processus en remettant les choses là où il les ont trouvées...
La féerie n'est pas un genre facile à manier. Bob Hoskins en fait les frais dans ces **Voyageurs de l'Arc-en-ciel** pourtant plein de bonne volonté et de générosité. Générosité dans la peinture du quartier où vivent Michael Bailey et son frère... Plombée, sa mise en scène n'insuffle aucune magie ou presque à ce conte contemporain pourtant original et lourd de sens. Pire, il le laisse dériver sur les récifs du comique à gros sabots en ridiculisant à outrance le shérif incarné par Dan Aykroyd. Dommage car ce récit possède à la base un rare potentiel de merveilleux et de conscience écologique.

***Rainbow**. Grande-Bretagne/Canada. 1995. Réal.: Bob Hoskins. Int.: Willy Lavendel, Bob Hoskins, Jack Fisher, Jacob Tierney, Terry Finn, Dan Aykroyd, Saul Rubinek... Dist.: Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo. Actuellement disponible à la location.*

Kate Winslet : un surprenant chevalier noir !

LE KID ET LE ROI

Parallèlement au téléfilm **Guenièvre** sort une autre exploitation commerciale de la légende du Roi Arthur, **Le Kid et le Roi**, une sorte de buddy-movie médiéval vaguement inspiré du roman «Un Yankee à la cour du Roi Arthur» de Mark Twain. Mark Twain, le Roi Arthur... De la grande noblesse à laquelle se mêle cet intrus qu'est le réalisateur Michael Gottlieb, auteur de deux comédies pachydermiques (**Mannequin, Mr. Nounou**). Sa présence au générique n'augurait rien de bien et cela se vérifie à l'écran. Le Kid et le Roi ne dépasse jamais le cadre de la grosse farce.
Transporté au 12ème siècle sous le double effet d'un tremblement de terre et de la magie de Merlin qui l'arrache à une partie de base-ball, l'adolescent Calvin Fuller échoue à Camelot, fief d'un Roi Arthur quelque peu rouillé pour ne pas dire sénile. Les décibels déchaînés de sa radio ayant fait leur effet auprès de l'illustre monarque, Calvin obtient grâce. Il bénéficie même de l'affection du souverain à qui il apprend à manger du chewing-gum et à pédaler sur un VTT fabriqué par le forgeron du château. Calvin Fuller se fait un solide ennemi en la personne de Lord Belasco, félon qui tient absolument à obtenir la main de l'une des filles d'Arthur, Dame Catherine, quitte à l'enlever. Le plan du fourbe ne fonctionne pas comme prévu. Flanqué d'un Roi Arthur qui retrouve sa jeunesse au contact du teen-ager, Calvin délivre la princesse...
Si quelques insolentes observations de Calvin font mouche (la Table Ronde pas si ronde que ça), **Le Kid et le Roi** se traîne sur une heure trente à trop miser sur le décalage entre un ado de 1995 et le vocabulaire du 12ème siècle. Comme les moyens ne permettent pas une reconstitution historique et des effets spéciaux décents, le niveau tombe encore. Joss Ackland fait ce qu'il peut pour sauver ce qui peut l'être et Kate Winslet (bientôt à bord du **Titanic** de James Cameron) sort de l'armure du Chevalier Noir. La seule agréable surprise de ce navet, c'est elle. Pour rire des Chevaliers de la Table Ronde, autant revoir le **Sacré Graal** des Monty Python !

***A Kid in King Arthur's Court**. USA. 1995. Réal.: Michael Gottlieb. Int.: Thomas Ian Nicholas, Joss Ackland, Art Malik, Kate Winslet... Dist.: TF1 Vidéo. Actuellement disponible à la location.*

Sheryl Lee : épouse du Roi Arthur et sufragette...

GUENIÈVRE, L'AUTRE LÉGENDE

Accro d'**Excalibur** et des légendes celtiques liées à Arthur Pendragon et à la quête du Graal, boycottez ce triste téléfilm adapté de plusieurs romans de Persia Woolley. Bonne idée de développer et d'approfondir le mythe de Guenièvre entrée dans la légende pour avoir épousé puis cocufié le Roi Arthur en compagnie de Lancelot. Cette production hautement standardisée explique pourquoi et comment. Très mal d'ailleurs, portant très maladroitement à l'écran le récit original. Ainsi apprend-t-on que Guenièvre trahit la promesse faite à Morgane, sa préceptrice en quelque sorte, de convoler avec Lancelot et de nuire à son époux. Morgane cherche ainsi à faire payer à son demi-frère le viol d'Ygraine par Uther Pendragron. Pacifiste, Guenièvre parvient à unifier le royaume non pas en donnant sa main au chef rival, mais en persuadant les belligérants que la guerre ne mène à rien...
Mis en image par un vétéran de la télévision rompu à tous les genres mais visiblement peu concerné par le roi Arthur, Morgane & cie, **Guenièvre - L'Autre Légende** appauvrit par la faiblesse d'une réalisation laborieuse et ennuyée une histoire pourtant riche de possibilités. Possibilité de donner un autre point de vue sur le royaume de Camelot, un double point de vue féminin. Même Sheryl Lee (Laura Palmer dans ***Twin Peaks***) dans le rôle de Guenièvre et Donald Pleasence dans celui de Merlin se morfondent dans ce qu'ils ont dû confondre au départ avec une épopée mythologique et réaliste.

***Guinevere**. USA. 1993. Réal.: Jud Taylor. Int.: Sheryl Lee, Noah Wyle, Donald Pleasence, Sean Patrick Flanery, James Faulkner... Dist.: Pathé Vidéo/PFC Vidéo. Actuellement disponible à la location.*

Donald Pleasence en Merlin. L'un des derniers rôles du comédien.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I, Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
105 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5e Element, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, nitro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

116 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Egalement disponible, la réédition du premier tome **LE CRAIGNOS MONSTERS** 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES

27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105 106 107 108 109

IMPACT

1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69

❑ **ZE CRAIGNOS MONSTERS**

❑ **ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR**

RAYON LASER

LADY IN WHITE

Entre deux bons vieux «classiques», *Elite* ressuscite des films mineurs et oubliés, comme ce **Lady in White** de Frank Laloggia par exemple. Ce double disque (un en CLV pour le film et un en CAV pour les bonus) bénéficie d'une bande sonore AC-3 très nette et d'une copie splendide qui respecte le visuel des premiers scènes, volontairement pâles et voilées. Originellement filmé en super 35, il récupère ici un format cinéma en 1.85:1. Sous cette forme, des informations sont perdues en haut et en bas de l'image, mais le travail effectué sur les mouvements de caméra est davantage visible. Le film est présenté dans sa version «Director's cut» de deux heures, remontrant ainsi sept minutes de scènes coupées au montage pour obtenir une interdiction plus souple. Parmi ces sept minutes inédites, on retiendra une scène de dialogue entre la maîtresse du petit Frankie et le père veuf de ce dernier, et de nombreuses apparitions du fantôme, plus longues et montées différemment. Ces séquences, loin d'être inutiles, ne changent pas pour autant la narration, mais renforcent l'ambiguïté de l'histoire.

Le disque réservé aux suppléments contient les incontournables bandes annonces, spots télé, une galerie d'environ 150 photos du film, et un making of de 1987 d'un intérêt relatif, à part pour les essais d'effets spéciaux. On remarquera une absence de commentaires, remplacés par des extraits de la musique du film.
En 1986, dans l'optique de convaincre d'éventuels investisseurs de participer à la production de **Lady in White**, Franck Laloggia réalise un court métrage de sept minutes intégrant les faits principaux du film sous la forme d'une longue bande annonce. Tourné avec 21.000 dollars en poche, cet essai se démarque du film par une présentation proche d'un conte de fée et quelques éléments scénaristiques : le fantôme se sert de ses pouvoirs pour sauver la vie de Frankie et ce dernier ne semble pas connaître le tueur. Filmé sur les mêmes lieux mais avec des acteurs différents, ce court promotionnel met déjà en avant le style de mise en scène de Laloggia, proche de celui d'Hitchcock à l'époque de **Pas de Printemps pour Marnie**. Autre intérêt de cette édition spéciale, un montage de scènes manquantes ou alternatives qui, sans être indispensables au film, viennent ajouter quelques détails nostalgiques ou purement narratifs à la psychologie des personnages, pourtant déjà bien travaillés.

JAN KOUNEN SHORT STORIES

Parallèlement à l'exploitation en salles de **Dobermann**, *Pathé Vidéo* sort ce LD regroupant tous les courts métrages du réalisateur le plus survolté de sa génération. Non vendu séparément (sauf chez Album) mais offert pour l'achat d'un laser à choisir parmi trois titres, en version française malheureusement (**Stargate**, **The Mask** ou **Braveheart**), cette édition limitée, supervisée par Jan Kounen, reprend en face A le contenu de la K7 vidéo de **Vibroboy** éditée par *Haran*. Une première face bien remplie donc, où figurent **Gisele Kérozène** et **Vibroboy**, ainsi que des extraits de **Capitaine X**, un court métrage inachevé où Kounen adopte le point de vue d'un condamné à mort face à un peloton d'exécution composé de tarés sadiques. Sur la deuxième face, **Le Dernier Chaperon Rouge**, un conte de fée déjanté sur fond de comédie musicale, suivi de son making of, très détaillé : répétition des chorégraphies, construction des décors et tournage d'une scène coupée au montage. Un complément parfait. En bonus, un spot publicitaire réalisé pour *Data General*, et **Shoot the Dobermann**, une courte bande annonce du making of du film. Un disque de 94 minutes bien rempli, découpé en 45 chapitres, qui respecte la chronologie filmographique de Kounen. Tous les courts métrages sont présentés dans leur format d'origine, le son Dolby Digital est excellent et la qualité visuelle plus qu'honorable. Un collector indispensable.

20.000 LIEUES SOUS LES MERS

Récemment réédité par *Walt Disney Home Vidéo*, ce double disque PAL de quatre faces vaut surtout pour ses suppléments. Le film, même s'il est présenté dans son format cinémascope d'origine, est desservi par une bande sonore qu'il serait temps de remasteriser, une qualité d'image assez déplorable et une version française peu avantageuse. En revanche, les suppléments vont au-delà du simple making of annoncé sur la pochette, et retracent l'histoire du tournage principalement à travers ses séquences maritimes. En guise d'introduction, Walt Disney, Kirk Douglas et Peter Lorre, fins plaisantins, évoquent de manière très humoristique la fameuse scène du calmar. Plus sérieuse est la partie réservée aux séquences animées qui devaient servir à décrire la vie au fond des océans. Jamais utilisées dans le film proprement dit, certaines seront incorporées dans la bande annonce de l'époque, d'autres diffusées dans l'émission hebdomadaire de Walt Disney. Sont proposées les seules images, en couleur et N&B, qui restent de cette séquence. Suit une exposition simultanée du storyboard et des scènes filmées correspondantes (scène du trésor du calmar...) et la bande annonce américaine originale. Soit 70 minutes de documents d'époque, pour la plupart inédits en France, malheureusement regroupés au sein d'un unique chapitre.

EGALEMENT DISPONIBLES EN NTSC

- **Dracula Prince of Darkness/Dracula Prince des Ténèbres**. *Elite Ent.* 2 faces. CLV. Format 2.35:1 respecté. Mono. Suppléments : mini making of, bande annonce et bande annonce couplée avec celle de **L'Invasion des Morts-vivants**, commentaires audio de Christopher Lee, Barbara Shelley, Francis Matthews et Suzan Farmer.

- **Plague of the Zombies/L'Invasion des Morts-vivants**. *Elite Ent.* 2 faces. CLV. Format 1.65:1 respecté. Mono. Suppléments : bande annonce et bande annonce couplée avec celle de **Dracula Prince des Ténèbres**.

- **Herman Cohen's Horror Classics : Horrors of the Black Museum/Crimes au Musée des Horreurs** et **Headless Ghost**. *Roan Group*. 3 faces. CLV. Formats 2.35:1 et 2.2:1 respectés. Mono. Suppléments : bandes annonces, galerie de photos, commentaires audio de Herman Cohen.

- **Target Earth**. *Roan Group*. 2 faces. CLV/CAV. Présenté en 1.85:1 pour un meilleur rendu visuel. Mono. Suppléments : galerie de photos, commentaires audio de Herman Cohen.

- **Diary of a Madman**. *MGM/UA Home Vidéo*. 2 faces. CLV. Mono. Reginald LeBorg dirige Vincent Price dans cette adaptation du «Horla» de Guy de Maupassant.

Damien GRANGER
(remerciements à la librairie Album)

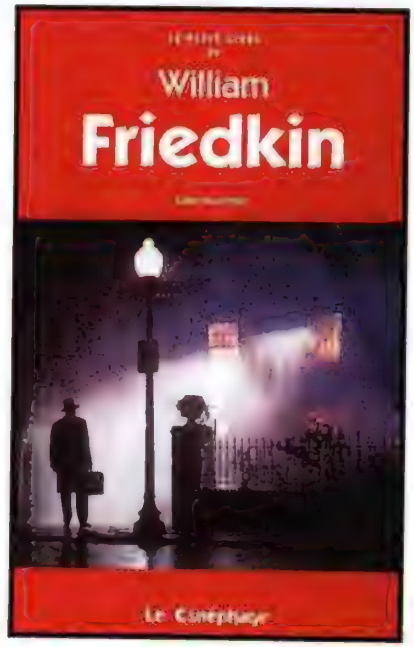
MAD'GAZINE

SANG D'ENCRE

LE PETIT LIVRE DE WILLIAM FRIEDKIN
&
LE PETIT LIVRE DE OLIVER STONE

Gilles Boulenger
Le Cinéphage

SpartOrange ayant fermé boutique, Gilles Boulenger reprend les rênes de la collection «Le Petit Livre de...» et se penche illico sur deux cinéastes : William Friedkin et Oliver Stone. Une passation de pouvoir qui gagne en qualité rédactionnelle. En effet, l'approche de Gilles Boulenger est celle d'un véritable journaliste, passionné de surcroît. Il laisse de côté les sempiternelles filmographies commentées et biographies à rallonge (les remplaçant par une chronologie accompagnée d'un court texte de présentation) pour se concentrer sur un entretien fleuve pertinent, découpé en plusieurs parties. Des entretiens nourris de confessions, d'explications, de points de vue et d'obsessions. Un moyen pour connaître les deux personnages sur le bout des doigts. Autre point fort de ces deux fascicules d'environ 140 pages, l'abondance des illustrations, souvent rares, qui agrémentent encore un peu plus la lecture. Faites de la place sur votre table de chevet !



Damien GRANGER

Livres disponibles au prix unitaire de 100 F. Pour tous renseignements, contacter le 01 43 52 96 05.

DIVERS

GIGER À PARIS

HR Giger, un nom qui symbolise 30 ans d'art fantastique. «www HR Giger com», un nouvel ouvrage de 240 pages qui sort ces jours-ci aux éditions *Taschen*, retrace justement par étapes et de manière exhaustive ces trois décennies de carrière. Un livre qui serait paraît-il un témoignage authentique et surprenant de Giger sur lui-même. Pour accompagner cette sortie, Giger sera à Paris fin septembre pour deux séances de dédicace : le 27 à la Fnac Saint Lazare (109 rue Saint Lazare) dès 15 h et la veille chez Arkham (15 rue Soufflot) à partir de 17 h. Toujours chez Arkham, du 22 septembre au 12 octobre, seront exposées diverses créations de l'auteur. Une heureuse initiative qui vous permettra de découvrir de nombreuses sérigraphies, ainsi que des sculptures, et chose plus rare, des meubles conçus et construits par le designer le plus torturé de sa génération. Une occasion supplémentaire d'aller fouler le sol de cette librairie.

DISQUES

PROFONDO ROSSO
TENEBRES
PHENOMENA

Cinevox/Import

MORRICONE/ARGENTO TRILOGY

Disques Concord

C'est sur les accords ironiques et décalés d'Ennio Morricone que Dario Argento propulsa sa carrière, en donnant au giallo trois de ses fleurons que sont **L'Oiseau au Plumage de Cristal**, **Le Chat à 9 Queues** et **Quatre Mouches de Velours Gris**. Mais la bombe cinématographique qui explosa en 1975 sous le nom de **Profondo Rosso** (**Les Frissons de l'Angoisse**) annonçait la brutale maturité du maître italien. Elle inaugurait aussi sa fructueuse collaboration avec les musiciens de Goblin dont le noyau dur se constituait de Claudio Simonetti, Fabio Pignatelli et Massimo Morante. Sorti en 45 tours, le thème principal du film, monotone, célestin et obsédant, allait faire le tour des radios italiennes. Le CD proposé aujourd'hui par *Cinevox* greffe aux 29 minutes du LP d'époque plus de 40 minutes inédites : des versions utilisées, rejetées, alternatives voire re-mixées, quelques effets sonores (rire de la poupée folle) et enfin le score symphonique de Giorgio Gaslini quasi-absent des éditions précédentes. Au total, 72 minutes d'expérimentations musicales diverses qui nous replongent dans le rouge profond de ce que certains n'ont pas hésité à considérer comme un tournant mésestimé de l'histoire du cinéma.

Après l'éprouvant **Suspiria** en 77 et la version italienne de **Zombie** en 78, le groupe se sépare pour se reformer quatre ans plus tard sur **Ténèbres**. Ceux qui, autrefois, marchaient sur les traces de King Crimson ou de Genesis, ont raccordé leurs synthés sur la pop britannique alors triomphante et l'électro naissante. Si la première influence peut laisser plutôt circonspect (voire le sous-Police remanié à la sauce jeu vidéo des scènes «hot» du film), la deuxième inaugure ce qui sera une constante des films de série italiens à venir. Témoin d'une nouvelle forme de marketing qui se construit autour de la musique de film (**Flashdance** est passé par là), le LP sorti à l'époque ne contient aucun morceau du film mais des versions retravaillées de manière à gommer l'aspect «incidental» de la musique et faire oublier qu'elle s'est construite sur des scènes précises. Se voulant complète, la nouvelle édition de *Cinevox* se découpe donc en deux parties bien distinctes. La première étant la version album d'époque et la seconde la bande originale inédite proprement dite, plus une version alternative du thème, une piste d'effets sonores (la respiration glauque du maniaque) et deux bonus tracks.

Dernier film digne de son auteur avant un bon moment, l'élégant, poétique et obsessionnel **Phenomena** réunit une dernière fois Argento et les Goblin. Infiniment plus riche et texturée que celle de **Ténèbres**, la musique du groupe fera pourtant les frais d'un coup de marketing d'une stupidité et d'une inadéquation rares. Une pléthore de groupes hard de plus ou moins bonne fréquentation y poussent la chansonnette aux moments les plus inopportuns. Le film est vendu sur cet unique argument commercial et accouche d'une BO bordélique où s'entrechoquent Hard FM, morceaux réarrangés des Goblin, et un extrait du score du malheureux Simon Boswell (**Le Maître des Illusions**), hélas absent de cette réédition. Le présent CD rajoute aux morceaux préexistants leurs versions film, des versions non conservées et toujours les indispensables effets sonores (le vent, l'enfant-monstre) soit 35 minutes inédites.

Cinevox nous promet d'exhumer dans les temps qui viennent les BO complètes de **Zombie**, de **Suspiria** et de l'incontournable **Inferno** de Keith Emerson, histoire de rappeler que la musicalité électro-symphonico-industrielle d'un **Seven** ou d'un **Scream** n'est pas sortie du néant. Une occasion de constater par là-même, au même titre que le western-spaghetti, l'apport réel du ciné horrifique italien au cinéma mondial.

Rafik DJOUMI

ZE MAD RUBRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● Certainement dans le but de flatter la médiocratie ambiante, façon : «*Vous êtes nuls, mais rassurez-vous, vos voisins aussi*», le micro-trottoir apporte l'outil indispensable à toute bonne nivellation par le bas. Témoins ces propos d'une brave dame américaine (repris dans *Paris-Match*, comme quoi c'est du sérieux. Ben si, puisque c'est dans *Paris-Match*, voyons), propos enregistrés à la sortie de **Jurassic Park, The Lost World** : «*Ah, c'est tellement bien fait, qu'on n'arrive pas à distinguer les vrais dinosaures des faux !*». La majorité silencieuse devrait parfois le rester.

● Les Témoins de Jéhovah, qui jusqu'ici se la jouaient discrète sur le terrain de l'abrutissement des masses, nous annoncent carrément la fin du monde pour très bientôt. Heureusement qu'ils nous préviennent, dites donc, et c'est plutôt le matin ou l'après-midi ? Non, parce que j'ai des courses à faire.
Dans un petit dépliant de six pages (sorti tout droit de leur imprimerie de Louviers, dans l'Eure, où les employés touchent à peu près 600 F par mois. C'est beau la charité, et puis ça fait pas cher de l'Eure. Ouarf !), ils nous apprennent que Satan est le vrai chef du Monde, que les médiums parlent avec la voix du démon, que la Bible «*condamne les individus faisant métier de prédire les événements*» (donc eux-mêmes quand ils nous prédisent la fin du Monde, on suppose...), qu'il faut proscrire le spiritisme, les boules de cristal, la planchette oui-ja (on n'en abuse pas, ceci dit. Enfin, moi, il y a longtemps que j'ai arrêté la planchette, ça me rendait fou et je finissais par écrire n'importe quoi dans la *Mad Rubrik*), la perception sensorielle, l'examen des lignes de la main, l'astrologie et - ne partez pas, c'est presque fini -, les livres, les films et les émissions de télé qui montrent des actes sexuels impurs ou contre-nature. Ben dis donc, qu'est-ce qu'il va nous rester, alors ?

● Pendant ce temps, les autres gourous font semblant de ne pas se sentir visés («*Comment, pas du tout, Jéhovah pas le rapport !*») et s'entêtent eux aussi à nous prédire la fin du Monde, inspirés par les textes de Nostradamus dans son célèbre livre de recettes, honoraires, émoluments, et avec cette chaleur, vous serez bien aimable de me régler en liquide, merci...
«*Juillet 1999, descendra du ciel un grand roi des frayeurs*», prétend ce brave Michel de Nostre-Dame, alias Nostradamus, un faux mage extra-fort qui avait à peu près tout prévu, sauf les bêtises qu'on lui ferait dire quatre cents ans après sa mort. Après ça, il y a encore des ahuris pour réserver leur réveillon de passage à l'an 2000 alors qu'on va tous mourir en Juillet 1999... Non vraiment, que d'argent gaspillé !

● Après les évictions déchirantes des grands virtuoses de l'Audimat (Pradel, Morandini, Dorothée...), *TF1* planche actuellement sur un concept «fort en sens» comme on dit de nos jours. «*Un magazine télé situé entre* Paris-Match *et* VSD (c'est cela, oui...)» promettent les deux animateurs, Laurent Fontaine et Pascal Bouteille, dont l'objectif vise à «*saisir les héros de notre époque sous l'angle de l'humour et de l'inédit*». Parmi les premiers héros de notre époque, nous trouverons donc le regretté couturier Versace, un serial-killer repenti et la (ex...) cuisinière de Mitterrand. C'est sûrement ce qu'ils appellent faire le plein des sens. On se disait aussi...

● Un confrère nous quitte et voilà toute une corporation en deuil. En effet, *La Lettre de la Nation*, organe officiel du RPR, vient de cesser sa parution faute de subsides. Comme d'habitude, le premier qui rit a perdu. Pensez plutôt que cela pourrait arriver à *Mad Movies* !

● *Télé-7-Jours* toujours fâché avec **Star Trek**. Et la réconciliation n'aura certes pas lieu après l'annonce des programmes de *Canal Jimmy*, où notre hebdo télé préféré publie une photo de l'Enterprise évoluant dans l'espace à l'envers (Cf. illustration). Remarquez, c'est joli aussi, et puis à l'âge de Kirk, il est permis de perdre un peu le sens de l'orientation.
Plus sévères que nous, les producteurs l'ont remplacé par le capitaine Picart, c'est vache ! Y'en a toujours qui ne savent pas rire.

● Relevées dans *Le Nouveau Détective*, ces deux pubs assez alléchantes pour des services vocaux érotiques où, à raison de 2, 23 F la minute, le bonheur est à portée de votre main. «*L'amour au téléphone avec une vraie femme*» promet la première, pour si des fois des pervers pensaient converser avec des chèvres. Dans le genre :
- Bêêêêh-bêêêêh... bêêêêh !
- Ah tais-toi, salope, tu m'excites... Je vous assure, monsieur le Commissaire, c'est pas moi, c'est elle qui a commencé !
La seconde est déjà plus sélective : «*Faites l'amour avec une femme de quarante ans*» propose-t-elle gaillardement. S'il le faut, pourquoi pas, mais dis voir, monsieur *Nouveau Détective*, on pourrait pas l'échanger contre deux de vingt pour le même prix ?

● A *Nouveau Détective* (encore lui !), idées nouvelles, pourrait-on penser. Eh bien non, si l'on en croit la manière dont l'hebdo couvre l'affaire de cet adolescent japonais de 14 ans, déjà coupable de deux crimes particulièrement odieux. Après la description des faits avec la complaisance que l'on suppose, ce pseudo journal y va de sa conclusion subjective : «*On pourrait s'interroger sur la responsabilité des parents. Le père de l'assassin, bourgeois aisé, trouvait naturel que son fils se délecte de films d'horreur et de manga. Ce n'est sans doute pas la meilleure éducation à donner à un enfant*». Comment un journal qui base son fond de commerce sur la morbidité et la curiosité malsaine peut-il se poser en plus en donneur de leçons ? Aucune pudeur !
Et puis, ça aurait pu être pire : il aurait pu lire *Le Nouveau Détective*, cet enfant.

PASCALE BREUGNOT PRÉSENTE :
Dossier «Main aux Fesses»

Amis lecteurs, bonjour ! Eh bien oui, nous nous retrouvons aujourd'hui pour un dossier «Main aux Fesses». Comment s'y prendre, où le pratiquer, est-il facile de s'arrêter, quels en sont les effets, doit-on prendre quelques précautions passée la cinquantaine ? Autant de brûlantes questions auxquelles nous allons répondre aussitôt après la pub, mais tout d'abord, laissez-moi vous présenter notre partenaire *France-Dimanche*, vers qui nous nous tournons maintenant. Alors, mon cher *F.D.* - oui, on se tutoie dans la vie courante alors il n'y a pas de raison pour que je ne vous vouvoie pas en direct -, il paraîtrait donc, d'après vos informations, que Stéphanie de Monaco se serait encore pris une main au panier en pleine discothèque, dites voir. Ça alors !
L'affaire paraît bien sûr assez importante pour justifier un papier dans votre ~~torch~~...journal sous la rubrique *Infos Dernières* (véridique, hélas !). Moi, j'aurais plutôt appelé ça *Infos Derrière*, mais bon, on n'est pas là que pour rigoler. Hein, non, je parlais d'*Infos Derrière*, oui, c'est assez cocasse, je trouve. Non ? Ah bon, tant pis, on se la fumera plus tard. Et, donc, heureusement vous étiez là en tant que ~~fouille-merde~~...*France-Dimanche* pour prendre vite fait la photo et courir ventre à terre semer la bonne parole à la populace en folie à l'idée de ce nouveau crime de baise-majesté, et je crois que vous avez eu raison de faire ça.
Encore bravo ~~Duce~~...*France-Dimanche*, grâce à vous le bon goût court toujours et ça fait du bien quelque part.
Voilà, merci à tous de nous avoir suivis jusqu'à cette heure tardive et à très bientôt. Le mois prochain, ne manquez pas notre dossier «Comment draguer aux Journées Mondiales de la Jeunesse»... A vous la *Mad Rubrik*, à vous la pub et à vous les studios.

Jérémie Lamain
(Haut-Paupôtin)

Manquant sans doute d'un cliché pris sur le vif, France-Dimanche *nous passe cette photo, censée illustrer une réaction ordinaire après un attentat de cette nature. Et bien, merci* France-Dimanche, *et à deux mains, si vous le voulez bien...*

Oui, excusez-le, hein, c'est un jeune stagiaire embauché à pas cher pour l'été et il ne manipule pas encore l'esprit raffiné de cette rubrique. Ça ne se reproduira plus.

● Rubrique sportive : Richard Virenque tente de nous expliquer le pourquoi de sa (seulement) seconde place au Tour de France. Chut, on l'écoute : «*Ce qui manque, vous comprenez, c'est l'opportunité de tomber sur une année sans un plus fort que soi*». Fin de citation. Oui, c'est un peu alambiqué dans la formulation, mais tout de même pétri au coin du bon sens. D'ailleurs, c'est ça que nous détestons tous dans le sport : y'en a toujours qui essaient de surpasser les copains. Est-ce bien sportif ?

● Plus finaud, Luc Alphand pousse l'analyse dans cette déclaration au *Figaro Magazine* : «*Vous remarquerez qu'il y a plein de sportifs qui se signent au départ d'une course : pour y arriver, ils ont besoin de quelque chose en plus*». Pas d'intelligence en tous cas, dans une course, si tu penses trop, tu cours moins vite, c'est sûr.

● Trois hurluberlus du Yémen portent plainte contre la Nasa et leur robot martien. D'après eux, la Planète Mars leur appartient, ou plutôt à leurs ancêtres, et cela depuis plusieurs milliers d'années. L'affaire semble assez sérieuse pour motiver cette réponse officielle de la Nasa : «*Mars appartient à l'humanité tout entière*». La bêtise aussi, apparemment. Au fait, au lieu de se demander s'il existe une vie sur Mars, peut-être devrait-on déjà la rechercher sur Terre.

● Monseigneur Lustiger, qui n'a pas vocation de comique (sinon, ça se saurait...) sait pourtant rigoler de temps à autres et il nous l'a prouvé le 19 août dernier en annonçant devant 150.000 témoins (de Jéhovah ?) : «*Mieux vaut l'amour que la compétition dans le sport ou dans les affaires*». Personne ne lui dira le contraire, sauf son propre chef de cabinet, Guillaume de Mailland, qui dans le même temps confiait au quotidien *Le Monde* : «*Nous avons préféré contrôler nous-mêmes la diffusion des souvenirs ou produits dérivés, tels les T-shirts dessinés par Castelbajac. C'est une manière de veiller à la qualité et de lutter contre les marchands du temple*». Faut les comprendre, parfois entre l'amour et les affaires, le catholique hésite. Et puis, rien n'interdit l'amour des affaires.

● Ça, y est, il est parti, vous êtes sûrs, on peut rallumer son poste, alors ? Non, parce que ces derniers temps, avec le Pape-Show tendance Gay Pride (tous ces mecs en robe, quelle classe !), l'homme ordinaire n'osait plus ouvrir une radio, une télé, une revue ou une boîte de sardines de peur d'y trouver le pape à l'intérieur Mention spéciale tout de même au *Nouvel Obs* avec cette couverture fortement œcuménique qui fit beaucoup jaser dans les sacristies. Comme quoi le sexe fait tout vendre. Sinon, tout le monde est content, nous de les voir partir et eux de leur succès. Seule ombre au tableau : il manque 30 millions de francs dans la caisse. De faux quêteurs se seraient enfuis avec la recette (facile, mais vicieux quand même).

● *Le Nouvel Obs'*, une fois sorti du pape (oui, enfin, c'est une image) s'intéresse aux **MIB** et analyse l'œuvre avec sagacité. D'après lui, ce serait «*Quelque chose comme Le Fugitif, panaché d'**Independence Day***». Et pourquoi pas plutôt «quelque chose comme **20.000 Lieues sous les Mers** (ah si, hé, la pieuvre !) et les **Blues Brothers** (les lunettes mériteraient un prix d'interprétation...)». En fait, on l'aura compris, l'auteur - ou ce qu'il en reste -, se réfère ici aux deux acteurs principaux, ce qui permet désormais toutes les audaces. Ainsi, l'observateur (nouveau !) pourra voir dans **Batman et Robin**, «quelque chose comme ***Urgences*** et **Un Flic à la Maternelle**». Dans **Le Monde Perdu**, «quelque chose comme **La Mouche** et **Usual Suspects**»... Vous n'avez plus qu'à trouver la suite. Qu'est-ce qu'on s'amuse !

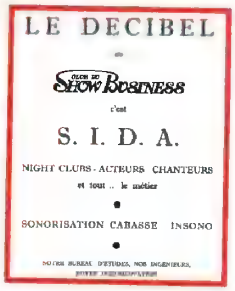
● *L'Echo des Savanes* veut-il exploser le record de l'insurpassable Isabelle Caron dans *Télé-7-Jours* ? On pourrait le croire à la lecture de cette brève «people» assez dévastatrice. Allez, tout le monde compte avec moi : «*Jeff Doldblum* (1) *et Lara Dern* (2), *qui s'était* (3) *connus sur le tournage de **Jurassic Parc*** (4), *ont décidé de se séparer*». Et si ça se trouve, l'info n'est même pas véridique, en plus. Mais enfin, c'est très new press comme style, et n'est-ce point là le but recherché ?

STAR WARS IV, C'EST REPARTI !

Seul de toute la presse, et au mépris des règles les plus élémentaires de sécurité et de déontologie (ça, encore...), l'envoyé spécial de *Mad Movies* a réussi à s'introduire sur le plateau hyper-protégé du tournage de **Star Wars IV** et il vient de nous en ramener les premières photos. Quel talent ! Nous voyons donc dans la scène ci-dessus les petits habitants de la planète Door'O-Teez, voisins des Ewoks, qui préparent une bonne blague à Obi-Wan Kenobi. Tellement drôle, paraît-il, qu'elle devrait bientôt figurer dans le livre Alec Guiness des records, nous annonce notre correspondant, c'est vous dire.

A droite, voici le nouveau concept de R2D2 reloqué (oui, bon, relookée, d'accord) par Jean-Paul Gaultier. Les modèles tout autour ne seraient autres que des clones d'Yvette Horner, mais en beaucoup plus jeunes. Ces clichés, rappelez-vous que c'est dans *Mad Mov...* Ah, attendez, je reçois à l'instant un fax de notre collaborateur... Finalement, il aurait mis la main sur les clichés d'une série débile qui n'a rien à voir avec la saga. Quel con ! Et en plus, il veut être payé, le salaud !

● Dans son numéro du 6 juin 1969 (oui, la presse s'entasse sur notre bureau et vous savez ce que c'est...) *Le Journal du Show Business* titrait sur un retentissant «Cannes 69 : «boom» sur le sexe» (non, ne riez pas, ça doit faire mal !). Et là, défilaient les news de l'époque : l'interdiction du **Justine de Sade** de Jésus Franco, les premiers films X, etc. Puis, à la page 16, cette publicité grand format pour un studio de sonorisation nommé S.I.D.A. Encore un témoignage de la belle insouciance qui berçait alors nos années 60/70. Ça se passe de commentaires, non ? (C'est pourquoi nous n'en ferons pas...).


LE DECIBEL
Show Business
c'est
S. I. D. A.
NIGHT CLUBS - ACTEURS CHANTEURS
et tout .. le métier
SONORISATION CABASSE INSONO

● Une bande de joyeux pervers songe à créer une association d'admirateurs du feuilleton ***L'Homme du Picardie***. Et comme on les comprend ! Je repense souvent à cette scène à effets spéciaux où l'héroïne épluche des pommes de terre (notez l'intensité dramatique), qui se transforment curieusement en carottes à la séquence suivante ! Les amateurs intéressés ou possédant des pièces à conviction (copies d'épisodes, coupures de presse, infos-bio sur les acteurs, etc.) sont priés de se faire connaître auprès de la revue qui transmettra (admirateurs, mais pas fiers, les gars !).

LE JEU DES SEPT TERREURS

Nous parlions de **Vingt Mille Lieues sous les Mers**, et justement, *Télé-7-Poche* (qui s'appelle tout simplement *Télé-Poche* maintenant, on me dit), le met à contribution pour son classique «Jeu des sept erreurs» lequel consiste à trouver les différences entre deux photos apparemment similaires. Donc, le lecteur cherche. Longtemps. Très longtemps. Tandis que les plus têtus s'obstinent, d'autres, moins patients, s'en vont voir du côté de la solution des jeux, cinq pages et quelques heures plus tard. Et là, qu'apprend-il ? «*L'homme à la veste bleu* (James Mason, sans doute) *a un bouton de plus à sa veste*» Ah bon ! «*L'homme au polo rouge* (Kirk Douglas, vraisemblablement !) *n'a plus qu'un bras et son polo comporte une rayure en moins*». Ah oui, tiens ! Etc, etc. Apparemment, le maquettiste aurait commis une huitième erreur en présentant deux fois la même photo. On s'amuse comme on peut...

Courrier des LECTEURS

Valérie Bounhonnet, Viviez

Le Pen et ses petits copains ne se sont pas contentés de faire le tour de Paris avec leurs tracts débiles «Marx Attacks !». j'ai eu la surprise d'en trouver sur les murs de ma Fac à Toulouse. Après la récup' honteuse d'***X-Files*** et de **Mars Attacks !**, l'exploitation du filon SF ne semble pas prêt de se tarir pour des individus peu scrupuleux en quête d'une cible jeune et populaire. Remarquez, quand même, le courage de ces personnes qui viennent placarder leurs affiches pendant la nuit (le Mirail étant une Fac très très à gauche...)
Quant à trouver un quelconque message politique dans les ***X-Files***, je dirai que l'on trouve toujours ce que l'on veut chercher : à force d'analogies douteuses, on finit par trouver des messages tendancieux dans n'importe quels œuvre, film, série ou livre. Pourquoi ***Docteur Quinn*** ou ***La Petite Maison dans la Prairie*** ne véhiculeraient pas un message proche de l'embrigadement (voire même du langage des sectes) avec tous ces gens gentils qui vous montrent comment faire le bien ? Pourquoi Jane Seymour ou Melissa Gilbert, ferventes pratiquantes de l'Église, ne seraient pas après tout des adeptes de l'Église de Scientologie ou d'une autre secte pseudo-religieuse ? Et puis tous ces Indiens envisagés de façon un peu bé-bête et restés de bons sauvages, ça peut aussi s'appeler du racisme. Les séries débiles comme ***Melrose Place*** ou ***Beverly Hills***, avec leurs beaux ados riches et propres, peuvent aussi devenir suivant votre façon de regarder de parfaits représentants de la race aryenne. Quant aux films ou séries où nos joyeux soldats s'en vont conquérir des planètes lointaines, cela ne vous rappelle pas les croisades ou la propagande coloniale, notamment lors de la guerre d'Algérie ? Voilà, je suis contre la récupération politique et religieuse, car avec un peu de mauvaise volonté on peut en voir partout.
Je termine par un peu de tendresse dans ce monde de brutes : gros bisous à toute l'équipe de *Mad*. À propos de votre Boys Band, il vous faudrait des noms un peu plus exotiques. Pourquoi pas Mark, Vince et Giani-Pietro ?

Je conserve l'idée qui n'est pas mauvaise, mais hélas notre groupe bat déjà de l'aile. Depuis qu'il a appris un second morceau à l'harmonica, Mark parle de tenter une carrière en solo. Qu'est-ce qu'on va devenir ? G.P.P.

Etienne Gaborit, Nantes

Après presque deux ans de lecture de vos excellentissimes magazines, j'ose enfin vous faire parvenir une missive. J'ai récemment reçu une grande claque cinéphilique avec le nouveau Wes Craven, **Scream**. Voici selon moi le film d'horreur de l'année. Kevin Williamson, véritable génie, dynamite les règles du genre, faisant du film le **Pulp Fiction**, le **Usual Suspects** de l'horreur. La mise en scène de Craven, que j'avais tendance à sous-estimer jusque là, rythme efficacement le récit jusqu'à son dénouement, au moins aussi hallucinant que la révélation de l'identité de Keyser Söse. Les acteurs sont quant à eux excellents, que ce soient Courteney Fox, Matthew **Serial Mother** Lillard, ou même Henry «Fonzie» Winkler. **Scream** pourrait n'être qu'une parodie réussie (il faut voir les héros se bidonner devant le comportement idiot des personnages de films d'horreur, pour reproduire ensuite les mêmes gestes), mais voilà, il est en plus réellement effrayant. Du coup, **Les Griffes de la Nuit**, très bon film pourtant, devient, à côté, insignifiant, voire risible. En effet, le scénario de Williamson tourne en ridicule les situations-clés du film de serial-killer avec des adolescents (la visite surprise du fiancé par la fenêtre, l'accusation de ce dernier, le policier dévoué mais inefficace) et de l'autre amplifie l'horreur des meurtres. **Scream** est donc le «Scary Movie» ultime, une œuvre puissante que tous les fans devront se dépêcher d'aller voir cet été.
Avant donné mon humble avis sur un des films majeurs de l'année, il ne me reste plus qu'à te saluer, grand JPP, continue à nous faire rire, à défendre le cinéma que nous aimons et à cogner sur les prêtres (*je fais ça, moi ? ça m'étonnerait*) !

Carine Janic, Chatou

Je suis une fan des effets spéciaux et donc par conséquent de votre magazine qui est le meilleur que je connaisse. J'ai fait une école de maquillage et, diplôme en poche, j'ai cru que j'allais devenir une grande maquilleuse, mais je suis vite revenue au monde réel car, n'ayant aucun contact dans la profession, il est très dur de se faire une petite place. Mais je ne désespère pas de trouver quelque chose, surtout si vous aviez la gentillesse de publier ma lettre. Merci à tous et longue vie au magazine. Carine Janic, 16 rue Ribot, 78400 Chatou.

Mickaël Noiselet, Vitry-sur-Seine

Étudiant qui vient juste de fêter son vingtième printemps et fervent admirateur de votre magazine, je vous écris afin de vous faire partager ma passion et vous montrer ce que j'effectue dans mon domaine de prédilection : celui du maquillage.
J'adore les scènes ultra-violentes, quand le sang gicle abondamment, où les têtes explosent, et lorsqu'il m'arrive de voir une de ces scènes, ébahi devant ma télévision, je cherche le pourquoi du comment, mais surtout le comment. Je suis actuellement en 1ère année à I.T.M. (Institut Technique du Maquillage) et nous réalisons tous les styles de maquillages, cela peut aller du maquillage naturel aux effets spéciaux, en passant par le body painting et le grimage de clowns. J'espère que vous publierez quelques-unes de mes photos en passant mon adresse, car je recherche des stages dans cette discipline ou tous renseignements utiles pour me perfectionner dans ce métier. Merci d'avance. Mickaël Noiselet, 3 avenue Robespierre, Bât R7, Lgt A77, 94400 Vitry-sur-Seine.

Stive Rudin, Montana, Suisse

Suite à la publication du tatouage de **Highlander** sur ma cuisse (in *Mad* 95), je vous envoie une photo de la suite. En effet, je vous avais averti que Ramirez allait apparaître sur mon autre cuisse, alors voilà. Ce tatoo a une fois de plus été réalisé par Tin-Tin, à Paris (*tiens, je croyais qu'il habitait au Tibet, maintenant...*).
Bien entendu, je ne cherche pas à monopoliser vos colonnes avec mes photos, mais je veux simplement vous montrer qu'il existe d'autres manières de vivre intensément notre passion commune : le cinéma ! Je vous enverrai prochainement une nouvelle photo d'une de mes pièces, qui ne manquera certainement pas de vous étonner (*arrête, tu m'inquiètes !*).

Michaël d'Heret, Amiens

De ma plus belle plume (...) j'ai décidé de t'écrire ces quelques lignes afin de te faire part de ma vision de **Batman & Robin**. Eh bien voilà, ce n'est pas que je n'aime pas George Clooney (excellent dans **Une Nuit en Enfer**), mais il faut avouer qu'un bathomme plus petit et moins costaud que Robin, ça la fout mal !
Si ce n'était que ça, mais il y a la plus belle plante que j'ai jamais vu dans un film... Poison Mac Pherson, pire que Crawford et cie, c'est dire !
Heureusement, il y avait le grand Arnold (aussi bon que d'habitude) et la plantureuse Uma, plus belle que jamais ! Que j'aimais ? Qui sait ?
Batman & Robin, ou comment faire voler un petit boudin, mignon certes mais boudin quand même (Silverstone, belle mais boudin).
Pour finir, je dirai que je regrette tout simplement la noirceur du personnage principal dans le second volet, et l'aspect BD/dynamique du troisième...
J'ai peur pour **Batman contre sa Mère** (dans le V)... Un fidèle à *Bat Movies*.

David Cuvelier, Istres

Cher *Mad Movies*,
Tu restes mon magazine préféré, malgré une maquette immature, une place trop importante accordée à des «block-busters» à la noix traités, parfois, de manière complaisante et une fâcheuse tendance à faire des couvertures opportunistes. Mais il faut bien vendre me répondras-tu peut-être...

Quand tu parles de complaisance, tu penses sans doute aux propos des intervievés parlant eux-mêmes de leur film. C'est vrai qu'ils sont un peu complaisants, parfois. Et pour notre maquette, j'attends des exemples de mise en page «mature». Avec détourages systématiques, couleurs criardes, textes sur les photos, photos sur les textes, je suppose ! Et si on laissait plutôt ça aux lecteurs matures ? J.P.P.

PETITES ANNONCES

Dominique Lafitte, Pont-du-Casse

La création cinéma en Lot et Garonne est proche du zéro absolu (*allons bon !*). Attention, je parle des vrais autochtones qui créent ici, chez eux. Pas des expatriés qui reviennent sur les traces de leur enfance lors d'un tournage, et après «salut !» Seul, Pont-du-Casse, un petit village d'irréductibles cinéastes continue de résister à l'envahisseur cathodique dans les foyers accros d'Arthurités et autres Grosses Têtes.
Grâce à *Mad Movies*, un groupe de copains a chopé le virus du fantastique dans leur tendre adolescence et a créé une association cinématographique. La dernière production en date est une parodie des James Bond revue et corrigée à la sauce gasconne. Un court-métrage de quinze minutes en 16mm, destiné à être gonflé en 35 : **Opération Béret**.
Nous accueillons tous les talents du coin, susceptibles de participer à cette mission d'importance : prouver que sur les bords de la Garonne, on ne fait pas que dans les pruneaux et le rugby... Ci-joint, une photo de notre film.
Pour tous contacts : Asso Cinématica, mairie, 47480 Pont-du-Casse.

*J'aime beaucoup ce projet, mais franchement, le titre ça va pas du tout. Que penserais-tu d'**Hélène et les Gascons** plutôt ? Non, ne me remercie pas, je me contenterai d'une simple participation aux bénéfices. J.P.P.*

Stéphane Cuingdu, Villeneuve-la-Garenne

Grand fan de votre magazine depuis ses débuts (bla-bla-bla... The pommade), je tiens à vous remercier, car vous tenez une part importante dans ma réussite au Bac 97.
Je m'explique : dans le numéro de mai, à la page 52, vous avez publié un article fort intéressant sur le dernier film de Dario Argento, **Le Syndrome de Stendhal**. Celui-ci traite de l'art, étoffé par une judicieuse analyse du talent de Dario Argento. Et, miracle des miracles, un des sujets de philosophie traitait des réactions de l'individu par rapport à l'art. Me souvenant du brillantissime article (encore de la pommade ! *Oui, vas-y, continue, c'est bon...*), et des thèses de Stendhal, dont j'ai d'ailleurs cité le fameux syndrome, j'ai construit ma dissertation à 80% autour de votre papier et j'ai obtenu 12/20, alors que je me tapais 3/20 toute l'année. Sachant que le coéficient affecté à la philo est de 4, imaginez mon plaisir et ma stupéfaction.
Je vous tire donc ma révérence car sans cet article, je suis sûr que je ne m'en serais pas sorti, autant dire que je me serais probablement viandé !
PS : pourquoi si peu de femmes à *Mad Movies* (miso ?). A quand, le premier article rédigé par une femme ?

Pour un grand fan depuis les débuts, tu repasseras ! Et Estelle Ruet, Betty Chappe, Maitland Mac Donagh (correspondante US pendant au moins cinq ans), ça ne te dit rien ? Sinon, je pense avoir déjà répondu à la question : les filles, c'est sympa, mais ça demande beaucoup d'entretien, et puis on est tellement triste quand on les perd. J.P.P.

M. Thierry, Château-Thierry

Attendez, revenez, c'est pas fini ! Désolé d'en remettre une couche, mais j'ai du mal à supporter la lecture d'inexactitudes assénées avec une telle assurance dans un magazine aussi classieux que le vôtre. Bon, qu'on se le dise une fois pour toutes : le Bauhaus (Cf. *MM* 107 et 108), avant d'être un groupe new-wave des 70-80's, a surtout été une école d'architecture et de design créée en Allemagne au début du siècle, qui connut une résonnance mondiale, et dont l'influence est encore perceptible de nos jours à travers notre mobilier (chaises de bureau, lampes...). C'est pourquoi l'on peut véritablement parler d'un «style» Bauhaus. Toutes mes excuses, et keep on doin' good job.

Rémy Yerma, Toulouse

Autant le dire tout de suite : **Batman 4**, c'est Mel Brooks chez les Village People (le film s'ouvre d'ailleurs sur une série de plans montrant successivement les fesses et les burnes du Dark Night et de Robin). A ce niveau de nullité, il ne s'agit plus de trahison, mais de pastiche. Ce qu'il y a d'appréciable avec ce film, c'est qu'il est régulier dans la médiocrité : aucun des acteurs n'y est convainquant dans le rôle qu'on lui a attribué.
George Clooney (qui avoue sans le savoir dans ses interviews n'avoir rien compris au personnage de Batman : *«Pourquoi ce gars déprimerait-il ? Il a plein de pognon et une super bagnole !»*) a tellement peu de charisme que même le fadasse Chris O'Donnel a plus de prestance que lui à l'écran. J'avoue ne connaître l'univers de Gotham qu'à travers la fabuleuse série animée et quelques rares B.D. (notamment le *Dark Night* de Miller ou le *Batman/Dredd* de Bisley), mais ce n'est pas pour ça que je vais fermer ma gueule.
Arnold Schwarzenegger, en très grande forme, massacre dans le film de Joel «gropipo» Schumacher un des méchants les plus réussis du D.A.: Mister Freeze. Exit donc le look génial du costume imaginé par Mike Mignola : Schumacher engonce Schwarzy dans une armure digne d'**Excalibur** et en fait dans la foulée un ex-champion de décathlon pour justifier sa morphologie de culturiste ; bonjour la crédibilité ! En bref, Arnold est aussi convainquant en Freeze que Michael Berryman le serait en Bruce Wayne. Quant au costume de Poison Ivy, il semble tout droit sorti de la série avec Adam West : tout simplement hideux.
Il est également dommage que Schumacher, par souci d'économie, ait décidé de se passer des services d'un scénariste : en toute objectivité, force est de constater que le rythme du film s'en ressent un peu. Eh oui, Schumacher a l'art (c'est bien le seul) de transformer les secondes en minutes et les minutes en heures.
Au final, tout cela est chiant, con (arrrgh ! ces personnages qui parlent tout seul pendant des heures...) et filmé avec les pieds. Pour un peu, on dirait le petit dernier de Roland Emmerich. Le seul mérite de **Batman & Robin**, c'est d'avoir grandement facilité la tâche du réalisateur de **Batman 5** qui, de toute évidence, aura beaucoup de mal à faire pire (*que tu crois... C'est déjà ce qu'on disait à la sortie du trois, rappelle-toi !*). D'ailleurs, le public américain ne s'y est pas trompé puisque les entrées du film, en deuxième semaine, ont chuté de 65%. Bruce, ton âme est souillée.

Ach. trading cards US ***X-Files***, saison 2, n°2 et 4. Elodie Dequen, 15 rue Gambetta, 50130 Octeville.

Vds VHS de **Hellraiser** + photos, affiches, docs... M. Prangere, 1 Bd Alexandre Millerand, 44200 Nantes.

Rech. BD de Hugo Pratt, BD «The Crow» de James O'Barr et la BO de **Desperado**. Vds ou éch. docs (audio) ***X-Files***. Emmanuelle Bouron, La Prévoté, 33240 Perissac.

Rech. tout doc sur **Jurassic Park**. Julien Barconniere, 38 chemin de Persicot, 33360 Latresne.

Vds nbreuses revues anglaises et US sur le ciné fantastique. Envoyez un coupon réponse international à Melvyn Green, 8 Castlefield avenue, Salford, M7 4GQ, Angleterre.

Ch. tout sur série TV ***Voyage au Fond des Mers*** + contact avec collectionneurs français (BD, livres, jouets...). Toni Rossel, c/Principebenlloch, 2, 3°, Andorre la Vieille (*je lui ai lu le dernier Écran, mais elle résiste, la vache !*). Principauté d'Andorre.

Vds VHS : **Tarantula, Dracula's Daughter, Le Chien des Baskerville, The Undead, Le Monstre des Abimes**... Liste contre 5 F en timbres à Yann Israel, 2 place du Maréchal Leclerc, 60530 Neuilly en Thelle.

Vds VHS inédite **Les secrets des X-Files**. Rech. carte n°44 saison 3. Aurélien Zann, 2 rue d'Amsterdam, 68000 Colmar.

Vds nbreux comics US et français (*Strange, Nova, Titans...*). Liste sur demande à Anthony Meunier, 4 rue des Meules, 71100 Chalon sur Saône.

Rech. *M.M.* 1 à 25, *Vendredi 13*, *Toxic* et romans des collections *Gore*, *Frayeurs* et *Terreur*. Raphaël Dufey, rue Charles Jaucot 17, 5032 Corroy-le-Château, Belgique.

Rech. en VHS filmographie de David Duchovny : apparitions dans films et séries, pubs, émissions TV... Ch. docs sur **Les Maitres du Monde** et **Le 5ème Elément**. Sarah Lalonde, Le Bourg, 03500 Saulliet.

Vds docs ***X-Files*** : livres, romans, t-shirts, trading cards... Liste contre 1 timbre à Bertille Gogandet, Esterre, 65120 Luz-St-Sauveur.

Vds séries complètes de ***Twin Peaks*** (500 F) et ***Wild Palms*** (200 F). Cyril Métivier, 9 rue des Mimosas, 49125 Tiercé.

Rech. VHS originale de **La Révolte des Morts-Vivants** + correspondant(e)s fans de Romero et Fulci. Cédric Pichard, 1 rue de l'Arquebuse, 51200 Epernay.

Rech. tout doc vidéo sur **Hellraiser IV**, **Dobermann**, **Ozone**, **Abomination**, **Rawhead Rex**. Sébastien Pihen, 1 impasse Jean Moulin, 92390 Villeneuve La Garenne.

Rech. les 9 premiers épis. des ***Héros de Cap Canaveral***, série diffusée en juillet sur *Canal +*. Anne Cotoni, 9 ch. de la Mochatte, Le Bellevue, 26110 Nyons.

Vds importante collection d'affiches et de photos de tous pays, sur les films et productions de Spielberg. Fabrice Hebrard, Mas Don Quichotte, Quartier Massay, 30390 Theziers.

Rech. M.M. 1 à 28, tout sur **Star Wars** et **MIB**. Vds VHS. *Titans, Première, E.F., Starfix...* Frédéric Poudou, 20 rue Marcel Paulet, 30250 Sommières.

Vds VHS (50 F pièce) de **Scanners**, **Action Mutante**, **Innocent Blood**, **Usual Suspects**... Rech. VHS de **Enemy**, **Les Yeux de la Forêt**, **Le Dragon du Lac de Feu**. Brunissende Daire, 1 rue Jean Crampagne, 31300 Toulouse.

Vds nbreux jouets de la nouvelle génération **Star Wars** inédits en France, ainsi que de nbreuses pièces anciennes. Mr. Rolland au 01 47 50 04 89.

Vds nbreux jouets **Star Wars** avec ou sans boîtes + jouets *Lone Ranger*. Michaël Wincq, 62 rue Pierre-Taillez, 7603 Bonsecours, Belgique.

Vds docs, magazines, VHS sur ***X-Files***, ***Star Trek***, ***Friends***, ***Space 2063***. Liste contre 2 timbres à Janick Marsault, 27 avenue de Monthon, 16340 Isle d'Esperance.

Rech. VHS de **Toxic Avenger 2** et **3** en VF. Marc Reitenbach, 23 rue Charcot, 38100 Grenoble.

Vds VHS de **Mortal Kombat**, **Judge Dredd**, **Rock, Bad Boys**... Liste contre 1 timbre à Xavier Hatron, 2 ruelle Moret, 78200 Soindres.

Vds VHS de 30 à 70 F pièce + magazines. Liste contre 2 timbres à José Cardetas, 231 allée du Forum, 92100 Boulogne.

Vds VHS de **L'Invasion des Zombies**, **Experiment 2000**, **Killing Bird**, **Les Rongeurs de l'Apocalypse**, **Orloff et l'Homme Invisible**... Franck Talignani, 36 av. E. Grinda, Le Ciel de Provence, 06200 Nice.

Collectionneur ch. films 35mm épouvante, péplum, karaté, western, SF. Tél.: 04 68 53 01 82.

Offre, à qui cela intéresse, plusieurs centaines de pages d'articles sur Harrison Ford, Tom Cruise et **Star Wars**. Emmanuel au 01 48 18 53 59 de 12 à 14h.

Collectionneur vds/éch. 750 films et séries SF/fantastique années 30-70. Liste contre 4,50 F en timbres à Emmanuel Talmy, 37 rue Adrienne Lecouvreur, 76620 le Havre.

Rech. les 5 premiers documents de la série «Le cinéma des effets spéciaux» diffusés sur *La 5ème* du 22 juin au 20 juillet 97. Christophe Castro, 1 rue Les Blain, 38130 Echirolles.

Vds VHS SF/fantastique. Liste contre 1 timbre à Brigitte Potier, 28 rue de Weppes, appt 16, 59800 Lille.

Ach. CD des musiques de ***Deux Flics à Miami***. Tél.: 04 70 64 83 81.

Cède anciens n° de *Best*, *Rock'n Folk*, *Starfix* et *Métal Hurlant*. Liste contre 4 timbres à J.C. Fiorgiarini, 4 rue Marceau, 59164 Marpeut.

Guitariste 19 ans nouveau sur Poitiers rech. : 2ème guitariste, bassiste, batteur, clavier, chanteur et/ou chanteuse (*bref, t'es tout seul pour l'instant !*) pour groupe black metal. Influences : COF, BAL S, Hecate S. Mathieu au 05 49 56 90 79.

Rech. absolument tout doc sur **2010**. Tél.: 02 97 51 92 76.

Rech. tout sur Mickaël T. Weiss, alias Jarod dans la série ***Le Caméléon***. Cécile Troyon, 1 rue du Grand Rulut, 08000 Charleville-Mézières.

Ch. **Les Frissons de l'Angoisse** en VOST + vidéos, BO, articles, tout se rapportant à Dario Argento. Stéphane Plaza, 8 rue de Thann, 75017 Paris.

Ach. VHS originales des **Histoires Fantastiques** chez *CIC*, du n°5 au 8. Pascal Villalart, 2 rue des Davières, 41200 Romorantin.

Rech. tous les ***Muppets Show*** doublés par Roger Carel et Micheline Dax + VHS de **Can't Stop the Music**, **Prospero's Book**, **Kiss contre les Fantômes**, **Captain America** (1978) et **L'Incroyable Hulk**. Jean-Jacques Ludot, 15 rue Estienne d'Orves, 77000 Melun.

Vds VHS de **Poltergeist** (50 F) + CD house et techno. Olivier Mattei, 1 rue Louis Mamet, 13220 La Mède (*à qui le dis-tu !*).

Rech. *M.M.* 20 à 22 et *Fangoria* 1 à 60. David Mago, 9 rue Henri Ghesquières, 59491 Villeneuve d'Ascq.

Habitant Los Angeles, je collectionne **Star Wars**, ***X-Files***, **Spawn**, *GI joe*. Ch. correspondants pour ventes, achats, échanges. Je viens en France trois fois par an. Jean-Paul Aussenard, 1018 N. Martel avenue, Los Angeles, CA 90046, USA.

Entre vous et moi, une envie commune : celle d'écrire, de faire partager, de résister. Etudiant, je souhaite participer à un fanzine, même si le cinéma n'en est pas le sujet principal. David Verhaeghe, 1 rue des Sources, 95300 Pontoise.

Ach. à très bon prix affiches, scenarii, livres, photos sur le ciné fantastique d'avant 1970. Patrick Giraud, 67 bis rue Jean de la Fontaine, 78000 Versailles.

Vds épis. de ***X-Files*** et ***Twin Peaks***. Arnaud Vilain, 10 av. Adolphe Chauvin, 95300 Pontoise.

Ch. VHS de **Dark Crystal**. Jean-François Hubert, 26 av. Jean-Paul II, Rés. Trinité, appt 4, 97400 St Denis la Réunion.

Ach. making of (livre et VHS), jeux de photos et dossiers de presse des films de Tim Burton. Olivier Tavernier, 7 rue Maldoyenne, 88200 Remiremont.

Rech. tout sur David Lynch (*série **On the Air***, livres...) + affiche et BO de **Doom Generation**. Bertrand Magat, 28 rue Jean Jaurès, 42800 Rive-de-Gier.

Vds 700 comics US (*Marvel, DC*, indépendants) de 10 à 60% de leur valeur. Emmanuel au 03 25 03 09 38.

Vds nbreux films rares en VF ou VOST : **Les Survivants de l'Infini**, **Les Soucoupes Volantes Attaquent**, **Robinson Crusoë sur Mars**... Berchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Rech. intégrale de la série ***Xena*** diffusée sur *TF1*. Gisèle Lallemant, 50 rue du Laboureur, 59200 Tourcoing.

Rech. mangas en VO ou VF + docs sur **The Crow**, **Ghost in the Shell**, **Mad Max II**, **Brain Dead** et **Cabal**. Jennifer Fillaux, 21 Cavée des Etalons, bt A, 60140 Liancourt.

Vds *M.M.* 19 à 103, *E.F.* 10 à 50, cartes postales hard rock. Ch. BD *Mertudel et Filémon*, *Jimmi Stark*, *Dodu (dans la famille Dodu, on recherche : le père...)*. Frédéric Metais, Les Bruyères, 38620 Velanne.

Rech. VHS de **Effroi**, **La Dernière Maison sur la Gauche**, **L'Invasion des Morts-Vivants**, **Le Mort-Vivant**, **Messiah of Evil**, **Martin**, **Repo Man** et **De si Gentils Petits Monstres**. Jean-Louis Vankerrebrouck, 11 rue de l'Eglise, 02450 Lavaqueresse.

Rech. «La Symphonie Industrielle n°1» de David Lynch et ses courts métrages + **Driller Killer** d'Abel Ferrara. David au 02 35 30 21 91.

Vds 100 F pièce VHS de **Ilsa, la Louve**, **Ilsa, Tigresse du Goulag**, **Ilsa, Gardienne du Harem**. Philippe Antonio, 39570 Quintigny.

Ech. 1400 VHS de films (horreur surtout). Votre liste contre la mienne (*et que le meilleur gagne !*). Steve Avenel, 55 rue du Moulin, 76640 Fauville en Caux.

Vds nbreux personnages, vaisseaux, monstres **Star Wars** (1978-85). Liste contre enveloppe timbrée à Chris Mechelen, 1 allée des Tuileries, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Rech. VHS de **Maniac**, **La Dernière Maison sur la Gauche**, **Driller Killer**, **Le Sang du Châtiment** et **Le Monstre est Vivant**. Raphaël au 04 75 53 56 89, de 18 à 21h.

Ach. anciens numéros d'*Epic*. Aurélien Colle, 6 rue Simone Signoret, 90300 Valdoie.

Contre l'envoi de 6,70 F en timbres, recevez le premier bulletin d'information «Aeternus Methos», entièrement consacré à la série ***Highlander***. Isa Maurin, 505 Champ de la Dame, 38210 Vourey.

Vds nbreuses affiches ciné fantastique et autres à prix très intéressants. Liste contre 9 F en timbres. Annie Petit, 32 rue des 3 Faucons, 84000 Avignon.

Le Club Correspondants ***X-Files*** non-officiel vient d'ouvrir ses portes. Dossier 1 : L'homme à la cigarette. Rens. et inscription à Gil Procureur, 139 route des Drus, 74400 Chamonix.

Vds 60 F pièce VHS de **Patrick**, **Deux Yeux Maléfiques**, **Massacre dans le Train Fantôme**, **Body Bags**, **Quatre Mouches de Velours Gris**. Michel Renaud, 31 rue Burnot, 54123 Viterne.

Cède *Strange* (1, album 2...), *Sy Strange*, *Conan* (*Lug, Arédit*), albums cartonnés à 30 F pièce. Ech. possible. Raphaël Jouet, 4 square Laperrine, L'Arc Panoramique, 89000 Auxerre.

Ech. affiche 120x160 de **Jurassic Park** contre celle de **Twister**. Jérôme Pradet, rue du Champ de Foire, 42440 Noiretable.

Rech. tout sur Dan Curtis (dont **Trauma** en VOST) et vds VHS de **Poltergeist**, **Vampire, vous Avez Dit Vampire ? II**, **In the Line of Duty IV**, **Psychose Phase 3**, **Furie**... Guillaume Paul, 15 rue de Nétreville, 27000 Evreux.

Anne Montoya, Nice

Que se passe-t-il ? Pourquoi un tel acharnement sur **Le Cinquième Élément** ? Gaëlle Molinari (dans le n°107) critique le soi-disant «trop plein» d'effets spéciaux. Il faudrait peut-être réaliser que nous sommes au XXème siècle et qu'ils font désormais partie du cinéma, et surtout du cinéma fantastique.
De plus, pourquoi à chaque grosse production (ou presque) américaine «overdosée» du style **Independence Day** ou **Batman et Robin** crie-t-on «au génie», et pourquoi lorsqu'un réalisateur français décide de faire de la vraie fiction qui tient debout (contrairement à **Mars Attacks** !) le descend-on ?
Gaëlle dénonce également la lourdeur des productions américaines, mais de là à y associer le film de Besson, je ne suis pas d'accord. En effet, le personnage de Leeloo symbolise au contraire l'innocence et nous rappelle ainsi que c'est du 100% Luc Besson et non pas du simple m'as-tu-vu.
Enfin, pour répondre à Anthony Sitruk, il faudra qu'il m'explique en quoi **Le Cinquième Élément** s'apparente à **Abyss**. Soit il n'a pas vu **Abyss**, soit il était dans un coma idyllique avancé ! *(voire même éthylique, si ça se trouve !)* Ah, évidemment, dans les deux cas le héros survit, c'est vrai.
Voilà ma plaidoirie pour **Le Cinquième Élément**, si elle vous a réconcilié avec Luc Besson, tant mieux, car ce film reste à mes yeux un flot de magie et de candeur 100% Besson.

Christophe Gest, Aix-en-Othe

Mr. Jean-Pierre Putters,
Par la présente lettre, j'aimerais vous faire part de mon mécontentement concernant un de vos ouvriers plus connu sous le nom de collaborateur (*j'adore ce style, je sens qu'on va s'amuser tous les deux...*).
En effet, dans votre dernier numéro, vous faisiez paraître une annonce me concernant, ce qui est très sympathique.
Cependant, je rappelle à votre gars qui vous sert d'ouvrier que nous n'avons pas gardé les cochons ensemble et qu'il peut s'abstenir d'écrire je ne sais quel baratin sur cette même annonce. Je vous rappelle que je suis abonné et votre ouvrier devrait au moins s'excuser car pour tirer mon chèque, cette personne devait faire moins la fine bouche.
Si toutefois, ce fameux tapeur d'annonces avait trop la grosse tête, pour un minimum rester poli, je vous inviterais conformément à l'article sur la défense des consommateurs (les autorités compétentes étant averties) à rembourser mon abonnement dans les délais prévus.
Dans l'attente d'une réponse je vous souhaite une bonne continuation puisque vous êtes le responsable de toutes parutions. Quant à votre ouvrier, tout le mal que je lui souhaite est de réussir peut-être un jour dans ce métier *(c'est tout le mal qu'il se souhaite lui-même, je crois bien)*.
Toutefois, je ne lui conseille pas de faire de la moto, trouver un casque à sa taille lui serait impossible, qu'il balaye déjà devant sa porte.

Alors là, l'argument va le scotcher tout net, c'est sûr. Ceci étant, comme de mémoire d'homme personne n'a jamais fait le ménage rue Mansart, je vais déjà lui conseiller de balayer à l'intérieur du local et on verra après. Point trop n'en faut le premier jour.
Mais c'est pas tout ça, avant il va me falloir trouver le vrai responsable, car il y a plusieurs ouvriers à Mad Movies, *si tu veux, et dès que j'ai le dos tourné ils ajoutent des trucs dans les PA, car sinon, c'est moi qui le fait, prétendent-ils. Tu vois un peu la faiblesse de l'argumentaire ! J'informerai les autorités compétentes au fur et à mesure de mes investigations, il va sans dire. J.P.P.*

Jean-Marc Sanières, Lyon

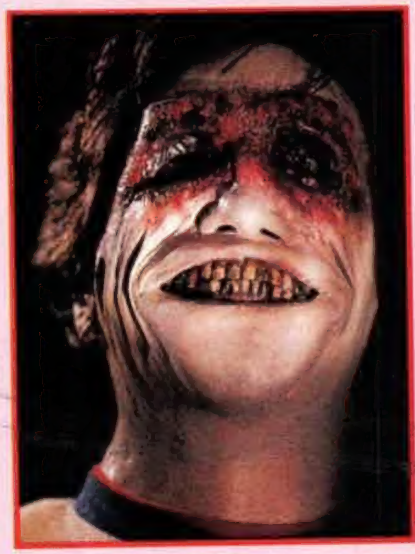
A la lecture de la lettre de Youri Demian, j'ai eu comme un très mauvais goût dans ma bouche. Sûrement celui de la connerie et de l'indifférence.
Pourtant, il en faut beaucoup pour me secouer, mais quand je lis que Spielberg vend sa camelote pour faire du fric, je dis stop. D'abord, mon petit Youri, **La Liste de Schindler** n'est et ne sera jamais une camelote. A part, bien sûr, pour quelques nostalgiques d'Hitler et des nazis. Ce film est un véritable chef-d'œuvre, fait sûrement pour que les gens n'oublient pas les atrocités commises pendant la guerre, et c'est vrai que nous balancer du produit chiotte ou du papier cul pendant sa diffusion m'a quelque part dérangé, comme des millions de téléspectateurs (crédules eux aussi ?) si j'en crois la radio et les journaux. Ce film force le respect, mais a priori, *TF1* et certaines personnes ne connaissent pas ce mot.

Pas mal de réactions sur le sujet, qui toutes vont dans ce sens. En fait de visées commerciales, Steven Spielberg a aussi créé une fondation destinée à recueillir les témoignages des survivants de la Shoah, et les bandes vidéos vont être stockées pour servir à la mémoire collective. Bonne nouvelle : à ce jour, aucun annonceur n'a été invité à déposer. J.P.P.

Grégory Beauvais, Avignon

Voici quelques-unes de mes dernières créations réalisées avec divers matériaux, pour la plupart peu coûteux. Je tiens à dire à ceux qui abordent les effets spéciaux qu'il n'y a pas que le latex et autres produits vendus à des prix exorbitants, mais qu'avec des matériaux simples on peut obtenir des effets saisissants. Comme ce zombi décharné qui a été fabriqué avec du plâtre recouvert de plastique fondu.
Après avoir suivi une formation artistique, je travaille au sein d'une entreprise de création de décors pour laquelle j'exécute sculptures, moulages, staff, toiles peintes et autres accessoires.
Passionné de cinéma, j'aimerais prendre contact avec des professionnels et laisse à toutes fins utiles mes coordonnées. Grégory Beauvais, Rés. les Mélèzes, 79, avenue Monclar, 84000 Avignon.

LE TITRE MYSTERIEUX



Voilà ce qui arrive à force de regarder de trop près **Sexes au Soleil**, on vous prend pour Gilbert Montagné. Mais on papote et cela ne nous dit pas de quel film sort notre personnage au sourire ravageur. Et c'est ce qu'il faudrait savoir pour recevoir chez vous le prochain numéro de *Mad*, tout beau et tout gratuit (pour les cinq premiers).
Notre précédent titre concernait bien sûr **Les Exploits Erotiques de Maciste dans l'Atlantide**, de Jésus Franco, caché sous le pseudo de Clifford Brown, et retitré plus tard **Les Gloutonnes**, ou même, en Belgique, **Sexes au Soleil**, nous précise notre premier gagnant (retourne le vite, ça commence à fumer !). Au tableau d'honneur, inscrivons donc les noms de John Prate (de retour de safari en Belgique, où il faisait très chaud), Christian Bertolino, Martine Planchard, Matthieu Le Pallec, Angélique Huot, suivis de Frédéric Ruffault, Bertrand Wonterghem, Olivier Galanti, Antoine Cervero, Nicolas Felgerolles et Jérôme Biker.

Rech. numéros de *M.M.* et *Impact*, ainsi que tout sur Schwarzie. Tél.: 06 08 65 72 79.

Vds *M.M.*, *E.F.*, *Starfix* (10 F pièce) + BO et VHS. Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, appt 16, 59800 Lille.

Rech. tout doc papier, audio et vidéo sur Dean Cain. Elisabeth Larrandaburu, 46 rue Thiers, 65300 Lannemezan.

Vds 65 F pièce VHS de **Street Trash**, **Le Chat Noir**... Liste contre 1 timbre à Victor Carvalho, 10 route de Montfort, 78490 Galluis.

Vds *M.M.*, *E.F.*, livre sur Boris Karloff et affiche 3 x 4 m. d'**Indiana Jones 3**. Frédéric Destombes, 98 rue de Canteleu, Studio 11, 59000 Lille.

Vds coffret *Twin Peaks* (800 F) et rech. 1ère saison de *Friends* en VO. Michaël au 03 20 25 31 94.

Rech. tout doc sur *Friends* et en particulier les 3 premières saisons en VO. Nathalie Legrain, Cité du Grand Cerf, Bt L1, 95870 Bezons.

Vds, ach., éch. VHS horreur/SF/fantastique. Rech. jaquettes. Patrick Monteau, Oriut, 16370 Cherves-Richemont. (PS : Coucou Anne-Marie Dieu, j'attends de vos nouvelles !) *(oui, nous aussi !)*.

Collectionneur propose nbreuses VHS de classiques SF/fantastique années 50/60/70. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 10 rue Rossini, 57120 Rombas.

Ach. VHS du **Dernier Combat** de Luc Besson. Olivier Chateau, 53 rue Barratier, 95100 Argenteuil.

Vds 30 F pièce VHS de **Predator**, **Le Contrat**, **Commando**, **Rapid Fire**, **Cyborg**. David Cantin, 3 impasse des Hibiscus, 29300 Quimperlé.

Vds plusieurs milliers de comics, *Lug*, BD franco-belges. Liste contre 1 timbre à Jérôme Peschelochе, 10 rue des Goncourt, 75011 Paris.

Ach. *M.M.* 20 à 22. Géraldine Laffond, 11 Li Passetoun, av. Gaston Berger, 13090 Aix en Provence.

Vds intégrales de *Twin Peaks* (500 F) et *Le Prisonnier* (320 F) + making of **Star Wars** (80 F). Yann Daniélo, 4 rue de Charente, 44800 St Herblain.

Vds 33t «Bloodnight», BO du 12ème Festival de Paris. Faire offre à Thierry Serny, 8 rue Capitaine Galinat, 13005 Marseille. Vds autres BO, livres et VHS, liste sur demande.

Rech. tout sur Bon Jovi et Johnny Depp, surtout VHS et BO de **Benny et Joon**. Mathilde Denes, 2 rue Ampère, Rés. Champagne, 62221 Noyelles sous Lens.

Rech. livres «Gore» (*Fleuve Noir*). Vds jeux de rôles *BloodBowl* et *Warhammer*. Rémi Faure, 13 rue Samatan, 13007 Marseille.

Vds 70 F pièce VHS de **Cannibal Holocaust**, **X-Files 4** et **6**. Frédéric au 01 48 08 42 29 après 19 h.

Vds ou éch. plein de trading cards *X-Files*. Ch. correspondants fans de ciné, de séries télé et de *X-Files*. Virginie Deville, chemin de Cors la Donée, 18130 Dun sur Auron.

Vds numéro 8 et 22 de *Mad Movies*. Philippe Gilbert, 39, rés. Alain Bourgine, 50140 Le Neufbourg.

Vds, éch. trading cards (**Star Wars**, **Stargate**, **Batman**...), sets complets et cartes à l'unité. Ech. CCG, *X-Files* série 1 contre série 2 (à l'unité). Nathalie Lepoudec, chez Martial Migout, 39 square Michel Chasles, 77350 Le Mée sur Seine.

Rech. tout doc sur David Cronenberg. Christophe Thiry, 5 rue de Lorraine, 57360 Amnéville.

Vds VHS de l'intégrale des «Chevaliers du Zodiaque», version non censurée (datant de 1989-91). Possibilité d'avoir des épisodes en VO non sous-titrée. Téléphoner à Elodie ou Caroline, au 01 47 41 62 98.

Ch. **Ultimate Fighting 9**, **10** et **11**. Christian au 03 81 32 20 23.

Vds, ach., éch. jouets **Star Wars** 1977/85 et 1995. Envoyer vos listes à David Maquestiau, 4 rue Charles Rieschez, 68300 Saint Louis.

Vds docs sur Bruce Lee : affiches d'époque, CD, livres, revues, blocs de timbres, panneau publicitaire US... Christian d'Assunçao, Rés. du Parc, Bt A, appt 165, 33170 Gradignan.

Rech. tout sur John Woo et Chow Yun Fat + VHS de **A Better Tomorrow III**. Christophe Bligné, 56 rue Louis Pétri, 35200 Rennes.

Vds jouets, livres, figurines **Star Wars**, *X-Files*, *Seaquest*, *Star Trek*. Qui souhaiterait me rejoindre dans un club *Seaquest* ? *(si c'est un club de heureux d'ans, ne compte pas sur nous, vieux...)*. Dominique Dumontet, 53 rue du Limousin, 93290 Tremblay en France.

Ach. (cher) les premiers catalogues du festival d'Avoriaz. Le soir : 01 64 88 02 93.

Vds affiches, photos d'exploitation, dossiers de presse tous genres (surtout fantastique), tous formats, récents et anciens. Catal. contre deux timbres. Christine Fernandez, BP 50, 13368, Marseille Cédex 11.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s 17-22 ans, habitant dans la région de St Brieuc et aimant *M.M.*, John Woo, Tsui Hark, la revue *HK*, David Lynch, Jan Kounen... David au 02 96 72 74 34.

- correspondantes 18-25 ans aimant le fantastique, Stephen King et la lecture en général. Frédéric Renversez, 41 rue Frédéric Rottez, 59800 Lille.

- correspondantes 18-25 ans fans de David Lynch, de tout son univers. Frédéric Duvivier, rue de Soleilmont 53, 6200 Chatelineau, Belgique.

- correspondant(e)s 15-18 ans fans de films fantastiques et gore, de *X-Files*, **Rocky Horror Picture Show** et **Le Caméléon**. Caroline Sattler, 12 rue des Carpes, 67850 Herrlisheim.

- correspondants 20-26 ans fans de Yearning, Tristitia et Within Temptation. Stéphane Gest, 23 rue Millot, 10160 Aix en Othe *(attention à ne pas ajouter de plaisanteries sur sa P.A., les mecs, les autorités sont prévenues)* (bon, O.K., chef, on n'ajoute rien...).

- correspondantes pour parler cinéma. Christian Barendregt, Hôtel Moderne, Ch. 17, 97 rue du Dr. Bauer, 93400 St-Ouen.

- passionné(e)s 16-20 ans, sur Metz, de SF, gore, de foot (éventuellement), de rock et de paranormal pour sorties ciné et réalisation de reportages sur des expériences paranormales. Bruno Mazzocchi, 22 rue des Loges, 57000 Metz.

- correspondant(e)s 23-30 ans (départements 76, 27,14) aimant le ciné fantastique. Mélanie Treyvoux, 15 rue de la Mare aux Bœufs, 76320 Caudebec-les-Elbeuf.

- passionnés de littérature policière sur la région rennaise pour créer un fanzine, fonder une asso et écrire des essais. Jean-Marie David, 17 bis rue Jacques Cassard, 35000 Rennes.

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

MIS EN IMAGES PAR LES MAÎTRES DU GENRE

DISPONIBLES :

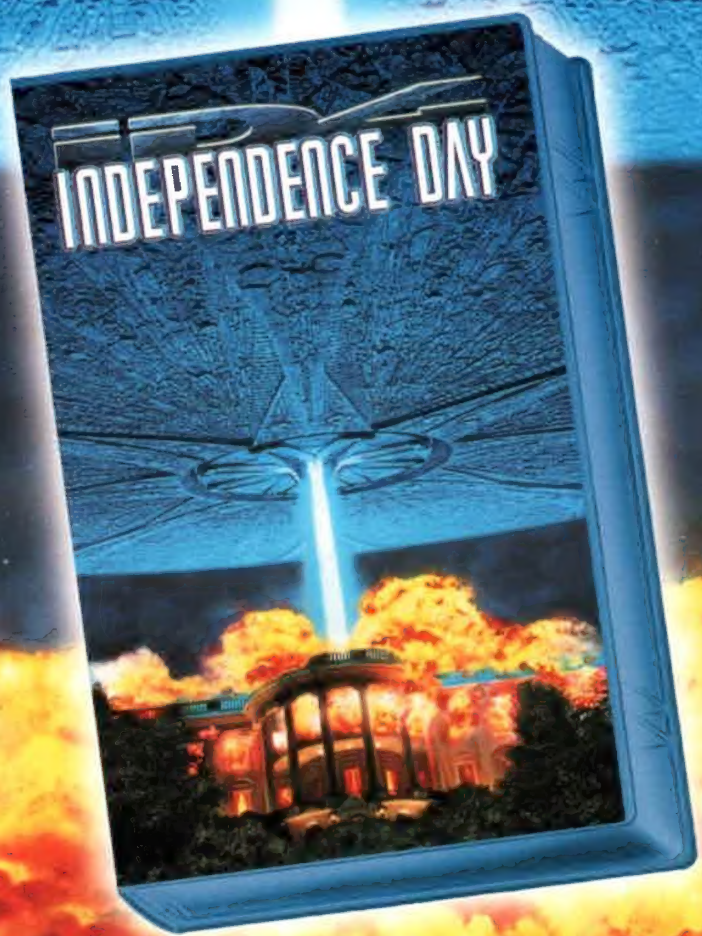
AMITYVILLE • L'ANTRE DE LA FOLIE • LE BAZAAR DE L'ÉPOUVANTE • CAT'S EYES
FOG • FREDDY SORT DE LA NUIT • HURLEMENTS
MAX, LE MEILLEUR AMI DE L'HOMME • NEW YORK 1997 • PULSIONS

TF1 VIDEO

zanzibar

INDEPENDENCE DAY

Préparez-vous au choc en vidéo...



EGALEMENT DISPONIBLE EN LASERDISC
Sortie nationale le 20 août 1997

Artwork pour PFC Vidéo